

Planète à gogos

**Frederik Pohl et C. M .
Kornbluth**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

frederik pohl
c.m. kornbluth

planète à gogos



FREDERIK POHL
M. C. KORNBLUTH

Planète à gogos

Traduit de l'américain
par Jean Rosenthal

Denoël

Titre original

THE SPACE MERCHANTS

© 1952-1953, by Rediffusion Television Ltd
et pour la traduction française
© by Éditions Denoël, 1970
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-30134-6

Tout en m'habillant ce matin-là, je repassais dans ma tête la longue liste de statistiques, d'échappatoires et d'exagérations qu'on s'attendrait à trouver dans mon rapport. Dans mon service, la Production, nous avons eu une série de maladies et de démissions, et il est quand même difficile que le travail soit fait quand le personnel manque pour cela. Mais le conseil d'administration n'accepterait probablement pas cette excuse.

Je me frottai le visage au savon épilatoire et me rinçai à l'eau douce. C'était du gaspillage, bien sûr, mais après tout je paie des impôts, et puis l'eau salée me laisse toujours une sensation de démangeaison. Je n'avais pas tout à fait fini de me rincer la figure que le filet d'eau s'arrêtait de couler ; je jurai sous cape et dus terminer à l'eau salée. Cela arrivait souvent depuis quelque temps ; certains accusaient les saboteurs, les « écolos ». On avait beau organiser des commandos loyalistes dans le Service municipal des eaux de New York, cela n'avait guère donné de résultats jusqu'à maintenant.

Je m'arrêtai un moment à regarder le bulletin d'informations sur le téléviseur placé au-dessus du miroir de la salle de bains : le discours présidentiel de la veille au soir, quelques vues de la fusée pour Vénus brillant d'un éclat argenté parmi les sables de l'Arizona, une émeute à Panama... J'éteignis l'appareil quand j'entendis sonner le quart à l'audiphone.

J'allais sans doute être encore en retard. Ce qui ne me concilierait certainement pas les bonnes grâces du conseil d'administration.

Je gagnai cinq minutes en gardant ma chemise de la veille au lieu d'en prendre une propre et en laissant mon petit déjeuner refroidir et s'épaissir sur la table. Mais je les reperdis aussitôt en essayant de téléphoner à Kathy et j'arrivai en retard au bureau.

Par bonheur - et par extraordinaire - Fowler Schocken était en retard aussi.

Chez nous, Fowler a l'habitude de commencer la conférence hebdomadaire quinze minutes avant l'heure normale d'ouverture des bureaux. Ça maintient les secrétaires et les dactylos en état d'alerte, et

pour Fowler cela ne le gêne pas : de toute façon il vient au bureau tous les matins, et le matin pour lui commence au lever du soleil.

Mais ce jour-là, j'eus le temps de prendre le rapport de ma secrétaire avant que la conférence commence. Quand Fowler Schocken arriva en s'excusant courtoisement de son retard, j'étais assis à ma place au bout de la table, pas trop nerveux et aussi sûr de moi que peut l'être un des chefs de service de la Fowler Schocken Associates.

« Bonjour, messieurs », dit Fowler. Et nous répondîmes tous les onze par un vague murmure. Au lieu de s'asseoir, il nous considéra d'un air paternel pendant une bonne minute. Puis, de l'air d'un touriste en train de visiter un monument classé, il promena sur la salle un regard admiratif et ravi.

« Je pensais à notre salle de conférences », dit-il. Et nos regards suivirent le sien. Ce n'est pas une pièce de dimensions énormes, mais elle n'est pas petite non plus ; elle doit faire environ dix mètres sur douze. Elle est fraîche, bien éclairée et fort bien meublée. Les recirculateurs d'air ont été habilement camouflés derrière des frises animées ; les tapis sont épais et moelleux ; et chaque meuble est entièrement façonné en bois naturel.

« Nous avons là une belle salle de conférences, messieurs, reprit Fowler Schocken. Et c'est naturel puisque la Fowler Schocken Associates est la plus grosse agence de publicité de New York. Notre chiffre d'affaires dépasse d'un million de dollars celui de tous les autres concurrents. Et... ajouta-t-il en nous regardant à tour de rôle... je ne crois pas qu'il y ait ici quelqu'un qui n'ait pas un appartement d'au moins deux pièces. Même les célibataires (il me fit un petit clin d'œil). Pour ma part, je n'ai pas à me plaindre. Ma maison d'été donne sur un des plus grands parcs de Long Island. Voilà des années que je n'ai pas touché un gramme de protéines : rien que de la viande fraîche ; et quand je veux aller me promener, c'est en Cadillac. Bref, je ne suis pas dans la misère. Et je crois que vous pouvez tous en dire autant. N'est-ce pas ? »

La main du directeur des Études de marchés se leva et Fowler dit : « Matthew ? »

Matt Runstead, qui sait d'où vient la bonne soupe, promena sur l'assemblée un regard autoritaire. « Je tiens seulement à dire que je suis d'accord avec M. Schocken... cent pour cent d'accord ! lança-t-il.

— Merci, Matthew », fit Fowler Schocken, en esquissant un petit salut. Et il avait vraiment l'air ému : il lui fallut un moment avant de pouvoir continuer : « Nous savons tous, dit-il, grâce à quoi nous en sommes arrivés là. Nous nous souvenons du budget Starrzelius Verily et de la façon dont nous avons lancé le groupe des Industries. Le premier trust sphérique. Toute une partie de continent organisée en un

seul complexe industriel. Schocken Associates est à l'origine de la réussite de ces deux entreprises. On ne peut pas dire que nous nous soyons laissés vivre. Mais tout cela, c'est du passé.

« Messieurs, je vais vous poser une question. Vous pouvez me répondre sincèrement : est-ce que nous ne nous endormons pas sur nos lauriers ? »

Il prit son temps, nous dévisageant chacun longuement, sans s'occuper de toutes ces mains soudain levées. Et, Dieu me pardonne, j'avais la main en l'air aussi. Puis il fit signe à son voisin de droite : « Vous d'abord, Ben » dit-il.

Ben Winston se leva et déclara d'une voix de baryton : « En ce qui concerne le service d'Anthropologie industrielle, je réponds non ! Écoutez plutôt le rapport d'aujourd'hui : vous le trouverez dans le bulletin de midi, mais permettez-moi de vous en donner un bref résumé : d'après les chiffres recueillis à minuit, toutes les écoles primaires à l'est du Mississippi utilisent maintenant nos emballages pour les déjeuners dans leurs réfectoires. Les soyaburgers et les steaks régénérés — il n'y avait personne autour de cette table que la seule pensée des soyaburgers et des steaks régénérés ne faisait pas frissonner d'horreur — sont emballés dans des conditionnements du même vert que les produits Universal. Mais les bonbons, les glaces et les rations de cigarettes Mégogosse sont enveloppés dans des emballages du rouge Starrzelius. Quand ces enfants seront grands, ajouta-t-il en levant vers le plafond un regard extasié... selon nos extrapolations, d'ici quinze ans... la maison Universal fera faillite et ses produits disparaîtront totalement du marché. »

Il s'assit sous les applaudissements. Schocken fit chorus et nous regarda en souriant. Je me penchai, arborant l'expression numéro un : zèle, intelligence, compétence. Mais j'avais tort de m'inquiéter. Fowler désigna le type maigre assis auprès de Winston, Harvey Bruner.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, commença Harvey, que le service de vente a ses problèmes, lui aussi. C'est à croire que ce gouvernement de malheur est entièrement noyauté par les « écolos » ! Vous savez ce qu'ils ont fait ? Ils ont interdit l'emploi des infrasons psychomoteurs dans la publicité par télépathie, mais nous avons riposté en établissant une liste de mots clefs qui correspondent à toutes les principales névroses et aux traumatismes fondamentaux de la vie américaine moderne. Ils nous ont empêchés de projeter nos annonces sur les vitres des aérocars, mais là encore nous avons trouvé une riposte. Le laboratoire me dit (et il se tourna vers le directeur des recherches assis à l'autre bout de la table) que nous pourrions bientôt expérimenter un procédé permettant de projeter directement sur la rétine.

« Et ce n'est pas tout, nous allons toujours de l'avant. Pour ne vous citer qu'un exemple, je vous parlerai du surcafé... » Il s'arrêta. « Je vous demande pardon, monsieur Schocken, murmura-t-il. La sécurité a-t-elle vérifié cette salle ?

— Rien à craindre. Nous n'avons ici que les micros d'écoute habituels des Affaires étrangères de la Chambre des représentants. Et naturellement, nous leur transmettons, ensuite une copie de l'enregistrement.

— Eh bien ! reprit Harvey apparemment soulagé, en ce qui concerne le surcafé, nous sommes en train de l'essayer dans quinze villes témoins. La méthode classique : une provision de surcafé pour treize semaines, mille dollars en espèces, et un week-end sur la Riviera ligurienne à chaque client. Mais — et c'est là ce qui fait à mon avis la grandeur de cette campagne — chaque dose de surcafé contient trois milligrammes d'un alcaloïde simple. Absolument pas nocif. Mais qui crée une habitude. Au bout de dix semaines, il n'y a rien à faire, le consommateur ne peut plus s'en passer. Une cure de désintoxication lui coûterait au moins cinq mille dollars, et il lui est plus facile de continuer à boire un surcafé : trois tasses à chaque repas et une cafetière le soir sur la table de nuit, comme c'est écrit sur l'étiquette. »

Fowler Schocken buvait du petit lait et j'affichai de nouveau l'expression numéro un. Après d'Harvey, était assise Tilda Mathis, qui occupait le poste de chef du personnel et avait été choisie par Schocken lui-même. Mais il n'interrogeait jamais les femmes lors des conférences du conseil. Et après Tilda, c'était moi.

Je composais déjà dans ma tête une phrase d'introduction bien tournée, quand Fowler Schocken déclara avec un sourire bienveillant : « Je ne vais pas demander à chaque service de faire son rapport. Nous n'avons pas le temps. Vous m'avez répondu. Et votre réponse est de celles que j'aime. Jusqu'à maintenant vous avez toujours su vous adapter à chaque situation nouvelle. Eh bien ! c'est le moment de persévérer dans cette voie. »

Il pressa un bouton sur son tableau de contrôle et fit pivoter son fauteuil. Les lumières s'éteignirent ; la projection du Picasso placée derrière Schocken s'effaça, révélant la surface pailletée de l'écran. Une nouvelle image ne tarda pas à venir s'y dessiner.

Cette image, je l'avais déjà vue sur mon écran de téléviseur en me rasant ce matin.

C'était la fusée pour Vénus, un monstre de trois cents mètres, l'énorme rejeton des élégants V 2 et des courtes fusées lunaires de jadis. Autour d'elle se dressait un échafaudage d'acier et d'aluminium, grouillant de minuscules silhouettes qui promenaient partout la flamme courte et bleue de leurs chalumeaux. Il s'agissait de toute évidence

d'une vieille bande d'actualités ; elle montrait la fusée telle qu'elle était des semaines ou des mois auparavant, à un stade déjà dépassé de sa construction ; elle n'était pas encore disposée pour le départ comme je l'avais vue récemment.

Une voix jaillit de l'écran, qui déclara avec une assurance bien injustifiée : « Voici l'engin qui va atteindre les étoiles ! » Je reconnus la voix de basse d'un des commentateurs des annonces télépsychiques ; quant au texte, on y retrouvait le ton des rédactrices de Tildy. C'était bien le genre de son équipe, cette ignorance distinguée qui considérait Vénus comme une étoile.

« Voici l'appareil qu'un moderne Colomb va piloter dans le vide, continua la voix. Six millions et demi de tonnes d'acier, une arche de Noé où pourront prendre place mille huit cents hommes et femmes, avec tout ce qu'il faut pour fonder un foyer sur un monde neuf. Quels seront ces passagers ? Quels heureux pionniers s'en iront bâtir un empire sur le sol vierge d'un autre monde ? Permettez-moi de vous présenter un homme et sa femme, deux des intrépides... »

Le commentaire se poursuivait, inlassable. Sur l'écran apparaissait maintenant le living-room d'une coquette maison de banlieue aux premières heures du matin. On voyait le mari replier le lit dans le mur et abaisser la cloison qui isolait le coin des enfants ; la femme presser les boutons du petit déjeuner et dresser la table. Tout en avalant les jus synthétiques, arrosés naturellement d'une tasse fumante de surcafé, ils discutaient tous les deux, se félicitant de la sage et courageuse décision qu'ils avaient prise de poser leur candidature pour une place dans la fusée. Et la dernière question du benjamin de la famille (« Dis, maman, quand je serai grand, est-ce que moi aussi je pourrai emmener mes petits garçons et mes petites filles dans un endroit aussi joli que Vénus ? ») permettait d'enchaîner sur une série de vues purement imaginaires montrant ce que serait Vénus quand les enfants seraient grands : des vallées verdoyantes, des lacs aux eaux cristallines, de superbes panoramas montagneux.

Le commentaire, sans toutefois s'y attarder, ne niait pas que pendant quelques dizaines d'années ce serait une alimentation à base d'hydroponiques, et une vie en cabines étanches que connaîtraient les pionniers dans l'atmosphère irrespirable de Vénus, avec une chimie qui ignorait l'eau.

J'avais machinalement déclenché mon chronomètre au début de la projection. Je consultai le cadran quand ce fut terminé : neuf minutes ! Trois fois la longueur légalement autorisée pour tout film publicitaire. Une bonne minute de plus que ce que nous obtenions généralement.

Puis on ralluma les lumières, on fit circuler les cigarettes, et Fowler Schocken prononça son petit speech traditionnel. Je

commençai alors à comprendre comment c'était possible.

Il débuta de ce ton hésitant et dans ce style embarrassé de mille circonlocutions que l'on aimait retrouver chez lui. Il attira notre attention sur l'histoire de la publicité : depuis le rôle de servante qu'elle avait à l'époque où il ne s'agissait que d'écouler des produits déjà manufacturés jusqu'à sa mission actuelle qui consistait à créer des industries nouvelles et à remodeler les habitudes des gens dans l'intérêt du commerce. Il évoqua une fois de plus ce que nous avions fait à la Fowler Schocken Associates. Puis il déclara :

« Vous connaissez l'expression : le monde nous appartient. Eh bien ! c'est vrai, ce n'est pas un vain mot en ce qui nous concerne, fit-il en écrasant sa cigarette. Nous avons littéralement fait la conquête du monde. Comme Alexandre, nous réclamons de nouveaux mondes à coloniser. Et là, reprit-il en désignant l'écran derrière lui, là, vous venez de voir le premier de ces mondes neufs. »

Vous l'avez peut-être compris, je n'ai jamais aimé Matt Runstead. C'est un tartufe que je soupçonne d'espionner tout le monde, même ses collègues. Il avait dû surprendre depuis longtemps des conversations à propos de ce projet de Vénus car il aurait fallu un talent qu'il n'a pas pour improviser un pareil discours. Tandis que nous en étions encore tous à digérer ce que Fowler Schocken venait de dire, Runstead se leva d'un bond.

« Messieurs, dit-il avec feu, je veux saluer l'œuvre d'un authentique génie. Ce n'est plus seulement l'Inde cette fois. Pas un simple article à lancer sur le marché. Mais toute une planète. Je salue en vous, Fowler Schocken, le Clive, le Bolivar, le Lyautey d'un monde nouveau ! »

Matt fut le premier, puis chacun de nous se leva tour à tour pour dire à peu près la même chose. Moi compris. C'était facile, je le faisais depuis des années. Kathy n'avait jamais compris, et j'avais essayé de lui expliquer en plaisantant que c'était un rite religieux : comme la bouteille de champagne qu'on fracasse sur l'étrave d'un navire ou le sacrifice de la vierge au dieu des moissons. Mais même en plaisantant, je n'avais jamais voulu pousser la comparaison trop loin. Je ne crois pas qu'aucun de nous, sauf peut-être Matt Runstead, accepterait simplement pour de l'argent de fournir au public de l'opium en guise de dérivatif. Mais, en écoutant Fowler Schocken, en nous hypnotisant nous-mêmes comme nous le faisons, nous étions tous au fond capables de n'importe quoi pour servir notre Dieu de la vente.

Je n'entends pas par là que nous étions des criminels. Comme l'avait fait observer Harvey, l'alcaloïde contenu dans le surcafé n'était pas nocif.

Quand nous eûmes tous fini, Fowler Schocken pressa un autre bouton et nous fit voir un tableau qu'il nous commenta soigneusement,

point par point. Il nous montra les chiffres, les graphiques et les diagrammes du nouveau service de Fowler Schocken Associates qui serait chargé du développement et de l'exploitation de la planète Vénus. Il glissa sur les démarches et les intrigues de couloirs qui, au Congrès, nous avaient fait obtenir le droit de percevoir un impôt sur cette planète... et je commençai à comprendre comment il pourrait sans danger faire des émissions publicitaires de neuf minutes. Il nous expliqua comment le gouvernement — c'est curieux que nous continuions à considérer cette chambre de compensation des influences comme une entité dotée d'une volonté propre — tenait à ce que Vénus devînt une planète américaine et comment on avait choisi une agence de publicité particulièrement qualifiée pour s'acquitter de cette mission. Dans le feu de la discussion, son enthousiasme finit par nous gagner. J'enviais l'homme qui dirigeait le service chargé du projet Vénus ; n'importe lequel d'entre nous aurait été fier d'obtenir ce poste.

Fowler nous parla des difficultés qu'il avait rencontrées auprès du sénateur du groupe Du Pont avec ses quarante-cinq voix, et de la facilité avec laquelle il avait triomphé du sénateur de la Nash-Kelvinator avec ses six malheureuses voix. Il nous entretint fièrement d'une fausse manifestation « écolo » contre Fowler Schocken qui lui avait assuré l'appui du secrétaire à l'Intérieur, farouchement anticonser. La compagnie du matériel visiphonique avait fait un beau travail de documentation mais il nous fallut quand même près d'une heure pour examiner les tableaux et écouter Fowler nous exposer ses manœuvres et ses projets.

Il finit par éteindre l'appareil de projection. « Voilà, conclut-il, ce que va être notre nouvelle campagne. Et elle commence aujourd'hui, immédiatement. Je n'ai plus qu'un dernier renseignement à vous fournir et nous pourrons tous aller nous mettre au travail. »

Fowler Schocken a le sens des effets. Il prit son temps pour trouver dans ses dossiers une feuille de papier et pour lire une phrase que le plus incapable des rédacteurs de l'agence aurait pu pondre sans réfléchir. « Le directeur du service chargé du projet Vénus, lut-il, sera Mitchell Courtenay. »

Et ce fut vraiment une surprise parce que Mitchell Courtenay, c'est moi.

II

Je m'attardai quelques minutes avec Fowler tandis que les autres regagnaient leurs bureaux ; il me fallut ensuite quelques secondes pour descendre de la salle du conseil jusqu'au quatre-vingt-sixième étage où je travaillais. Quand j'arrivai, Hester était déjà occupée à mettre de l'ordre sur mon bureau.

« Félicitations, monsieur Courtenay, dit-elle. Vous allez vous installer au quatre-vingt-neuvième maintenant. C'est merveilleux, vous ne trouvez pas ? Et je vais avoir un bureau pour moi toute seule. »

Je la remerciai et décrochai le téléphone. Là première chose à faire, c'était de rassembler mes collaborateurs et de transmettre la direction du service Production : mon successeur devait être Tom Gillespie. Mais la première chose que je fis, ce fut de rappeler l'appartement de Kathy. On ne répondait toujours pas ; je fis donc venir le personnel de mon service.

Ils exprimèrent, comme il se devait, le regret de me voir partir et, comme il se devait aussi, le plaisir de voir tout le monde avancer d'un cran.

Après cela, il était l'heure de déjeuner ; je remis donc à l'après-midi le problème de la planète Vénus.

Je donnai encore un coup de fil, je déjeunai rapidement à la cantine de l'agence, descendis jusqu'au métro et j'en ressortis seize rues plus loin. Pour la première fois de la journée, je me trouvais à l'air libre ; je cherchai machinalement mes capsules antipoussières, mais à la réflexion je ne les utilisai pas. Il pleuvait un peu et cela avait purifié l'atmosphère. C'était l'été, il faisait une chaleur lourde et poisseuse ; les passants qui encombraient les trottoirs avaient autant que moi hâte de s'engouffrer dans un immeuble. Je dus me frayer, comme un tank, un chemin jusque dans le hall.

L'ascenseur me conduisit au quatorzième étage. C'était un vieil immeuble, mal climatisé, et sous mes vêtements trempés de sueur, je sentis un frisson me parcourir. Je songeai un instant à utiliser ce malaise plutôt que la petite histoire que j'avais concoctée, mais j'y renonçai.

Une jeune fille vêtue d'un uniforme blanc empesé leva les yeux

quand j'entrai dans le bureau.

« Je m'appelle Silver, dis-je. Walter P. Silver. J'ai rendez-vous.

— Parfaitement, monsieur Silver, répondit-elle. C'est pour votre cœur... vous avez dit que c'était urgent.

— En effet. Bien sûr, c'est probablement psychosomatique, mais je me suis dit...

— Bien entendu. » Elle me désigna un fauteuil. « Le docteur Nervin va vous recevoir dans un instant. »

L'instant dura dix minutes. Une jeune femme sortit du cabinet du docteur, et un homme qui attendait dans le salon avant moi entra ; puis il ressortit et l'infirmière me dit :

« Si vous voulez passer dans le cabinet du docteur Nervin ? »

J'entrai. Kathy, impeccable et très belle dans sa blouse de docteur, était en train de ranger un dossier dans son bureau. Elle se leva en disant : « Oh, Mitch ! » d'un ton exaspéré.

« Je n'ai menti que sur un point, dis-je. Je n'ai pas donné mon vrai nom. Mais c'est un cas urgent. Et une affaire de cœur. »

L'ombre d'un sourire passa sur son visage, mais sans s'y dessiner franchement.

« La médecine n'a rien à y voir, dit-elle.

— Mais j'ai dit à ton infirmière que c'était probablement psychosomatique. Elle m'a dit d'entrer quand même.

— Je tirerai cela au clair avec elle. Tu sais bien, Mitch, que je ne peux pas te voir pendant les heures de travail. Je t'en prie... »

Je m'assis auprès de son bureau.

« Tu ne veux jamais me voir, Kathy, à aucun moment. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Tu ne m'as rien fait. Je t'en prie, Mitch, va-t'en. Je suis médecin ; j'ai du travail.

— Rien n'est aussi important que ce que j'ai à te dire. Kathy, j'ai essayé de t'appeler plusieurs fois, hier soir et ce matin. »

Elle alluma une cigarette sans me regarder.

« Je n'étais pas à la maison, dit-elle.

— En effet. » Je me penchai, m'emparai de sa cigarette et j'en tirai une profonde bouffée. Elle hésita, haussa les épaules et en alluma une autre. « Je n'ai sans doute pas le droit de demander à ma femme où elle passe son temps ?

— Bonté divine, Mitch, s'exclama Kathy, tu sais bien... »

Son téléphone se mit à sonner. Elle demeura quelques instants immobile, les yeux clos. Puis elle décrocha l'appareil et répondit, renversée dans son fauteuil, le regard perdu dans le vide, détendue comme doit l'être un médecin en train de calmer un malade. La conversation ne dura que quelques instants. Quand ce fut terminé, Kathy avait retrouvé tout son sang-froid.

« Je t'en prie, dit-elle, en écrasant sa cigarette, pars.

— Pas avant que tu ne m'aies dit quand je te reverrai.

— Je... je n'ai pas le temps de te voir, Mitch. Je ne suis pas ta femme. Tu n'as aucun droit de me harceler comme tu le fais. J'aurais pu te faire rappeler à l'ordre ou arrêter.

— Mon certificat est à l'enregistrement, ripostai-je.

— Pas le mien. Il n'y sera jamais. Dès la fin de l'année, Mitch, tout sera fini entre nous.

— Il y avait quelque chose que je voulais te dire. » On pouvait toujours prendre Kathy par la curiosité.

Un long silence. Puis, au lieu de répéter : « Je t'en prie, va-t'en », elle dit : « Ah ? Et quoi donc ?

— C'est quelque chose d'important. Ça s'arrose. Et je ne suis pas homme à dédaigner cette occasion de te revoir ne serait-ce qu'un instant ce soir. Voyons, Kathy..., je t'aime tant, et je te promets de ne pas faire de scène.

— ... Non. »

Mais elle avait hésité.

« Je t'en prie, insistai-je.

— Eh bien... »

Tandis qu'elle réfléchissait, la sonnerie du téléphone retentit de nouveau.

« Entendu, me dit-elle. Passe me prendre chez moi. A sept heures. Et maintenant laisse-moi m'occuper de mes malades. »

Elle décrocha. Je me coulai hors du bureau pendant qu'elle téléphonait, et elle ne me regarda même pas partir.

Quand j'entrai, Fowler Schocken était penché sur son bureau et contemplait le dernier numéro du *Taunton's Weekly*. Le magazine scintillait de toutes ses couleurs à mesure que les molécules d'encre, violemment excitées, recueillaient des photons qu'elles libéraient ensuite par petites explosions. Il brandit la revue dans ma direction en disant :

« Que pensez-vous de ça, Mitch ?

— C'est de la publicité de pacotille, répondis-je aussitôt. S'il nous fallait nous abaisser au point de patronner un magazine comme celui-là, ma foi, je crois que je donnerais ma démission. Il y a quand même des limites.

— Hum ! » Il reposa l'hebdomadaire, la page de couverture contre le bureau ; après une ultime bouffée lumineuse, l'encre s'éteignit, coupée de sa source de lumière. « Evidemment, c'est de la camelote, dit-il d'un ton songeur. Mais il faut leur laisser le mérite d'être entreprenants. Taunton a chaque semaine seize millions et demi de lecteurs qui lisent ses annonces. Et personne d'autre... rien que les

clients de la maison. A propos, j'espère que ce n'était pas sérieux quand vous parliez de donner votre démission. Je viens de dire à Harvey de commencer la campagne de lancement de *Choc*. Le premier numéro sort à l'automne, avec un tirage de vingt millions. Non... »

Il leva la main pour arrêter mes protestations bafouillantes.

« Je sais ce que vous vouliez dire, Mitch. Vous êtes contre la publicité de bas étage. Et moi aussi. Pour moi, Taunton incarne tout ce qui empêche la publicité de trouver sa véritable place dans notre vie, auprès du clergé, de la médecine et du barreau. Tous les procédés lui sont bons : il corromprait un juge, il volerait un employé à un concurrent. C'est un homme que vous devrez avoir à l'œil, Mitch.

— Pourquoi ? Je veux dire : pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

— Parce que, gloussa Schocken, parce que nous lui avons soufflé le projet Vénus. Je vous disais tout à l'heure que c'était un homme entreprenant. Il avait eu la même idée que moi. Ça n'a pas été commode de convaincre le gouvernement que l'affaire devait nous revenir.

— Je comprends, dis-je. C'était assez clair. Notre gouvernement nous représente sans doute plus fidèlement que nous n'avons jamais été représentés à aucune autre époque. Il ne s'agit forcément pas d'une représentation *per capita*, mais bien plutôt *ad valorem*. Si vous aimez les problèmes philosophiques, en voici un que je vous propose : le vote de chaque électeur doit-il avoir le même poids, comme l'affirment nos livres de droit et comme le voulaient, dit-on, les fondateurs de notre nation ? Ou bien doit-on tenir compte pour chaque voix de la sagesse, de la puissance, de l'influence — c'est-à-dire de la fortune — de l'électeur ? Je vous pose la question ; à vous d'y répondre ; moi, je ne m'en mêle pas. Je suis un pragmatiste, vous comprenez, et qui plus est, un pragmatiste qui émarge au budget de Fowler Schocken. »

Un point cependant m'inquiétait. « Est-ce que Taunton ne va pas... exercer des représailles ?

— Oh ! il va essayer de rattraper l'affaire, acquiesça Fowler.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé avec l'Exploitation antarctique.

— J'y étais. Cent quarante blessés de notre côté. Mais Dieu sait quelles pertes ils ont essuyées.

— Et il ne s'agissait que d'un continent. Taunton prend ces histoires-là très à cœur. S'il nous a cherché noise pour un malheureux continent gelé, que va-t-il faire pour toute une planète ?

— Non, Mitch, m'expliqua Fowler. Il n'oserait pas. Une guerre ouverte, ça revient cher. D'ailleurs, nous ne lui donnons pas de motifs qu'un tribunal accepterait comme valables. Et, tertio... il courrait au

désastre.

— C'est probable », dis-je. Cela me rassura. « Croyez-moi, je suis un loyal employé de la Fowler Schocken Associates. Depuis mes débuts, dans la maison, j'ai toujours essayé de vivre « pour la Société et pour la Vente ». Mais les guerres privées entre firmes, même dans notre profession, sont parfois meurtrières. Il y a quelques dizaines d'années à peine, une petite agence de Londres, pas bien importante mais remarquablement organisée, déclara la guerre à la branche anglaise de B. D. D. & O. et extermina tout le personnel à l'exception de deux Barton et d'un Osborn en bas âge. On raconte aussi qu'il y a encore des taches de sang sur les marches de l'Administration centrale des Postes, souvenir du combat que se livrèrent la Western Union et l'American Railway Express pour s'assurer l'exclusivité du contrat de transport du courrier. »

Schocken poursuivait : « Il y a une chose à laquelle vous devrez prendre garde : méfiez-vous des excités. C'est le genre de projet qui les fait toujours sortir de leurs gonds. Toutes les organisations de timbrés vont prendre parti dans cette affaire. Arrangez-vous pour qu'ils soient de votre bord : ils ont de l'influence.

— Même les écolos ? fis-je.

— Non, certes. Ce n'est pas ce que je voulais dire : eux seraient plus dangereux qu'autre chose. Hmmm, voyons, peut-être pourriez-vous répandre le bruit que la navigation interplanétaire et l'écologisme sont radicalement opposés. Les voyages dans l'espace entraînent trop de dépenses de matières premières, ils compromettent le niveau de vie... vous voyez le ton. Mettez bien en lumière le fait que le combustible employé comprend des matières organiques que les écolos voudraient voir utilisées comme engrais... »

J'aime voir un expert à l'œuvre. Fowler Schocken me traça les grandes lignes de toute une campagne ; je n'avais plus qu'à régler les questions de détail. Les écologistes étaient des proies rêvées, des fanatiques stupides qui prétendaient que la civilisation moderne « gaspillait » les ressources de notre planète. Ridicule. La science est toujours d'une étape en avance sur les défaillances des ressources naturelles. Quand la viande commença à se faire rare, les soyaburgers étaient déjà prêts ; quand les réserves de pétrole donnèrent des signes d'épuisement, la technique mit au point le péditaxi.

J'avais subi à une époque l'influence écolo et les arguments se résumaient tous en une formule : il faut vivre selon la nature. C'est absurde. Si la « Nature » avait voulu que nous ne mangions jamais que des légumes frais, elle ne nous aurait pas donné la niacine ou l'acide ascorbique.

Je passai encore une vingtaine de minutes à écouter les propos de Fowler Schocken, et quand je repartis, j'étais parvenu à la

même conclusion que les autres fois : en quelques phrases claires et précises, il m'avait donné tous les éléments, toutes les directives dont j'avais besoin.

A moi de m'occuper des détails, mais je connaissais mon métier.

Nous voulions que Vénus fût colonisée par les Américains. Pour obtenir ce résultat, il nous fallait trois choses : des colons ; un moyen de les amener sur Vénus ; et de quoi les occuper une fois qu'ils seraient là-bas.

La publicité directe permettait de régler sans difficulté le problème numéro un. Les émissions télévisées Schocken étaient le modèle que nous n'avions qu'à suivre pour cet aspect de notre campagne. Il est toujours facile de persuader un consommateur que l'herbe est plus verte ailleurs. J'avais déjà esquissé le plan d'une campagne dont le budget n'atteignait pas un million de dollars. Dépasser ce chiffre aurait été extravagant.

Le second point ne nous concernait pas seuls. L'engin avait été conçu pour le Ministère de la défense par Republic Aviation, les laboratoires des téléphones Bell et l'U.S. Steel, je crois bien. Notre tâche ne consistait pas à rendre possible le voyage jusqu'à Vénus, mais à le rendre attrayant. Quand votre femme s'apercevait qu'elle ne pouvait remplacer son vieux grille-pain parce que son élément de nichrome entraînait dans la composition du principal réacteur de la fusée pour Vénus, ou quand l'inévitable congressiste grincheux brandissait des devis en parlant des fonds gouvernementaux gaspillés sur des projets insensés, c'était là que nous entrions en scène : nous devons persuader votre femme que les fusées sont plus importantes que les grille-pain ; nous devons convaincre la firme à laquelle appartenait le représentant au Congrès que sa tactique était regrettable et ne lui causerait que des déboires.

Je songeai un instant à instituer une semaine de l'austérité par exemple, puis j'écartai cette idée. Nos autres budgets publicitaires en souffriraient. Un mouvement religieux, peut-être, quelque chose qui fournirait une compensation aux huit cents millions d'individus qui ne prendraient pas place à bord de la fusée...

Je pris note de ce projet ; Bruner pourrait m'aider. Et je passai au troisième point. Il fallait trouver de quoi occuper les colons sur Vénus.

Et c'était là, je le savais, ce qui intéressait surtout Fowler Schocken. La subvention gouvernementale nous permettant de financer la campagne préparatoire accroîtrait dans de coquettes proportions notre chiffre d'affaires annuel, mais Fowler Schocken n'était pas homme à se contenter d'une opération aussi limitée. Ce qu'il nous fallait, c'était pouvoir compter chaque année sur un

important complexe industriel ; nous voulions que les colons et leurs familles vinssent faire monter nos chiffres de vente. Fowler espérait naturellement répéter sur une bien plus grande échelle notre triomphe des Industries. Avec son état-major, il avait fait de l'Inde tout entière un seul gigantesque cartel, dont chaque panier d'osier, chaque lingot d'iridium, chaque boulette d'opium qu'il produisait se vendait grâce à la publicité conçue Fowler Schocken. Il pouvait en faire autant avec Vénus. Il pouvait y avoir là une fortune colossale à gagner : toute une planète neuve, aussi grande que la Terre et sans doute aussi riche, et chaque parcelle, chaque milligramme de cette planète nous appartenait.

Je regardai ma montre. Près de quatre heures ; j'avais rendez-vous avec Kathy à sept heures. J'avais tout juste le temps. J'appelai Hester et lui demandai de me louer une place dans l'avion de Washington tandis que je passais un coup de fil à une personne dont Fowler m'avait donné le nom : un certain Jack O'Shea, le seul être humain à avoir jusqu'alors mis les pieds sur Vénus. Au téléphone il avait la voix jeune et assurée.

Nous atterrîmes à Washington avec cinq minutes de retard. Il y avait une certaine bousculade sur la rampe de débarquement. Les gardes entouraïent notre appareil et leur lieutenant demandait à chaque passager ses papiers. Quand mon tour arriva, je m'enquis de ce qui se passait. L'officier regarda d'un air songeur le numéro extrêmement bas de ma carte de Sécurité sociale, et me salua : « Je suis navré de vous importuner, monsieur Courtenay, me dit-il. C'est à cause de l'attentat écolo de Topoka. On nous a signalé que l'homme serait peut-être à bord de l'avion de New York de 16 h 5. Mais il semble bien que ce soit un bobard.

— De quel attentat écolo voulez-vous parler ?

— Le service exploitation de chez Du Pont — par contrat, nous assurons la protection de leur usine, vous savez — inaugurerait une nouvelle mine de charbon sous un champ de blé que la Compagnie possède du côté de Topoka. Ils avaient organisé une gentille petite cérémonie et puis, au moment où la pelle mécanique commençait à creuser le sol, quelqu'un dans la foule a lancé une bombe qui a tué le conducteur de la machine, son assistant et un vice-président. L'homme a disparu dans la cohue mais nous avons son signalement. Nous finirons par l'arrêter un de ces jours.

— Bonne chance, lieutenant », dis-je. Je me dirigeai en hâte vers le bar. O'Shea m'attendait près de la fenêtre, visiblement agacé, mais il accueillit en souriant mes excuses.

« Vous n'y êtes pour rien », dit-il. Il pivota dans son fauteuil et héla un garçon. Quand on nous eut servi nos commandes, il se carra

dans son siège et dit : « Alors ? »

Je l'examinai puis mon regard se perdit par la fenêtre. Vers le sud clignotait en haut de son pylône le feu de signalisation du monument à Franklin Roosevelt ; derrière brillait vaguement le dôme du Capitole. Moi qui suis pourtant un agent de publicité à la langue ordinairement bien pendue, je ne savais pas par où commencer. Et O'Shea se délectait de mon embarras. « Eh bien ? » répéta-t-il d'un air amusé. Ce qui signifiait : « Dire que maintenant c'est *vous* qui êtes obligé de venir me trouver, *moi*. Qu'est-ce que vous dites de ce changement ? »

Je me lançai. « Qu'est-ce qu'il y a sur Vénus ? demandai-je.

— Du sable et de la fumée, s'empressa-t-il de répondre. Vous n'avez pas lu mon rapport ?

— Si, bien sûr. Mais je voudrais en savoir plus long.

— Tout est dans le rapport. Seigneur, à mon retour, on m'a gardé trois jours entiers pour m'interroger. Si j'ai omis quelque chose à ce moment-là, c'est sans espoir.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Jack, fis-je. Qui donc a envie de passer sa vie à lire des rapports ? J'ai quinze hommes au service de la documentation qui n'ont rien d'autre à faire que de digérer à ma place des rapports ; je ne suis donc pas obligé de les lire. Je veux autre chose. Je veux savoir quelle impression on éprouve là-bas. Il n'y a qu'un seul homme qui puisse me fournir ces renseignements et c'est vous, puisque vous êtes le seul homme qui y soit allé.

— Et croyez bien que parfois je le regrette, assura O'Shea. Bon, alors par où est-ce que je commence ? Vous savez comment on m'a choisi : j'étais le seul nain au monde à avoir un brevet de pilote. Vous connaissez la fusée. Et vous avez vu les rapports et les échantillons que j'ai rapportés. Non certes que cela ait une grosse importance. Je n'ai fait que me poser une fois sur la planète et peut-être qu'à dix kilomètres de là, la configuration géologique était entièrement différente.

— Je sais tout cela. Ecoutez, Jack. Si vous vouliez persuader un tas de gens d'aller sur Vénus, que leur diriez-vous ?

— Je leur dirais mensonges sur mensonges, fit-il en éclatant de rire. Voyons, commençons par le commencement, voulez-vous ? De quoi s'agit-il ? »

Je lui expliquai les projets de Schocken Associates, tandis qu'il me fixait de ses petits yeux ronds. Les traits de ces nains ont je ne sais quelle bizarre qualité qui leur donne une apparence de porcelaine : on dirait que le destin les a faits petits et en même temps plus parfaits et plus raffinés que les autres hommes, pour montrer que leur petite taille n'exclut pas une finition soignée. Il buvait son verre à

petits coups, et j'en avalais de grandes rasades du mien entre deux parties de mon exposé.

Quand j'eus terminé, je ne savais toujours pas s'il était de mon bord ou non et, avec lui, c'était tout de même important. Il n'était pas un fonctionnaire-marionnette dansant au bout de ficelles que Fowler Schocken pouvait manœuvrer. Ce n'était pas non plus un simple particulier qu'on pouvait acheter pour une bouchée de pain. Fowler l'avait aidé à tirer profit de sa gloire en faisant des conférences, en publiant des livres ; il nous devait donc une certaine reconnaissance, mais rien de plus.

« Je voudrais bien pouvoir vous aider », dit-il enfin. Et je me sentis soulagé.

« Vous le pouvez, lui dis-je. C'est pour ça que je suis ici. Dites-moi ce que Vénus a à offrir.

— Fichtrement peu, dit-il, tandis qu'un pli soucieux barrait son front. Par où voulez-vous que je commence ? Faut-il que je vous parle de l'atmosphère ? Elle contient du formaldéhyde à l'état pur, vous savez, le liquide dont se servent les embaumeurs. Ou de la température ? Elle avoisine le point d'ébullition de l'eau... s'il y avait de l'eau sur Vénus, ce qui n'est pas le cas. Ou des vents ? J'en ai observé qui soufflaient à huit cents kilomètres à l'heure.

— Non, répondis-je, ce n'est pas tout à fait ça. Je sais tout cela. Et, franchement, Jack, ce sont des obstacles qu'on peut surmonter. Je voudrais savoir quelle impression on éprouve là-bas, ce que vous avez ressenti en arrivant, quelles ont été vos réactions. Allez-y, parlez. Je vous dirai quand j'aurai ce qu'il me faut. »

Il se mordit les lèvres d'un air méditatif. « Eh bien, dit-il, commençons par le commencement. Voulez-vous commander une seconde tournée ? »

Le garçon vint prendre notre commande et revint avec les consommations. Jack but une gorgée de son vin du Rhin à l'eau de Seltz et se mit à parler.

Il remonta au début de son histoire, ce qui était parfait. Je voulais comprendre le fond de l'affaire, sentir tout ce qu'il y avait de personnel, de vécu sous le langage technique de ses rapports sur la planète Vénus.

Il me parla de son père, un grand diable d'ingénieur chimiste, et de sa mère, une petite femme boulotte et rebondie. Il me décrit leur chagrin et aussi l'amour qu'ils ne ménageaient pas à leur fils de quatre-vingt-dix centimètres. Il avait onze ans quand on aborda pour la première fois le problème de son avenir. Il se souvenait de leur air malheureux quand il avait parlé de faire une carrière au cirque. Et il pouvait les remercier d'avoir écarté d'emblée cette suggestion. Il pouvait leur être reconnaissant aussi d'avoir trouvé tout naturel son

désir d'étudier la technique aéronautique et les appareils à réaction pour devenir pilote d'essai ; études qu'il avait poursuivies malgré les railleries et les rebuffades qu'il avait dû essuyer.

Évidemment, l'expédition sur Vénus avait racheté tout cela.

Les ingénieurs chargés de dessiner la fusée qu'on devait envoyer sur Vénus s'étaient heurtés à une difficulté majeure. Il avait été relativement facile d'atteindre la lune, à quatre cent mille kilomètres de la terre ; théoriquement, il n'était guère plus difficile à une fusée de parvenir jusqu'au monde le plus proche après la Lune, Vénus. Il n'y avait qu'à calculer les orbites, les dates et le lieu de lancement, et trouver un moyen de contrôler l'astronef et de lui faire regagner la terre. Mais cela posait un dilemme. On pouvait mettre quelques jours pour faire le voyage ; mais cela nécessitait une telle dépense de carburant que dix fusées n'auraient pu le transporter. Ou bien on pouvait utiliser les orbites naturelles, comme on laisse flotter une péniche à la dérive, ce qui économisait le carburant mais allongeait de plusieurs mois la durée du voyage. En quatre-vingts jours, un homme mange deux fois son poids de nourriture, respire neuf fois son poids d'air et boit suffisamment d'eau pour faire flotter une yole. On rétorqua : distillez l'eau des produits de déjection et réutilisez-la ; faites de même avec les aliments solides, et avec l'air. Désolés, répondirent les techniciens. L'équipement nécessaire à ces processus de régénération pèse plus lourd que la nourriture, l'air et l'eau nécessaires au voyage. Donc pas question d'un pilote humain.

Une équipe d'ingénieurs mit au point un pilote automatique. Oh ! le dispositif fonctionnait admirablement ! Et malgré les relais et les circuits dont certains avaient été montés au microscope, il pesait quatre tonnes et demie.

On allait renoncer au projet quand quelqu'un pensa au plus parfait des servo-mécanismes : un nain de trente kilos. Pesant le tiers du poids d'un homme normal, Jack O'Shea mangeait le tiers de nourriture, respirait le tiers d'oxygène. En ajoutant quelques purificateurs indispensables d'air et d'eau, Jack faisait tout juste le poids et s'acquittait ainsi une gloire impérissable.

Un peu grisé par les deux verres de vin qu'il venait d'ingurgiter, il dit d'un ton mélancolique : « On m'a fourré dans la fusée comme un doigt dans un gant. Vous savez, je pense, comment était conçu l'appareil ? Mais saviez-vous qu'on m'avait introduit dans le siège du pilote qu'on avait ensuite refermé ? Ce n'était pas un siège à proprement parler, mais plutôt un scaphandre ; tout l'air que contenait la fusée était là-dedans ; et l'eau parvenait jusqu'à mes lèvres par des conduites disposées à la hauteur voulue. Ça faisait gagner du poids... »

Et il avait passé les quatre-vingts jours suivants dans cette

combinaison. Le scaphandre le nourrissait, lui donnait à boire, absorbait sa transpiration et disposait de ses déchets naturels. S'il avait fallu, le scaphandre aurait pu lui faire une piqûre de novocaïne en cas de fracture, un tourniquet si le pilote s'était rompu une artère, et il aurait pu aussi pomper l'air d'un poumon déchiré. C'était un véritable placenta, affreusement inconfortable.

Il avait passé là trente-trois jours pour l'aller, quarante et un pour le retour. Les six autres jours étaient ce qui justifiait le voyage.

Jack avait réussi à se poser sur Vénus sans aucune visibilité : aveuglé par des nuages de gaz qui trompaient même le radar. Ce n'était qu'à trois cents mètres du sol qu'il avait pu apercevoir autre chose que des tourbillons jaunes. Alors il avait coupé ses réacteurs et s'était posé.

« Je ne pouvais pas sortir, bien sûr, dit-il. Pour quarante ou cinquante raisons, il faudra que quelqu'un d'autre soit le premier homme à mettre le pied sur le sol de Vénus. Quelqu'un que ça ne gêne pas de ne pas respirer. Quoi qu'il en soit, j'étais là, et je regardais. » Il haussa les épaules, jura doucement. « J'ai raconté ça je ne sais combien de fois au cours de conférences, mais je n'ai jamais pu rendre exactement ce que c'était. Je dis toujours que ce qui sur la terre offre le plus de ressemblances avec un paysage vénusien, c'est le désert peint. Peut-être bien ; je n'y suis jamais allé.

« Le vent souffle dur sur Vénus et laboure les roches. Les parties tendres sont entraînées et forment des tempêtes de poussière. Quant aux parties dures, eh bien, elles prennent des formes et des couleurs étranges. Il y en a qui ont l'air de grands monuments bariolés. Et on voit les crêtes les plus découpées, les crevasses les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer. On se croirait un peu dans une grotte, seulement il ne fait pas sombre. Mais l'éclairage est drôle. On ne voit jamais une lumière comme ça sur la terre. Elle est d'un brun orangé, brillante, très brillante, avec quelque chose de menaçant. Comme le ciel au coucher du soleil en été quand il y a de l'orage dans l'air. Mais là-bas, il n'y a jamais d'orage parce qu'il n'y a pas une goutte d'eau... Il y a des clairs. Ça, oui, mais jamais de pluie... Je me demande, Mitch, dit-il soudain, si je vous suis utile à quelque chose. »

Je pris mon temps avant de répondre. Jetant un coup d'œil à ma montre, je constatai que l'avion qui nie ramènerait à New York allait bientôt partir ; je me penchai donc et j'arrêtai l'enregistreur dissimulé dans ma serviette. « Vous m'aidez énormément, Jack, dis-je. Mais il me faut davantage encore de renseignements. Et maintenant il faut que je m'en aille. Ecoutez, est-ce que vous ne pouvez pas venir à New York travailler un peu avec moi ? J'ai enregistré tout ce que vous venez de me dire, mais il me faut des documents visuels aussi. Nos dessinateurs peuvent employer les photos que vous avez rapportées,

mais ce n'est pas suffisant. Et vous êtes bien plus précieux que n'importe quelle photographie pour ce que nous voulons faire. » Je jugeai inutile de préciser que les maquettistes s'efforceraient plutôt de donner une idée de ce que *serait* Vénus si elle était différente de ce qu'elle était en fait. « Hein, qu'en dites-vous ? »

Jack se renversa dans son fauteuil, et finit par accepter après m'avoir énuméré tout ce que son agent avait prévu pour les semaines à venir. Il pouvait annuler sa prochaine conférence et quant aux nègres qui rédigeaient ses souvenirs pour lui, il pouvait les voir aussi bien en résidant à New York qu'à Washington. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain au moment où le haut-parleur annonçait le départ imminent de mon appareil.

« Je vais vous accompagner jusqu'à l'avion », proposa Jack. Il se glissa par terre et laissa sur la table un billet pour le garçon. Nous traversâmes le couloir qui conduisait au terrain. Jack souriait et se rengorgeait en entendant les oh ! et les ah ! qui saluaient son passage. Il faisait presque nuit sur la piste, et les lumières de Washington éclairaient en ombres chinoises les silhouettes des appareils. Un gros hélicoptère de transport, un cinquante tonnes au moins, s'approchait doucement, sa nacelle reflétant les lumières colorées de l'aéroport. Il n'était guère à plus de quinze mètres d'altitude, et je dus tenir mon chapeau pour lui éviter d'être emporté par le souffle des pales.

« Ils ont une façon de conduire, grommela Jack en contemplant le cargo volant. Sous prétexte que ce sont des appareils extrêmement maniables, ces abrutis s'imaginent qu'ils peuvent passer n'importe où. Si j'en faisais autant sur un appareil à réaction... *Attention ! Venez !* » Il se mit soudain à crier, tout en me poussant de toute la force de ses petites mains. Je le regardai avec stupéfaction ; je n'y comprenais rien. Il fonça sur moi comme un loueur de rugby en miniature et me fit trébucher de quelques pas.

« Qu'est-ce qui vous prend... ? » commençai-je, mais je n'entendis même pas mes propres paroles. Elles furent noyées par un claquement métallique et par un vrombissement des pales des rotors suivis aussitôt d'un épouvantable fracas : la trappe de l'hélicoptère heurta la piste de ciment et des caisses de biscuits Starrzelius Verily se répandirent sur le sol. Un des cylindres roula jusqu'à mes pieds et je le ramassai machinalement. Au-dessus de nous, l'hélicoptère brusquement allégé avait repris de l'altitude.

« Bon sang, tirez-les de là ! » hurlait Jack, en me tirant par la manche. Nous n'étions pas seuls au moment de l'accident. Une main brandissant une valise émergeait de l'amoncellement de caisses et je percevais confusément des cris de douleur qui sortaient de là-dessous. Je compris alors ce que voulait dire Jack : il fallait dégager les malheureux enfouis sous les lourdes caisses. Nous essayâmes de

soulever l'enchevêtrement de bois et de métal ; je m'égratignai la main et fis un accroc à mon veston ; sur ces entrefaites, le personnel de l'aéroport arriva et nous pria de circuler.

Je ne me souviens pas nettement de ce qui suivit, mais je me retrouvai assis sur la valise de quelqu'un, adossé au mur de l'aérogare, tandis que Jack O'Shea me parlait d'un ton violemment surexcité. Il maudissait tous les pilotes d'hélicoptères de transport et me traitait d'imbécile pour être resté planté là alors qu'il avait vu les mâchoires de la trappe s'écarter. Je me souviens aussi qu'il m'arracha des mains la boîte de biscuits rouge que je tenais toujours. D'après les psychologues, je ne suis pas exagérément sensible ni timoré, mais j'étais encore secoué quand Jack m'aida à monter à bord de l'avion.

L'hôtesse de l'air m'apprit plus tard que cinq personnes avaient été ensevelies sous la chute de caisses et je commençai à y voir un peu plus clair. Mais ce ne fut qu'en arrivant à New York que je me rappelai ce que Jack me répétait inlassablement, tout à l'heure avant mon départ : « Il y a trop de gens sur la terre, Mitch. C'est trop encombré. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Nous avons besoin de Vénus, Mitch, nous avons *besoin* d'espace... »

III

L'appartement de Kathy n'était pas grand mais il était confortable et meublé simplement, avec goût. Je pressai le bouton qui surmontait la plaque « Docteur Nervin » et je lui souris quand elle ouvrit la porte.

Au lieu de me rendre mon sourire, elle me dit seulement deux choses : « Tu es en retard, Mitch » et « Je croyais que tu devais téléphoner d'abord. »

J'entrai et je m'assis. « Je suis en retard parce que j'ai failli me faire tuer, et je n'ai pas appelé parce que j'étais en retard. Suis-je absous ? » Elle me posa la question que j'attendais d'elle et je lui racontai comment j'avais frisé la mort ce soir.

Kathy est une très jolie femme, au visage doux avec une expression qui devient facilement tendre ; ses cheveux de deux tons de blond sont toujours impeccablement bien coiffés et ses yeux sourient le plus souvent. J'ai passé bien des heures à la regarder, mais je ne l'avais jamais dévisagée aussi attentivement qu'au moment où je lui expliquais l'accident de l'hélicoptère. Ce fut assez décevant. Elle se faisait du souci pour moi, certes. Mais il y a place dans le cœur de Kathy pour une centaine de personnes et je ne vis rien sur ses traits qui pût me faire penser qu'elle s'intéressait plus à moi qu'à n'importe quelle autre de ses relations qu'elle connaissait depuis des années.

Je lui annonçai donc l'autre grande nouvelle : le projet Vénus et ma nouvelle promotion. J'eus plus de succès ; elle parut heureusement surprise, et, dans l'enthousiasme du moment, elle m'embrassa. Mais quand à mon tour je l'embrassai, comme j'en mourais d'envie depuis des mois, elle se libéra et alla s'asseoir à l'autre bout de la pièce, sous prétexte de chercher de quoi boire.

« Nous allons boire à ta santé, Mitch, fit-elle en souriant. Du champagne, au moins. C'est une nouvelle formidable, Mitch ! »

Je sautai sur l'occasion. « Veux-tu venir arroser ça avec moi ? Fêter dignement cette nouvelle ? »

— Hum ! dit-elle, l'air méfiant. D'accord, Mitch. Allons faire la tournée des grands-ducs... c'est moi qui t'invite, que ce soit bien

entendu. Seulement, il faudra que je te quitte à minuit tapant. Je passe la nuit à l'hôpital. J'ai une hystérectomie demain matin et il ne faut pas que je me couche trop tard. Ni que je boive trop non plus. »

Mais elle sourit.

Je décidai de ne pas forcer ma chance. « Parfait », dis-je. Et j'étais sincère. Kathy est une fille avec qui il est très agréable de sortir. « Tu permets que j'utilise ton téléphone ? »

Le temps de prendre l'apéritif et j'avais retenu des places pour un spectacle, une table dans un restaurant et une autre dans une boîte pour le coup de l'étrier. Kathy me regarda d'un air un peu troublé. « Cela fait un programme bien chargé pour cinq heures, Mitch. Mon opérée ne va pas être contente si j'ai la main qui tremble. » Mais j'eus tôt fait de la rassurer. Kathy a plus de ressort que ça. Elle a pratiqué un matin une trépanation sur un malade après une nuit que nous avions tout entière passée à nous quereller, et l'opération a parfaitement réussi.

Je trouvai le dîner manqué. Je n'ai pas la prétention d'être un épicurien qui ne peut supporter que de la nourriture fraîche. Mais j'ai horreur de payer le prix de la viande fraîche pour qu'on me serve de la protéine régénérée. Les chachliks que nous avions commandés avaient sous la dent une texture normale, mais on ne pouvait se tromper au goût. Je rayai définitivement ce restaurant de mes tablettes et je fis toutes mes excuses à Kathy. Elle éclata de rire en m'assurant que cela n'avait aucune importance ; heureusement qu'ensuite le spectacle était bon. Les hypnotiques me donnent souvent la migraine ; ce soir-là pourtant je glissai en état de transe dès le début du film sans m'en trouver le moins du monde incommodé.

La boîte de nuit était bourrée de monde et le maître d'hôtel s'était trompé d'heure : nous dûmes attendre cinq minutes dans le hall et Kathy secoua la tête d'un geste catégorique quand j'implorai une prolongation du couvre-feu. Puis le maître d'hôtel nous conduisit à notre table en se confondant en excuses, on nous apporta nos consommations ; Kathy se pencha vers moi et m'embrassa encore une fois. J'étais tout content.

« Merci, dit-elle. Cela a été une merveilleuse soirée. Tâche d'avoir souvent de l'avancement ; j'aime ça. »

Je lui allumai une cigarette, j'en pris une autre pour moi et j'allais ouvrir la bouche pour parler. Puis je m'arrêtai.

« Vas-y, Mitch. Dis-le. »

— Eh bien, j'allais dire que nous nous amusons toujours bien quand nous sommes ensemble.

— Je me doutais que tu dirais ça. Et je m'apprêtais à te répondre que je savais où tu voulais en venir et que c'était toujours non.

— Je sais, fis-je d'un ton lugubre. Partons. »

Elle régla l'addition et nous sortîmes, fixant nos capsules antipoussière en arrivant dans la rue. « Taxi, monsieur ? demanda le portier.

— Oui, merci, fit Kathy. Un tandem. »

Il siffla un péditaxi à deux conducteurs et Kathy donna l'adresse de l'hôpital.

« Viens si tu veux, Mitch », dit-elle. Je pris place auprès d'elle. Le portier nous poussa un peu pour donner de l'élan et nous partîmes.

Je pris l'initiative d'ouvrir le toit. Pendant un moment, tout fut comme aux premiers temps où je faisais la cour à Kathy : l'ombre complice, l'odeur légèrement humide de la capote de toile, le grincement des ressorts. Cela ne dura hélas qu'un moment. « Attention, Mitch, dit Kathy.

— Je t'en prie, Kathy, commençai-je prudemment. Laisse-moi te le dire quand même. Ça ne sera pas long. » Comme elle ne protestait pas, je repris : « Il y a huit mois, nous étions mariés... Bien sûr, m'empressai-je d'ajouter pour couper court à ses protestations, ce n'était pas un mariage définitif. Mais nous avons prononcé les vœux préjudiciels. Te souviens-tu pourquoi nous avons fait cela ?

— Nous étions amoureux, dit-elle après un silence.

— C'est vrai, dis-je. Je t'aimais et tu m'aimais. Et nous avons chacun notre carrière, ce qui rendait parfois les relations un peu difficiles. Nous décidâmes donc de conclure un mariage provisoire. Nous aurions un an avant de décider si nous voulions lui donner un caractère permanent. » Je lui pris la main, et elle ne la retira pas. « Kathy chérie, ne crois-tu pas que nous savions alors ce que nous faisions ? Est-ce que nous ne pouvons pas attendre au moins que l'année soit écoulée ? Essayons. Si, à la fin de l'année, tu ne veux pas faire enregistrer ton certificat, au moins je ne pourrai pas dire que tu ne m'as pas donné une chance. Quant à moi, je n'ai pas besoin d'attendre. Mon certificat est à l'enregistrement et je ne changerai pas d'avis. »

A la lueur d'un lampadaire, je vis ses lèvres se crisper dans une expression que je ne parvins pas tout à fait à déchiffrer. « Oh ! zut, Mitch, dit-elle enfin. Je sais bien que tu ne changeras pas d'avis. C'est bien cela qui rend les choses si compliquées. Faut-il que je passe mon temps à te traiter de tous les noms pour te persuader que c'est sans espoir ? Faut-il que je te dise que tu es un homme impossible à vivre, exigeant, machiavélique, égoïste et affligé d'un caractère exécrationnel ? Je pensais que tu étais un gentil garçon, Mitch. Un idéaliste qui se souciait plus de principes et de morale que d'argent. J'avais toute raison d'avoir cette opinion. Tu me l'avais dit toi-même, de façon très convaincante. Tu n'avais que des louanges pour mon travail. Tu

potassais la médecine, tu venais trois fois par semaine me voir opérer et tu racontais devant moi à tous tes amis comme tu étais fier d'épouser une femme chirurgien. Il m'a fallu trois mois pour comprendre ce que tu entendais par là. N'importe qui pourrait épouser une fille qui ferait une excellente femme d'intérieur. Mais il fallait être Mitchell Courtenay pour épouser un chirurgien de premier ordre et pour en faire une parfaite maîtresse de maison. Je n'ai pas pu le supporter, Mitch, dit-elle d'une voix frémissante. Je ne veux pas de discussions, de bouderies, de luttes perpétuelles. Je suis docteur. Une vie parfois dépend de moi. Si je suis exaspérée parce que je me suis querellée avec mon mari, cette vie est en danger, Mitch. Tu comprends ? »

Elle eut une espèce de sanglot.

« Kathy, demandai-je, tu ne m'aimes donc plus ? »

Elle garda longtemps le silence. Puis elle éclata de rire et dit seulement : « Voici l'hôpital, Mitch. Il est minuit. »

Je refermai la capote et nous descendîmes. « Attendez », dis-je au premier des conducteurs. J'accompagnai Kathy jusqu'à la porte. Elle refusa de m'embrasser et ne voulut pas davantage me fixer un nouveau rendez-vous. J'attendis vingt minutes dans le hall pour m'assurer que c'était bien là qu'elle passait la nuit, puis je remontai dans le taxi pour me faire conduire à la station de métro la plus proche. J'étais d'une humeur massacrant. Et ce ne fut pas la question que me posa le premier conducteur quand je descendis qui me calma. « Dites donc, Monsieur, me dit-il, qu'est-ce que ça veut dire, Mac... Machiavélique ?

— En espagnol, ça veut dire : mêlez-vous de ce qui vous regarde ! » répondis-je sèchement. Une fois dans le métro, je me demandai avec amertume quelle fortune il me faudrait pour avoir un jour les moyens d'être tranquille.

J'étais d'aussi méchante humeur le lendemain matin en arrivant au bureau. Il fallut tout le tact d'Hester pour que je ne fasse pas une scène, et la Providence avait voulu qu'il n'y eût pas de conseil ce matin-là. Je pris connaissance du courrier et des câbles arrivés durant la nuit des différents bureaux, tandis qu'Hester avait l'intelligence de disparaître quelques instants. Elle revint en m'apportant une tasse de café, du vrai café de plantation. « La dame des lavabos le prépare en cachette, expliqua-t-elle. Généralement elle ne veut pas qu'on en emporte parce qu'elle a peur des gens du surcafé. Mais maintenant que vous voilà chef de service... »

Je la remerciai et lui donnai à classer la bande sur laquelle était enregistrée ma conversation avec Jack O'Shea. Puis je me mis au travail.

Il fallait d'abord régler le problème de la région témoin, ce qui me valut une laborieuse discussion avec Matt Runstead. C'est lui qui dirige le service des études de marché, et je devais bien passer par lui. Je plaçai dans le projecteur une carte de la Californie du Sud tandis que Matt et ses deux assistants d'un air las, saupoudraient mon tapis de cendres de cigarettes.

Je désignai les zones d'essais et de contrôles : « San Diego ; la moitié des communes entourant Los Angeles et la partie inférieure de Monterrey. C'est là qu'on établira les contrôles. Le reste de la Californie et du Nouveau-Mexique, depuis Los Angeles, servira de zone d'essais. Je pense qu'il faudra que vous alliez sur place, Matt ; je vous conseillerais d'installer votre quartier général dans nos bureaux de San Diego. C'est Turner qui dirige l'agence, c'est un type bien.

— Il ne tombe pas un flocon de neige d'un bout de l'année à l'autre, marmonna Runstead. On ne pourrait pas vendre un seul manteau là-bas, même si on offrait une esclave en prime. Bon sang, mon vieux, pourquoi ne laissez-vous pas quelqu'un de compétent s'occuper des études de marchés ? Vous ne voyez donc pas que le climat bouleverse toutes les conditions ? »

Le plus jeune de ses deux larbins d'assistants se mit à soutenir son patron, mais je lui coupai la parole. J'étais bien obligé de consulter Runstead pour ces questions de zones d'essais : c'était sa partie. Mais on m'avait confié la direction du projet Vénus et je n'allais pas me laisser donner des leçons. Je répliquai donc d'un ton juste assez désagréable pour qu'on le sentît : « On trouve là-bas les sept conditions nécessaires, Matt : rapport entre le revenu mondial et le revenu local, âge moyen, densité de population, état sanitaire, frictions psychiques, répartition des groupes par âge, causes et taux de mortalité. On dirait que Dieu lui-même a conçu cette région pour être la zone d'essais parfaite. Dans un petit univers de moins de cent millions d'habitants, on trouve la réplique en miniature de tout ce qu'on rencontre en Amérique du Nord. Je ne changerai pas mon programme et je retiens la zone que j'ai désignée personnellement, conclus-je en insistant sur *personnellement*.

— Ça ne marchera pas, dit Matt. Le facteur primordial, c'est la température. Le premier venu peut s'en apercevoir.

— Je ne suis précisément pas n'importe qui, Matt. Je suis le responsable de ce projet. »

Matt Runstead écrasa le mégot de sa cigarette et se leva : « Allons en parler à Fowler », dit-il, en quittant la pièce. J'étais bien obligé de le suivre. En sortant, j'entendis un des assistants décrocher le téléphone pour avvertir de notre visite la secrétaire de Fowler Schocken. Il avait une équipe bien dressée, ce Runstead. Je me demandai comment je pourrais m'en constituer une aussi organisée.

Fowler Schocken a l'art d'aplanir les rivalités entre services. A peine étions-nous entrés dans son bureau qu'il s'écriait d'un ton ravi : « Vous voilà ! Justement, les deux hommes que je cherche ! Matt, vous allez me donner votre avis. Il s'agit des gens de l'I. A. G., vous savez, l'Institut américain de gynécologie. Ils prétendent que la façon dont nous menons la campagne du Stérilsex leur fait du tort. Ils parlent de s'adresser à Taunton si nous n'abandonnons pas le Stérilsex. Ce n'est pas qu'ils représentent pour nous un gros chiffre d'affaires, mais mon petit doigt me dit que c'est Taunton qui leur a donné cette idée-là. » Là-dessus, il se lança dans un exposé détaillé des relations complexes que nous entretenions avec l'I. A. G. J'appris sans enthousiasme que notre campagne « Fille ou garçon au choix » leur avait valu une augmentation de vingt pour cent du taux des naissances. Cela aurait dû suffire à nous gagner leur reconnaissance ; et Runstead était du même avis.

« Leur accusation ne tient pas debout, Fowler, dit-il. Nous vendons aussi bien des liqueurs que des remèdes contre la gueule de bois. Ils n'ont pas à s'occuper des autres budgets de publicité qui nous sont confiés. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le service des études de marchés a à voir là-dedans ? »

Fowler eut un rire canaille. « Justement ! Ça va les dérouter. Ils s'attendent à ce qu'on leur oppose des réponses classiques... au lieu de cela, vous allez leur répondre vous-même. Noyez-les sous une avalanche de graphiques et de statistiques pour prouver que le Stérilsex n'a jamais empêché un couple d'avoir un enfant ; cela leur permet seulement de retarder la conception jusqu'au moment où ils peuvent opérer dans les meilleures conditions. En d'autres termes, la qualité augmente et le volume d'affaires demeure identique. Autant pour Taunton ! Et n'oublions pas que des avocats peuvent se faire rayer du barreau s'ils représentent des intérêts contradictoires. Cela en a ruiné pas mal. Nous devons nous assurer que toute tentative en vue d'imposer à notre profession le même principe sera étouffée dans l'œuf. Croyez-vous que vous puissiez vous charger de ça, Matt ?

— Oh ! certainement, fit Runstead d'un ton revêché. Et pour Vénus, qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est vrai, fit Fowler en m'adressant un clin d'œil. Pouvez-vous vous passer quelque temps des services de Matt ? me demanda-t-il.

— Je peux m'en passer définitivement, dis-je. C'est d'ailleurs pour cela que je venais vous voir. Matt ne veut pas entendre parler de la Californie du Sud. »

Runstead laissa tomber sa cigarette sur les boucles de nylon du tapis. « Comment ça ?... s'écria-t-il d'un ton furibond.

— Du calme, fit Fowler. Voyons un peu ça, Matt.

— J'ai simplement dit, commença Runstead en me lançant un regard noir, que la Californie méridionale ne me semblait pas la zone d'essais rêvée. Quelle est la grande différence entre Vénus et ici ? La chaleur ! Il nous faut une zone témoin qui possède un climat tempéré moyen. Un homme de la Nouvelle-Angleterre pourra être attiré par la chaleur qu'il fait sur Vénus ; un habitant de San Diego jamais : il fait déjà bien trop chaud en Californie du Sud.

— Hum, fit Fowler Schocken. Écoutez-moi, Matt. Cette question mérite d'être étudiée à fond et vous allez être pris par cette histoire de l'I. A. G. Désignez donc un de vos collaborateurs pour vous remplacer au projet Vénus et d'ici la réunion de demain après-midi nous aurons réglé ce point. Pour le moment... (il jeta un coup d'œil à sa pendule)... voilà sept minutes que le sénateur Danton attend. Vous n'avez plus rien à me dire ? »

Matt de toute évidence avait encore mille choses à dire et sa déconfiture éclaira toute ma journée. Les choses n'allaient pas trop mal. Le laboratoire me fit parvenir un rapport sur ce qu'on avait pu tirer de ma conversation avec O'Shea et de divers autres documents. On me transmit aussi divers projets pour la campagne publicitaire. De petites idées amusantes comme celles de globes-souvenirs représentant la planète Vénus fabriqués en matières organiques et capables de flotter dans ce que nous appelions en riant « l'atmosphère » vénusienne. D'autres plus sérieuses : une analyse avait décelé la présence sur la planète de fer extra-pur ; pas du fer à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de pureté mais à cent pour cent, du fer absolu comme personne n'en trouverait ni ne pourrait jamais en produire dans un milieu chargé d'oxygène comme la Terre. Les laboratoires paieraient cela un bon prix. Le service Propagande avait également découvert un remarquable petit appareil intitulé Tube Hilsch à haute rapidité. Sans utiliser d'énergie, cet engin pourrait rafraîchir les demeures des colons en utilisant les tornades brûlantes de Vénus. L'appareil existait depuis 1943. Personne ne s'en était encore servi car jusqu'à maintenant on n'avait jamais disposé de vents aussi violents.

Tracy Collier, qui assurait la liaison entre la propagande et le projet Vénus, voulut aussi m'entretenir de catalyseurs à fixateur azoté. J'écoutai, ponctuant de hochements de tête approuvateurs son exposé ; je crus comprendre que de la mousse de platine « semée » sur Vénus, en présence des violents orages qui secouaient l'atmosphère, ferait « neiger » des nitrates et « pleuvoir » des hydrocarbures, purgeant les nuages du formaldéhyde et de l'ammoniaque qu'ils contenaient.

« Ça n'est pas un peu cher comme procédé ? interrogeai-je.

— On peut dépenser ce qu'on veut, dit-il. Le platine ne s'use pas, vous comprenez. Si vous n'en mettez qu'un gramme, cela demandera un million d'années ou plus. Si vous en utilisez davantage,

ce sera plus rapide. »

Je n'avais pas très bien compris, mais de toute façon, ce semblait être une bonne nouvelle. Je lui donnai une petite tape sur l'épaule et le renvoyai dans son bureau.

Le service d'Anthropologie industrielle, par contre, me causa une déconvenue. « On ne peut matériellement pas donner aux gens l'envie de vivre de boîtes de conserve réchauffées, gémissait Ben Winston. Qui va s'amuser à faire un voyage de cent millions de kilomètres pour pouvoir passer le restant de ses jours bouclé dans une baraque de tôle, alors qu'il peut tout bonnement rester sur terre et avoir des couloirs, des ascenseurs, des rues, des toits, et tout l'espace libre qu'on peut souhaiter ? C'est contraire à la nature humaine, Mitch ! »

Je voulus raisonner avec lui. Mais cela ne nous avança pas à grand-chose. Il ne cessait de me parler de la conception de la vie des Américains ; il s'approcha de la fenêtre pour me montrer les centaines d'hectares de toits en terrasse où les gens pouvaient se promener en ne portant que des capsules nasales antipoussière au lieu d'un lourd casque à oxygène.

Je finis par me mettre en colère. « Il faut bien qu'il existe des gens qui aient envie d'aller sur Vénus ? dis-je. Sinon, pourquoi le livre de Jack O'Shea se vendrait-il si bien ? Pourquoi les électeurs voteraient-ils un budget de près d'un milliard de dollars pour la construction de la fusée ? Dieu sait que je ne pensais pas avoir à vous guider ainsi par la main, mais voici ce que vous allez faire : exercez une surveillance sur les clients qui viennent acheter son livre, sur ceux qui vont voir O'Shea à la télévision, qui arrivent de bonne heure à ses conférences et s'attardent ensuite à bavarder dans les couloirs. O'Shea est appointé par la maison maintenant : tirez de lui tous les renseignements possibles. Documentez-vous sur la colonie installée sur la lune, voyez quels types d'individus ils ont là-bas. Nous saurons alors sur qui doit porter notre publicité. Pas d'objections ? » Pas d'objection.

Hester avait fait des prodiges ce jour-là sur mon carnet de rendez-vous et je réussis à débayer le terrain avec tous les chefs de service intéressés. Mais elle ne pouvait tout de même pas lire pour moi les documents que je devais consulter, et à l'heure de la fermeture des bureaux, j'en avais une pile de quinze centimètres entassée sous le bras droit. Hester me proposa de rester, mais elle ne pouvait plus rien faire. Je la laissai m'apporter des sandwiches et une autre tasse de café et je lui dis de rentrer chez elle.

Il était onze heures quand j'eus terminé. Je m'arrêtai dont un restaurant ouvert toute la nuit au quinzième étage, un établissement sans fenêtre où le café sentait la levure de bière qui entraînait dans sa

composition et où le jambon du sandwich avait goût de soja. Ce n'étaient pourtant là que menus désagréments et je ne tardai pas à les oublier. Car, au moment où j'ouvrais la porte de chez moi, il y eut un déclic et une explosion, tandis que quelque chose venait frapper le chambranle de la porte juste au-dessus de ma tête. Je m'affalai par terre en hurlant. Je distinguai par la fenêtre une silhouette qui s'en allait par une échelle de corde, un revolver à la main.

J'eus la stupidité de courir à la fenêtre pour regarder l'homme s'éloigner, pendu à son hélicoptère. J'aurais fait une excellente cible si l'autre avait pu tirer encore, mais il était trop ballotté pour recommencer.

Avec un calme qui m'étonna moi-même, j'appelai la Société métropolitaine de Protection.

« Etes-vous abonné, monsieur ? demanda la standardiste.

— Je le pense bien. Depuis six ans. Envoyez-moi quelqu'un ! Une escouade.

— Un instant, monsieur Courtenay... monsieur *Mitchell* Courtenay ? Publiciste, chef de service ?

— Non, dis-je d'un ton amer. Je suis cible de profession. Voulez-vous avoir l'obligeance de m'envoyer quelqu'un avant que l'individu qui vient de me tirer dessus ne revienne ?

— Excusez-moi, monsieur Courtenay, répondit la voix douce et nullement émue. Vous avez dit que vous n'étiez pas publiciste, chef de service ?

— Je suis chef de service, reconnus-je d'un ton grinçant.

— Merci, monsieur. J'ai votre dossier sous les yeux maintenant. Je regrette, monsieur, mais vous avez des cotisations en retard. Nous n'acceptons pas les chefs de service aux conditions ordinaires en raison des risques de guerres privées, monsieur. » Sur quoi elle énonça un chiffre qui fit se dresser les cheveux sur ma tête.

Je me contins ; elle n'était qu'un instrument. « Merci », dis-je d'une voix sourde. Et je raccrochai. Je glissai dans le lecteur électronique la cartouche des Pages Jaunes allant de *Déménagement (Entreprises de)* à *Dominos (Fabriques de)* et je consultai la liste des Détectives privés. J'essayai trois ou quatre refus avant de trouver un homme à la voix endormie qui accepta de se déranger moyennant une somme rondelette.

Une demi-heure plus tard il était là ; je lui réglai aussitôt ses honoraires ; il se borna à me harceler de questions et à chercher des empreintes inexistantes. Au bout d'un moment, il repartit, en déclarant qu'il allait examiner l'affaire à tête reposée.

J'allai me recoucher et je finis par m'endormir tandis qu'une question tournait et tournait encore dans ma tête : qui pourrait bien vouloir tuer un simple chef de publicité comme moi ?

IV

Prenant mon courage à deux mains, je me dirigeai d'un pas décidé vers le bureau de Fowler Schocken. Il me fallait une réponse et peut-être en aurait-il une à me proposer. Peut-être aussi allait-il me flanquer à la porte pour être venu le déranger. Mais j'avais besoin d'une réponse.

Le moment ne semblait guère bien choisi pour aller interroger Fowler. Comme j'arrivais, sa porte s'ouvrit toute grande pour livrer passage à Tildy Mathis. Elle avait l'air bouleversée. Elle me regarda, mais je suis sûr qu'elle ne m'avait même pas reconnu. « Rewriter ! s'écria-t-elle. Je me tue pour ce vieux singe et tout ça pour quoi ? Pour être obligée de tout recommencer ensuite. Il me dit : « C'est un bon texte, mais de vous je veux mieux que des textes simplement bons. Il faut me rewrite ça. Je veux de la couleur là-dedans, de l'élan, de la chaleur, de la tendresse, toutes les émotions de votre doux cœur de femme. Et je veux tout ça en quinze mots. Je vais les lui donner ses quinze mots, fit-elle, au bord des larmes. Il va être servi ce vieil hypocrite qui étouffe les talents et qui... »

La porte du bureau de Tildy claqua, interrompant sa tirade. Je le regrettai, ça s'annonçait bien.

Je m'éclaircis la voix, frappai un coup et entrai dans le bureau de Fowler. Il me sourit et rien ne laissait deviner la scène qu'il venait d'avoir avec Tildy. Au Contraire, il avait l'air tout sucre et tout miel, mais je ne m'y fiaï pas : moi aussi, je m'étais fait vider de son bureau comme ça.

« Je ne vais pas vous retenir longtemps, Fowler, dis-je. Je voudrais simplement savoir si vous avez mené la vie dure à Taunton Associates.

— Je mène toujours la vie dure à mes concurrents, fit-il en souriant. Mais ça se passe toujours très correctement.

— Non, je veux dire : la vie très, très dure et pas du tout, du tout correctement. Vous n'auriez pas, par hasard, essayé de faire descendre quelqu'un de chez eux ?

— Mitch ! Vraiment !

— Je vous demande ça, expliquai-je, parce que la nuit dernière un type pendu à un hélicoptère a essayé de m'abattre quand je suis rentré chez moi. Et je ne vois pas d'autre explication plausible qu'une vengeance de Taunton.

— Vous pouvez rayer cette explication », dit-il d'un ton catégorique.

Je pris une profonde inspiration. « Fowler, dis-je, d'homme à homme, vous n'avez pas reçu de notification ? Je suis peut-être indiscret, mais il faut que je sache. Il ne s'agit pas seulement de moi. Il y a le projet Vénus. »

Je lus dans le regard de Fowler que ma situation et ma promotion au grade de chef de service étaient en train de se jouer.

« Mitch, dit-il, je vous ai nommé chef de service parce que je pensais que vous seriez capable d'assumer les responsabilités que cela comporte. Ce n'est pas seulement une question de travail : je sais que vous pouvez vous en tirer. Mais je pensais que vous sauriez vous montrer également à la hauteur sur le plan des relations commerciales.

— Oui, monsieur », dis-je.

Il s'assit et alluma une Starr. Après une imperceptible seconde d'hésitation, il me tendit le paquet. « Mitch, vous êtes encore jeune ; vous n'êtes chef de service que depuis peu de temps. Mais vous détenez un certain pouvoir. Cinq mots de vous et d'ici quelques semaines ou quelques mois, un demi-million de consommateurs verront leur vie radicalement transformée. C'est ça, le pouvoir, Mitch, le pouvoir absolu. Et vous connaissez le dicton : le pouvoir anoblit. Le pouvoir absolu anoblit absolument.

— Oui, monsieur », dis-je. Je connaissais tous ces dictons qu'il allait toujours pêcher Dieu sait où. Je savais aussi qu'il finirait par répondre à ma question.

« Ah ! Mitch, fit-il d'un ton rêveur tout en agitant sa cigarette, nous avons chacun nos prérogatives et nos devoirs et aussi nos risques. L'un ne va pas sans l'autre. Si nous n'avions pas les guerres privées, tout l'équilibre du système serait compromis.

— Fowler, dis-je avec une brusque audace, vous savez que je n'ai pas à me plaindre du système. Il fonctionne, c'est tout ce qu'on peut en dire. Je sais bien que les guerres privées sont indispensables. Et il va de soi que si Taunton nous déclare officiellement la guerre, vous serez obligé de suivre les règles du code commercial. Vous ne pouvez pas annoncer la nouvelle : tous les pontes de la boîte chercheraient à se mettre à l'abri au lieu de faire leur travail. Mais le projet Vénus est tout entier dans ma tête, Fowler. Je travaille mieux dans ces conditions : s'il faut que je mette tout par écrit, cela me fera perdre du temps.

— Evidemment, dit-il.

— Supposons que vous ayez effectivement reçu une notification et que je sois le premier à être descendu par Taunton... qu'advient-il alors du projet Vénus ?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, reconnut-il. Je serai franc avec vous, Mitch. Je n'ai pas reçu de notification.

— Merci, Fowler, dis-je du fond du cœur. Par contre on m'a bel et bien tiré dessus. Et cet accident à l'aéroport de Washington... ce n'était peut-être pas un accident. Vous ne pensez pas que Taunton agirait sans vous avertir officiellement ?

— Je ne les ai pas provoqués à ce point-là, et de toute façon ils ne feraient jamais ça. Ce sont de petits messieurs, pas très honnêtes, mais ils connaissent les règles du jeu. Tuer au cours d'une guerre privée entre firmes est un écart de conduite regrettable. Tuer sans notification, c'est un *crime commercial*. Dites-moi, vous ne seriez pas allé vous égarer dans des lits où vous n'aviez rien à faire, par hasard ?

— Non, dis-je. J'ai mené une vie rangée ces temps-ci. Toute cette histoire est absurde. Il doit s'agir d'une erreur. Mais je suis quand même content que le type m'ait raté.

— Moi aussi, Mitch, moi aussi ! Mais assez parlé de vous. Nous avons des affaires à régler. Vous avez vu O'Shea ? » Il avait déjà oublié la fusillade.

« Oui. Il arrive aujourd'hui. Il vient travailler avec moi.

— Parfait ! Si nous nous débrouillons bien, un peu de sa gloire va déteindre sur Fowler Schocken Associates. Arrangez-vous, Mitch. Vous savez comment, je n'ai pas de conseils à vous donner. »

Cela signifiait que l'entretien était terminé.

O'Shea attendait dans l'antichambre de mon bureau. L'attente n'avait pas l'air trop pénible : presque tout le personnel féminin du service faisait cercle autour de lui qui, perché sur un coin de table, pérorait avec autorité. Et le regard de toutes ces femelles était assez éloquent : c'était peut-être un nain de quatre-vingt-dix centimètres, mais il avait la gloire et la fortune, ces deux choses dont nous inculquons le respect au public. O'Shea n'aurait eu qu'à faire son choix. Je me demandais combien il avait eu ainsi de bonnes fortunes depuis son retour glorieux.

Il règne dans nos bureaux une certaine discipline, mais je dus quand même m'éclaircir vigoureusement la gorge avant que la volière de dactylos ne se disperse.

« Bonjour, Mitch, dit O'Shea. Vous vous êtes remis de vos émotions ?

— Oh ! oui. Et j'en ai eu d'autres depuis. On a essayé de m'abattre. » Je lui racontai l'histoire et il eut un grognement méditatif.

« Avez-vous songé à engager un garde du corps ? demanda-t-

il.

— Bien entendu. Mais je n'en ferai rien. Il doit s'agir d'une erreur.

— La trappe de l'hélicoptère aussi, c'était une erreur ?

— Jack, dis-je, je vous en prie, ne parlons plus de cela. Ça me donne la chair de poule.

— D'accord, fit-il. Mettons-nous au travail... sur quoi d'ailleurs ?

— D'abord trouver des formules. Des formules à propos de Vénus qui éveillent l'intérêt des gens. Il faut les faire réfléchir à l'évolution du progrès, à l'espace, aux autres mondes. Il faut découvrir des slogans qui les rendent un peu mécontents de ce qu'ils sont et qui leur donnent l'espoir de pouvoir être autrement... Qui leur donnent le sentiment qu'il est noble de penser ainsi... Qui leur feront faire tout ça et qui les feront se réjouir de l'existence des Indoustries, de Starrzelius Verily et de Fowler Schocken Associates, et déplorer l'existence des Produits Universal et de Taunton Associates. »

Il me regardait bouche bée. « Vous ne parlez pas sérieusement, s'écria-t-il enfin.

— Vous faites partie de la maison maintenant, dis-je très simple. C'est comme ça que nous procédons. C'est comme ça que nous avons procédé avec vous.

— Allons donc !

— Vous portez des vêtements et des chaussures Starrzelius Verily, Jack. Ça veut dire que nous vous avons bien endoctriné. Taunton et Universal se sont efforcés de gagner votre clientèle, Starrzelius et Schocken aussi... et vous avez choisi Starrzelius. Nous vous avons eu. Insensiblement, sans même que vous vous en rendiez compte, vous avez fini par vous persuader que les vêtements et les chaussures Starrzelius étaient bien et que les mêmes articles chez Universal n'étaient pas aussi bien.

— Je ne lis jamais les annonces, dit-il d'un ton de défi.

— Tout notre triomphe, dis-je en souriant, tient dans cette déclaration.

— Je vous donne ma parole, dit O'Shea, que dès mon retour à l'hôtel, je flanque toute ma garde-robe dans la poubelle...

— Vos bagages aussi ? demandai-je. Des valises Starrzelius ? »

Il parut hésiter un moment, puis reprit : « Les bagages aussi. Ensuite, je décrocherai le téléphone et je commanderai une nouvelle garde-robe et de nouvelles valises chez Universal. Et ce n'est pas vous qui pourrez m'en empêcher.

— L'idée ne m'en viendrait même pas, Jack ! Cela ne fera qu'accroître le chiffre d'affaires de Starrzelius, car je vais vous dire ce que vous allez faire : on va vous livrer vos vêtements et vos bagages

Universal. Vous vous en servirez quelque temps avec une vague gêne plus ou moins inconsciente. Cette inquiétude grandira en vous, car la publicité que nous avons faite pour Starrzelius — bien que vous prétendiez ne l'avoir jamais lue — vous a convaincu qu'il, n'était pas tout à fait viril de s'adresser à une autre firme. Votre vanité va en souffrir ; au fond de vous-même, vous aurez la certitude que vous ne portez pas ce qui se fait de mieux. Votre subconscient ne le supportera pas longtemps. Vous verrez que vous « égarerez » petit à petit des pièces de votre garde-robe Universal. Vous déchirez « accidentellement » votre pantalon Universal. Vous voudrez bourrer vos valises Universal et vous regretterez qu'elles ne soient pas plus grandes. Vous entrerez dans un magasin et, dans un moment d'amnésie durant lequel vous aurez oublié toute cette conversation, vous vous rééquiperez en produits Starrzelius. »

O'Shea eut un petit rire incertain. « Et vous êtes arrivé à ça avec des mots ?

— Avec des mots et des images. Nous faisons appel à tous les sens, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, au goût et au toucher. Mais ce sont les mots qui font le plus d'effet. Lisez-vous de la poésie ?

— Mon Dieu, non. Qui en lit encore ?

— Je ne parle pas de la poésie moderne ; je comprends votre répugnance. Non, j'entends par poésie Keats, Swinburne, Wylie, les grands lyriques.

— J'en lisais, oui, convint-il prudemment. Et alors ?

— Je vais vous demander de passer la matinée et l'après-midi avec un de nos grands poètes lyriques : une femme du nom de Tildy Mathis. Elle ne sait pas qu'elle est poète ; elle se croit rédactrice publicitaire. Ne la détrompez pas. Cela lui ferait de la peine.

*Thou still unravish'd bride of quietness,
Thou foster-child of Silence and slow Time...*

« Voilà le genre de choses qu'elle aurait écrites avant l'avènement de la publicité. Car la corrélation est parfaitement claire. Quand la publicité se développe, la poésie lyrique est en régression. Il n'y a qu'un certain nombre de gens capables d'assembler des mots qui émeuvent et qui éveillent des échos dans l'âme du lecteur. Quand on a commencé à pouvoir très honnêtement gagner sa vie en exerçant ce talent dans la publicité, la poésie lyrique a été abandonnée à des excités sans inspiration qui étaient obligés de pousser des cris pour attirer l'attention et qui ne rivalisaient entre eux que d'excentricités.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ? demanda-t-il.

— Je vous ai dit que vous faisiez maintenant partie de la maison, Jack. Le pouvoir ne va pas sans responsabilité. Dans notre

profession, par exemple, nous pénétrons dans les âmes des hommes et des femmes. Nous y parvenons en mettant la main sur le talent et en lui imprimant une direction nouvelle. Personne ne devrait jouer avec les vies des autres comme nous le faisons, à moins d'être animé par l'idéal le plus élevé.

— Je comprends, murmura-t-il. Ne vous inquiétez pas en ce qui concerne les motifs qui me poussent. Je ne cherche pas ici l'argent ni la gloire. Je voudrais simplement que la race humaine puisse avoir de nouveau de la place et qu'elle retrouve sa dignité.

— Voilà », fis-je, arborant l'expression numéro un. Mais au fond, j'étais stupéfait. « L'idéal le plus élevé » que je comptais citer c'était celui de la Vente.

Je sonnai Tildy. « Parlez-lui, dis-je. Répondez aux questions qu'elle vous posera. Posez-lui-en, vous aussi. Bavardez gentiment. Faites-lui partager vos expériences. Et, inconsciemment, elle en tirera des fragments lyriques qui iront droit au cœur des lecteurs. Ne lui cachez rien.

— Entendu. Hum, dites-moi, Mitch... elle non plus, elle ne me cachera rien ? »

Son expression me rappela douloureusement celle des jeunes satyres qu'on voit parfois sur les statuettes de Tanagra.

« Non, Jack, elle ne vous cachera rien », promis-je. Tout le monde connaissait Tildy.

Cet après-midi-là, pour la première fois depuis quatre Mois, Kathy me téléphona.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je aussitôt. Je peux t'aider ?

— Non, Mitch, je n'ai rien, fit-elle en riant. Je voulais simplement te dire bonjour et te remercier de cette charmante soirée.

— Que dirais-tu d'une autre ? m'empressai-je de proposer.

— Dîner chez moi ce soir, ça te dit ?

— Je pense bien. Je pense bien. De quelle couleur sera ta robe ? Je vais t'acheter une vraie fleur naturelle !

— Oh ! Mitch, pourquoi faire des folies ? Tu n'es pas en train de me faire la cour et je sais déjà que tu as de l'argent à ne pas savoir qu'en faire. Mais j'aimerais pourtant que tu m'apportes quelque chose.

— Tes désirs sont des ordres.

— Jack O'Shea. C'est possible ? J'ai vu à la télé qu'il était arrivé ce matin et je pense qu'il doit travailler avec toi.

— Oui, dis-je, très refroidi, il travaille avec moi. Je vais lui transmettre ton invitation et je te rappelle. Tu es à l'hôpital ?

— Oui, et merci d'avance. Je serais ravie de faire sa connaissance. »

Je téléphonai à O'Shea dans le bureau de Tildy. « Vous êtes

pris ce soir ? demandai-je.

— Hmm... Ça se pourrait », dit-il. Décidément O'Shea n'avait pas été long à comprendre Tildy.

« Voici ce que je vous propose : un petit dîner tranquille avec ma femme et moi. J'ajouterai qu'elle est ravissante, qu'elle fait très bien la cuisine, que c'est un excellent chirurgien et une femme charmante.

— Alors, entendu. »

Je rappelai donc Kathy pour lui annoncer que j'amènerais l'homme du jour vers sept heures.

Vers six heures, il entra dans mon bureau en marmonnant : « J'espère que le dîner sera bon, Mitch. Vous savez, votre Miss Mathis me plaît. Quelle fille !... Dites-moi, quel genre de mariage avez-vous fait ?

— Provisoire », dis-je, un peu gêné malgré moi.

Jack haussa les sourcils. « Ça tient peut-être à la façon dont j'ai été élevé, mais tous ces arrangements ont je ne sais quoi qui me fait un peu grincer des dents.

— Moi aussi, dis-je, du moins en ce qui me concerne. Au cas où Tildy ne vous aurait pas mis au courant, ma belle et talentueuse épouse se refuse à entériner définitivement notre union, nous ne vivons pas ensemble et à moins que je ne réussisse à la faire changer d'avis dans quatre mois tout sera fini.

— Tildy ne m'en a pas parlé, dit-il. Ça a l'air de vous tenir au cœur, on dirait. »

Je faillis céder à la tentation de m'apitoyer sur mon propre sort. Je fus sur le point de forcer sa sympathie, lui raconter comme c'était dur, combien j'aimais Kathy et comment elle n'était pas chic avec moi, de lui expliquer que j'avais tout essayé pour la convaincre et que tout avait échoué. Et puis je me rendis compte soudain que j'allais raconter mon histoire à un nain de trente kilos qui, si d'aventure il se mariait, pourrait devenir d'un instant à l'autre un jouet entre les mains de sa femme.

« Eh ! oui, fis-je, ça me tient pas mal au cœur. Ah ! allons-y, Jack. Le temps de boire un pot et nous sautons dans le métro. »

Kathy n'avait jamais été plus ravissante et je regrettais de lui avoir cédé et d'avoir renoncé à lui acheter un bouquet ruineux chez Cartier.

Elle dit bonjour à O'Shea qui déclara aussitôt d'une voix claironnante : « Vous êtes sympa. Vous avez le regard franc. Vous n'avez pas l'œil allumé de ces femmes qui pensent : « Oh ! qu'il est mignon ! » ou bien « Mon Dieu ! qu'il doit être riche et privé d'affection ! » ou encore « Il faut goûter à tout au moins une fois. » Bref vous me trouvez sympa et c'est réciproque. »

On aura compris qu'il était un peu ivre.

« Vous allez prendre un peu de café, monsieur O'Shea, proposa-t-elle. Je me suis ruinée pour me procurer de vraies saucisses de porc et de la vraie sauce aux pommes, et je tiens à ce que vous en appréciiez pleinement le goût.

— Du café ? dit-il. Du surcafé pour moi, madame. Boire du café serait trahir la grande agence Fowler Schocken Associates pour laquelle je travaille maintenant. N'est-ce pas, Mitch ?

— Je vous donne l'absolution pour une fois, dis-je. D'ailleurs, Kathy ne croit pas que l'alcaloïde inoffensif du surcafé soit si inoffensif que cela. » Par bonheur elle était dans la cuisine et nous tournait le dos, si bien qu'elle n'entendit pas ou du moins qu'elle fit semblant. Nous avions eu sur ce point une discussion terrible qui avait duré quatre heures, au cours de laquelle nous avions échangé diverses épithètes malsonnantes telles que « empoisonneur de bébés » et « réformatrice à la noix ».

On servit le café, ce qui dégrisa un peu O'Shea. Le dîner était succulent. Nous nous levâmes de table, agréablement détendus.

« Vous êtes allé dans la Lune, je suppose ? demanda Kathy à O'Shea.

— Pas encore. Ce sera pour un de ces jours.

— Il n'y a rien à voir là-bas, dis-je. Ça ne vaut pas le déplacement. C'est une affaire qui ne vaut rien. Nous ne la gardons, je présume, que parce que l'expérience pourra nous servir pour Vénus. Quelques milliers de personnes qui font des travaux de mine... c'est tout ce qu'il y a à voir.

— Excusez-moi un instant », dit O'Shea et il sortit.

Je sautai sur l'occasion. « C'est très gentil à toi, Kathy chérie, de m'avoir demandé de venir, dis-je. Ça veut dire quelque chose ? »

Elle se frotta l'index contre le pouce de la main gauche et je sus alors que ce qu'elle me dirait ensuite serait un mensonge. « Peut-être, Mitch, dit-elle en mentant gentiment. Il faut me laisser le temps. »

Je recourus alors à ma botte secrète. « Tu mens, dis-je. Tu fais toujours ce geste avant de mentir... je ne sais pas si tu as cette habitude aussi avec les autres gens. » Je lui montrai ce que je voulais dire et elle éclata d'un petit rire bref.

« A charge de revanche, fit-elle, d'un ton railleur, tu aspires toujours profondément en me regardant droit dans les yeux quand tu me mens... mais j'ignore si tu agis de même avec tes clients et tes collègues de bureau. »

O'Shea revint et aussitôt sentit l'atmosphère tendue. « Il faut que je parte, dit-il. Vous venez avec moi, Mitch ? »

Kathy me fit un petit hochement de tête et je dis : « Oui. »

Nous échangeâmes dans le couloir les politesses d'usage et

Kathy m'embrassa pour me dire au revoir. Ce fut un long baiser passionné, le genre de baiser par lequel on devrait commencer la soirée plutôt que la finir. Son pouls se mit à battre plus vite : je le sentis. Mais elle referma calmement la porte derrière nous.

« Vous avez repensé à cette histoire de garde du corps ? demanda O'Shea.

— Je suis sûr qu'il s'agissait d'une erreur, répondis-je.

— Passons boire un verre chez vous », dit-il naïvement.

C'était pathétique. Jack O'Shea, trente kilos, voulait me servir de garde du corps. « D'accord », dis-je. Nous prîmes le métro.

Il entra le premier, alluma l'électricité et rien ne se passa. Tout en sirotant un whisky généreusement arrosé d'eau de Seltz, il inspecta l'appartement, vérifiant que les fenêtres et les portes fermaient bien. « Ce fauteuil serait mieux là », dit-il. Bien sûr, « là » signifiait hors de la ligne de tir de la fenêtre. Je le déplaçai.

— Soyez prudent, Mitch, dit-il en partant. Votre charmante femme et vos amis vous regretteraient s'il vous arrivait quelque chose.

La seule chose qui m'arriva fut que je m'égratignai le jarret en installant mon lit, et ça m'arrivait tout le temps. Même Kathy, malgré ses mouvements nets et précis de chirurgien, portait les stigmates que laissait la vie citadine. Il faut déplier son lit le soir, le replier le matin, dresser la table pour le petit déjeuner, la faire disparaître pour ouvrir la porte. Et l'on s'étonnait après de voir des myopes soupirer en parlant du bon vieux temps où l'on avait la place de se remuer, songeai-je, en m'allongeant avec volupté pour la nuit.

Au bout d'une semaine, tout était bien en train. Débarrassé de Runstead, trop occupé par l'histoire I. A. G. contre Stérilsex, je commençais à prendre l'affaire en main.

L'équipe de Tildy me fournissait des textes : c'était une bande de filles et de garçons capricieux, qui parfois suaient toute une journée pour produire une ligne et parfois noircissaient page après page sans effort, les yeux brillants, comme s'ils étaient possédés. Elle supervisait leur travail et me transmettait le meilleur : des émissions publicitaires de neuf minutes, des légendes pour photos, des articles, des communiqués, des textes d'annonces, des formules de propagande orale, des calembours (convenables ou pas), bref, de quoi inonder le pays de notre publicité.

Le service de publicité visuelle était sur les dents aussi. Les maquettistes et les photographes s'amusaient à préparer des modèles de planète. Ils utilisaient à leur façon la méthode « Avant — Après » et se laissaient emporter par le sens de l'histoire.

La propagande passait son temps à faire jaillir des lapins des chapeaux. Collier, un jour que je lui reprochais doucement son excès d'optimisme, m'expliqua : « C'est une question d'énergie, monsieur Courtenay. Il n'en manque pas sur Vénus. C'est plus près du soleil. Le soleil déverse sur elle une quantité formidable d'énergie sous forme de chaleur, de bombardements moléculaires. Ici, sur la Terre, nous ne disposons pas d'une pareille source susceptible d'être captée. Nous nous servons de moulins à vent pour utiliser l'énergie cinétique de l'atmosphère. Sur Vénus, on emploiera des turbines. Si l'on a besoin d'électricité sur Vénus, il n'y aura qu'à construire un accumulateur, brancher une tige de paratonnerre et s'éloigner dare-dare. Tout se passe à une échelle totalement différente. »

Les gens des Etudes de marchés et de l'Anthropologie industrielle étaient à pied d'œuvre à San Diego et examinaient la région ; ils essayaient là-bas la copie de Tildy, les affiches et les films du service visiphonique, ils comparaient les résultats, se livraient à des extrapolations. J'étais relié par fil spécial avec le bureau de Ham

Harris, le remplaçant de Runstead à San Diego.

La journée commençait généralement par une réunion du comité du projet Vénus : petit speech d'encouragement de ma part, chacun faisait le bilan des progrès réalisés dans son secteur, puis critique et propositions des différents intéressés. Harris, utilisant le téléphone de conférence, suggérait à Tildy de trouver par exemple une meilleure formule que « atmosphère sereine » qui n'avait pas l'air de plaire. Ou bien Tildy demandait à Collier ce qu'il pensait de l'expression « sables couleur de topaze » dans un article pseudo-documentaire qui donnerait à entendre que le sol de Vénus regorgeait de pierres précieuses à l'état brut. Collier de son côté annonçait qu'ils seraient obligés de donner une coloration rouge plus marquée à l'atmosphère dans le diorama « Avant ». Et je donnais mon accord.

Après la conférence, chacun se mettait au travail et je passais ma journée à assurer la coordination et à bien faire comprendre mes directives à tous les échelons. Avant la fermeture, nous avions une nouvelle réunion sur un point précis : intégration des produits Starrzelius dans le cadre de l'économie vénusienne ; ou bien détermination du budget optimal donnant aux futurs colons vénusiens le pouvoir d'achat le plus élevé au bout de vingt ans.

Puis venait la partie la plus agréable de la journée. Kathy et moi recommandions à sortir ensemble. Nous vivions toujours séparés, mais j'avais la joyeuse certitude que ce ne serait plus pour longtemps maintenant. Tantôt c'était elle qui m'invitait, tantôt moi. Nous nous contentions de sortir, d'aller faire de bons dîners bien arrosés, et de nous amuser comme un couple peut s'amuser dans la vie. Nous n'avions guère de conversations sérieuses. Elle ne les recherchait pas et je n'insistais pas. J'estimais que le temps travaillait pour moi. Jack O'Shea vint passer une de ses soirées avec nous avant d'aller donner une conférence à Miami, et j'en fus ravi. Nous étions là tous les deux, pas mal de notre personne et bien habillés, et visiblement assez lancés pour pouvoir traîner dans notre sillage la célébrité mondiale numéro un. La vie était belle.

Après une semaine de bon travail sur le projet, je dis à Kathy qu'il fallait maintenant que j'aille faire une inspection sur place : chantier de construction de la fusée dans l'Arizona et bureaux des centres d'essais à San Diego.

« Parfait, dit-elle. Est-ce que je peux venir aussi ? »

J'étais fou de joie ; allons, ça ne serait plus bien long maintenant.

La visite de la fusée n'avait rien d'extraordinaire. J'avais là-bas deux collaborateurs qui assuraient la liaison avec l'armée, Republic Aviation, la Compagnie des téléphones Bell et l'U. S. Steel. Ils nous montrèrent le monstre à Kathy et à moi, en débitant un boniment de

guides professionnels : « ... vaste coque d'acier... cubage supérieur à celui de n'importe quel gratte-ciel de New York... système de ravitaillement en nourriture, air et eau en circuit fermé... un tiers pour le moteur et le carburant, un tiers pour le fret, un tiers pour les cabines... héroïques pionniers... parfaite étanchéité, pompes anticaloriques... effort industriel sans précédent... sacrifice national... sécurité du pays... »

Détail curieux, ce qui me frappa le plus vivement, ce ne fut pas l'engin lui-même, mais la vaste zone désertique qui l'entourait. A près de deux kilomètres à la ronde, tout avait été rasé : maisons, serres, réservoirs à hydroponiques, réflecteurs solaires. A cause de l'explosion et aussi des radiations. C'était sans doute un paysage unique en Amérique du Nord. Je fus fort impressionné. Je n'avais jamais vu tout cela qu'en photos ou à la télévision.

« Comme c'est étrange, dit Kathy. Est-ce que nous pourrions aller examiner de plus près ?

— Je suis navré, docteur Nervin, dit un des chargés de la liaison. C'est une zone interdite. Les gardes de la tour ont l'ordre de tirer sur quiconque franchit cette barrière.

— Donnez-leur d'autres consignes, dis-je. Le docteur Nervin et moi désirons aller visiter cette zone.

— Certainement, monsieur Courtenay, dit l'homme, l'air fort ennuyé. Je vais faire de mon mieux, mais cela va demander quelque temps. Il faut que j'aie l'accord du C. I. C., des Renseignements de la Marine, de la C.I.A., du F.B.I., et de l'A.E.C. Security and Intelligence... »

Je regardai Kathy qui eut un haussement d'épaules désabusé. « Tant pis, dis-je.

— Dieu soit loué, dit l'homme de la liaison. Excusez-moi, monsieur Courtenay, mais comme cela n'a encore jamais été fait, il faudrait une paperasserie épouvantable. Vous savez ce que c'est...

— Je pense bien, dis-je. Dites-moi, toutes ces mesures de sécurité ont-elles porté leur fruit ?

— Il semble que oui, monsieur Courtenay. Il n'y a pas jusqu'à maintenant d'espionnage ni de sabotage, de la part d'étrangers ou d'écolos. » Et, ce disant, il mit solennellement les doigts sur une bague de chêne qu'il portait au quatrième doigt de la main gauche. Je me dis qu'il faudrait faire vérifier ses notes de frais. Un homme avec son salaire n'avait pas les moyens de se payer des bijoux pareils.

« Est-ce que les écolos s'intéressent au projet ? demandai-je.

— Qui sait ? le C.I.C., la C.I.A. et l'A.E.C.S. & I. disent que oui. Le F.B.I. et le S.S. disent que non. Voulez-vous voir le commandant MacDonald ? C'est le délégué du service de contre-espionnage. Un

spécialiste des écolos.

— Ça t'intéresserait de rencontrer un spécialiste de questions écologiques, Kathy ? proposai-je.

— Si nous avons le temps.

— Je ferai retarder le départ de l'avion si besoin en est », assura l'homme de la liaison, soucieux de faire oublier son échec de tout à l'heure. Il nous entraîna parmi les baraquements et les hangars jusqu'aux bâtiments de l'administration et, de là, jusqu'au bureau du commandant.

MacDonald était un de ces officiers de carrière qui vous rendent fier d'être citoyen américain : un homme calme, robuste, l'air compétent. Je vis à ses insignes qu'il était un breveté du contre-espionnage, détaché depuis trois ans de l'Agence privée Pinkerton. Il portait l'écusson : une épingle avec un œil sculpté dessus. C'est simple, pas voyant, mais cela vous montre que vous avez affaire à un type bien.

« Vous voulez que je vous parle des écolos ? dit-il Je suis votre homme. J'ai consacré ma vie à les traquer.

— Une rancune personnelle, commandant ? demandai-je, m'attendant à entendre une réponse mélodramatique à souhait.

— Non. L'orgueil du travail bien fait, tout au plus. J'aime certes l'excitation de la poursuite, mais les poursuites se font plus rares. On prend les écolos en leur tendant des pièges. Vous avez entendu parler de l'attentat de Topeka ? Je sais bien que je ne devrais pas casser du sucre sur la tête des petits camarades, mais enfin les gardes auraient dû se douter que c'était l'endroit rêvé une démonstration des écolos.

— En quoi au juste, commandant ? interrogea Kathy.

— Ça se sent, fit-il en souriant. C'est difficile d'exprimer ça avec des mots. Les écolos ont horreur des forages hydrauliques. Donnez-leur l'occasion de manifester leur hostilité et ils en profiteront.

— Mais pourquoi sont-ils opposés aux forages hydrauliques ? insista-t-elle. Il faut bien que nous nous procurions du charbon et du fer, tout de même.

— Voilà que vous me demandez d'expliquer ce qui se passe dans la cervelle d'un écolo, fit-il d'un ton de doux reproche. J'en ai déjà eu qui ont passé six heures d'affilée dans la salle d'instruction sans que je puisse rien leur tirer. Si j'arrêtais l'écolo qui a fait le coup à Topeka, il parlerait, oh ! ça oui, mais ce qu'il me raconterait ne rimerait à rien. Il me dirait que les forages hydrauliques détruisent les terres cultivables. Je lui répondrais oui, et après ? Il me dirait alors que le terreau est impossible à remplacer. Je lui répondrais : mais si, on peut, et de toute façon la culture en hydroponique est bien préférable. Il me riposterait alors que cette forme de culture ne fournit pas d'abri aux animaux, ou quelque chose dans ce genre-là. Et pour conclure, il

m'expliquerait que le monde s'en va à vau-l'eau, qu'il faut que les gens le comprennent ; et je lui répliquerais que l'on s'en est toujours tiré jusqu'à maintenant et que ça continuera. »

Kathy éclata de rire. Le commandant poursuivit : « Ils ont l'air idiot comme ça, mais ils savent ce qu'ils veulent. Ils ont une très forte discipline : ils ont un système de cellules. Si vous prenez un écolo, vous arrêtez toujours les deux ou trois autres qui font partie de la même cellule, mais ça ne va guère plus loin. Il n'existe pas de relations entre les cellules sur le plan horizontal, et les contacts verticaux avec les supérieurs ont lieu à l'occasion de rendez-vous fixés par des intermédiaires. Oh ! oui, je crois que je les connais bien ; c'est pourquoi je ne suis pas tellement inquiet à l'idée qu'il puissent faire du sabotage ici ou organiser une manifestation. Ce ne serait pas leur genre. »

Kathy et moi regardions distraitemment les annonces publicitaires qu'on projetait dans la cabine de l'appareil. Je retrouvai de bons vieux textes sur des bonbons au chocolat que j'avais rédigés des années plus tôt, quand j'étais encore jeune stagiaire. Soudain, toute publicité fut interrompue et une voix annonça dans les haut-parleurs :

Conformément à la loi fédérale, les passagers sont avisés qu'ils survolent actuellement la faille de San Andreas dans la zone des tremblements de terre : toutes les clauses des assurances qu'ils pourraient avoir contractées concernant les risques occasionnés par des séismes se trouvent suspendues et reprendront seulement effet quand les passagers auront quitté la zone des tremblements de terre.

Puis, la publicité reprit.

« Et, dit Kathy, je suppose que sur les polices d'assurance contre les morsures de yak, il doit être écrit en tout petits caractères au bas de la page que l'assurance ne joue pas au Tibet.

— Une assurance contre les morsures de yak ? demandai-je, stupéfait. Seigneur, pour quoi faire ?

— Une femme ne sait jamais si elle ne peut pas rencontrer un yak levé du mauvais pied.

— Je crois que tu te paies ma tête, dis-je avec dignité. Nous allons atterrir dans quelques minutes. Pour ma part, j'aimerais assez tomber sur Ham Harris à l'improviste. C'est un brave garçon, mais Runstead a pu le contaminer avec son défaitisme. Il n'y a rien de pire dans notre métier.

— Je t'accompagne, Mitch, si tu veux bien. »

Nous étions aux hublots comme des touristes ; l'appareil s'insinuait dans le flot de la circulation au-dessus de San Diego et

décrivait des cercles en attendant de recevoir de la tour de contrôle l'ordre d'atterrir. Kathy n'était jamais venue dans cette région. Je n'en étais pas à mon premier voyage, mais il y a toujours quelque chose de nouveau à voir : des immeubles s'écroulent et on en construit de nouveaux à la place. Et quels immeubles ! On dirait plutôt des tentes ou des charpentes en plastique : quand un séisme secoue la Californie du Sud, au lieu de se lézarder et de s'effondrer, ce genre de construction oscille doucement. Et si la secousse tellurique est vraiment forte et que la charpente se rompe, vous n'avez pas perdu grand-chose : quelques feuilles, quelques poutres de plastique, récupérables ou non.

Du point de vue économique, c'est une bonne idée de ne pas bâtir des constructions trop coûteuses en Californie du Sud. Depuis que les essais de bombes H ont creusé la faille de San Andreas, il y a pas mal de chances pour que toute la région ne finisse un de ces jours par glisser doucement dans le Pacifique. Mais pour le moment, la ville était toujours là et elle y resterait sans doute bien le temps de notre séjour. Autrefois, quand les tremblements de terre étaient devenus quotidiens, il avait fini par régner une certaine panique, mais la faute en incombait à ces vieux immeubles qui dégringolaient par pans entiers. Les gens à la longue s'y étaient habitués et — comme on pouvait s'y attendre en Californie — ils en tiraient même une certaine fierté. Les natifs du pays vous citaient des statistiques prouvant qu'on avait plus de risque d'être tué par la foudre ou par la chute d'un météore que dans un de leurs tremblements de terre.

Nous prîmes une limousine rapide à trois hommes pour nous conduire à l'agence locale de Fowler Schocken Associates. Je me demandais, non sans inquiétude, si Ham Harris n'avait pas un émissaire au terrain d'aviation, chargé de le prévenir d'une éventuelle inspection. J'avais horreur de ça.

Dès la réception, je fus rassuré sur ce point. La secrétaire ne me reconnut pas et mon nom, manifestement, ne lui disait rien. Elle me dit d'un ton las « Je vais voir si M. Harris est occupé. Monsieur Connelly ?

— Monsieur Courtenay, mademoiselle. Et je suis le patron de Harris. » Kathy et moi, laissant là cette scène de charmant nonchaloir, pénétrâmes sans crier gare dans le bureau.

Harris, en manches de chemise, jouait aux cartes avec deux jeunes employés. Deux autres étaient bouche bée devant un hypnotéléviseur, de toute évidence en état de transe. Un cinquième faisait fonctionner d'un doigt négligent une machine à calculer.

« Harris ! » tonnai-je.

A l'exception des deux types en transe, tous se retournèrent, ahuris. Je m'approchai de l'hypnotéléviseur et je le fermai. Les deux

amateurs reprirent lentement leurs esprits.

« M-m-mon-monsieur Courtenay, bredouilla Harris. Nous ne nous attendions pas...

— Je m'en doute. Continuez, vous autres. Passons dans votre bureau, Harris. » Kathy, sans rien dire, nous emboîta le pas.

« Harris, dis-je, un bon travail excuse beaucoup de choses. Vous avez fait beaucoup de bon travail sur ce projet. Je suis choqué, profondément choqué de l'atmosphère qui règne ici. Mais cela peut s'arranger... »

Son téléphone sonna. Je décrochai.

« Ham ? fit une voix nerveuse. Il est là. Grouillez-vous ; il vient de prendre une limousine.

— Merci, dis-je, et je raccrochai. Votre informateur à l'aéroport, annonçai-je à Harris qui pâlit. Montrez-moi vos bordereaux. Vos questionnaires. Vos codes mécanographiques. Vos graphiques et vos statistiques. Allons, le grand jeu. Bref, tout ce que vous ne comptiez pas me montrer. Allons, vite. »

Il y eut un long silence, puis il me dit : « Je n'ai rien de tout ça.

— Qu'avez-vous à me montrer ?

— Des extrapolations, murmura-t-il. Des condensés de rapports.

— Vous voulez dire des faux ? Des produits de votre imagination, comme tout ce que vous nous avez fourni jusqu'à maintenant ? »

Il acquiesça. Il était blême.

« Comment avez-vous pu faire ça, Harris ? interrogeai-je. Comment avez-vous pu ? »

Il se lança dans des explications confuses. Il ne l'avait pas fait exprès. C'était la première fois qu'on lui confiait des responsabilités. Peut-être qu'il était tout simplement bon à rien. Il avait essayé de garder le petit personnel en main, tandis qu'il apprenait le métier, mais ce n'était pas possible ; les employés sentaient son incompétence, ils prenaient des libertés et on ne pouvait pas les tenir. Après s'être ainsi apitoyé sur son sort, il prit un ton agressif. Et d'ailleurs quelle importance cela avait-il ? Ça n'était jamais que de la paperasserie, des préliminaires. Et d'ailleurs peut-être toute l'affaire allait-elle tourner en queue de poisson. Il avait été négligent, bon ; et alors, il n'était pas le seul, sûrement, et tout finirait quand même par s'arranger.

« Non, dis-je. Vous êtes dans votre tort, et vous devriez le savoir. La publicité est un art, mais qui s'appuie sur des données scientifiques : études du marché, de la psychologie du consommateur, essais de vente. Vous avez tout saboté. Il ne nous reste plus qu'à sauver ce qui peut être sauvé et repartir à zéro. »

Il tenta, sans grande vigueur, de protester. « Vous perdrez

votre temps, si vous faites ça, monsieur Courtenay. J'ai longtemps travaillé en étroite collaboration avec M. Runstead. Je sais ce qu'il pense et il s'y connaît autant que vous. Il estime que toute cette paperasserie est une dépense absolument inutile. »

Il n'allait pas m'expliquer Matt Runstead. Matt, je le sais, était plus malin que ça. « Qu'avez-vous à l'appui de vos dires ? dis-je sèchement. Des lettres ? des notes de service ? des enregistrements de conversations téléphoniques ?

— Je dois avoir des choses de cet ordre-là », dit-il, en plongeant sous son bureau. Il feuilleta des lettres, des papiers, il fit passer quelques instants au magnétophone des fragments de bande, et au fur et à mesure que le temps passait, son expression devenait plus anxieuse. « Je ne trouve rien, dit-il enfin, d'un air atterré, et pourtant je jurerais... »

Bien sûr, il en jurerait. La forme la plus raffinée de notre art consiste à persuader le client sans qu'il se doute qu'on l'a convaincu. Cette lavette s'était laissé bourrer le crâne par Runstead, et puis on l'avait chargé de me seconder dans mon projet, en pensant qu'il allait proprement saboter tout ça.

« Vous ne faites plus partie de la maison, Harris, dis-je. Filez et ne revenez pas. Et, si j'ai un conseil à vous donner, cherchez une situation ailleurs que dans la publicité maintenant. »

Je revins dans le premier bureau et annonçai :

« Vous êtes congédiés. Tous. Prenez vos affaires personnelles et partez. Vous recevrez vos chèques par la poste. »

Ils demeuraient bouche bée. Kathy me chuchota à l'oreille « Mitch, c'est vraiment nécessaire ?

— Fichtre oui, c'est nécessaire. Est-ce qu'un seul d'entre eux a prévenu la maison-mère de ce qui passait ? Non ; ils se sont contentés de se tourner les pouces. Je te disais bien que c'est contagieux. » Ham Harris passa devant nous, se dirigeant vers la porte, l'air encore abasourdi et atterré. Il était si sûr que Runstead le soutiendrait. Il tenait d'une main sa serviette bourrée de papiers et de l'autre son imperméable. Il ne me regarda même pas.

Je pénétrai dans le bureau qu'il venait de libérer et décrochai l'appareil de la ligne directe avec New York. « Hester ? Ici, Courtenay. Je viens de congédier tout le monde à San Diego. Prévenez le service du personnel, pour qu'on fasse le nécessaire au sujet de leur traitement. Et passez-moi M. Runstead. »

Je tambourinai nerveusement pendant près d'une minute sur le sous-main, puis j'entendis la voix d'Hester me déclarer : « Monsieur Courtenay, je suis navrée de vous faire attendre, mais la secrétaire de M. Runstead dit qu'il est parti pour une tournée d'inspection en Petite Amérique. Il vient, paraît-il, de terminer cette histoire de l'I. A. G. et il a

dit qu'il avait envie de se reposer un peu.

— Ah vraiment ! Bonté divine. Hester, retenez-moi une place pour la Petite Amérique. Je rentre par le prochain avion. Je veux repartir pour le Pôle dès que je serai de retour à New York. C'est compris ?

— Oui, monsieur Courtenay. »

Je raccrochai et je vis Kathy qui me regardait avec de grands yeux.

« Tu sais, Mitch, me dit-elle, je n'ai pas toujours été charitable avec toi. Je te châtiais pour ton mauvais caractère. Je comprends d'où cela te vient si les choses se passent toujours comme ça.

— Pas toujours, dis-je. C'est le cas le plus caractérisé d'obstructionnisme que j'aie jamais rencontré. Mais à un degré moindre, ce sont des choses qui arrivent : chacun essaie de mettre les torts sur le dos du voisin. Maintenant, chérie, il faut que je file à l'aéroport et que je me trouve une place dans le premier appareil à destination de New York. Veux-tu partir avec moi ? »

Elle hésita. « Ça ne t'ennuie pas que je reste à flâner un peu en touriste ?

— Non, bien sûr que non. Amuse-toi bien et quand rentreras à New York, je serai de retour. »

Nous nous embrassâmes et je partis en courant. Il n'y avait plus personne dans les bureaux ; je dis donc au concierge de ne fermer que quand il aurait vu Kathy s'en aller.

De la rue, je levai les yeux et je la vis qui me faisait au revoir d'une fenêtre.

VI

A New York, je me précipitai vers la sortie. Hester était là.
« C'est bien, ça, lui dis-je. A quelle heure la fusée pour le Pôle ?

— Dans douze minutes, rampe six, monsieur Courtenay. Voici votre billet, la fiche de location et un déjeuner, au cas...

— Oh ! merci. C'est vrai que j'ai sauté un repas. » Nous nous dirigeâmes vers la rampe tandis que je mâchonnais tout en marchant un sandwich au fromage régénéré. « Quoi de neuf au bureau ? articulai-je entre deux bouchées.

— La façon dont vous avez mis à la porte tout le personnel de l'agence de San Diego a fait du bruit. Le chef du personnel s'est plaint auprès de M. Schocken et il vous a soutenu... force quatre. »

Ce n'était pas brillant. Force douze — cyclone — aurait voulu dire un violent rappel à l'ordre sur le ton : « Comment vous autres, gratte-papier, osez-vous contester la décision d'un membre du conseil d'administration sur un projet dont il a la charge ? Que je vous y reprenne un peu... Mais force quatre — coup de vent, ordre aux petites embarcations de regagner le port — équivalait à peu près à : « Messieurs, je suis certain que M. Courtenay avait d'excellentes raisons d'agir comme il l'a fait. Souvent les exécutants ne conçoivent pas le problème dans tout son ensemble... »

Je demandai à Hester : « La secrétaire de Runstead est-elle une simple employée ou bien une de ses... (j'allais dire « créatures » mais je m'arrêtai à temps)... une de ses confidentes ?

— Elle est assez liée avec lui, répondit-elle prudemment.

— Comment a-t-elle réagi à cette histoire de San Diego ?

— Il paraît qu'elle a éclaté de rire, monsieur Courtenay. »

Je ne poursuivis pas mon interrogatoire. Il était normal je voulusse savoir où j'en étais par rapport aux gros bonnets de la boîte. Mais m'enquérir des réactions du personnel, c'était inciter au mouchardage. Je sais bien que ça se fait quelquefois, mais tout de même...

« Je compte revenir très bientôt, dis-je à Hester. J'ai simplement quelques questions à régler avec Runstead.

— Votre femme ne vous accompagne pas ? demanda-t-elle.

— Non. C'est une doctoresse. Je vais sans doute couper Runstead en tranches minces ; si le docteur Nervin m'accompagnait, elle essaierait peut-être de les recoller. »

Hester eut un rire poli et conclut : « Bon voyage, monsieur Courtenay. » Nous étions sur la rampe six.

Le voyage ne fut guère agréable ; il s'effectua à bord d'une malheureuse fusée de tourisme de dimensions exiguës. Nous volions bas, il y avait des hublots prismatiques devant chaque siège, ce qui me donne inmanquablement mal au cœur. Vous tournez la tête pour regarder dehors et vous avez l'impression de regarder *vers le bas*. Et, ce qui était pire que tout, c'étaient les annonces publicitaires de Taunton. Vous étiez en train d'admirer le paysage et juste au moment où vous commenciez à persuader votre estomac que tout allait bien et à vous dire que le panorama était magnifique, vlan une pin-up Taunton, tous charmes au vent, apparaît dans l'encadrement du hublot, en même temps qu'on vous serine à l'oreille un de leurs slogans idiots.

Nous survolions la vallée de l'Amazonie et je voulais examiner Electric Trois, le plus gros barrage hydro-électrique du monde, quand, patatras :

Ni comprimée

Ni réprimée

Mais bien soutenue

Avec le soutien-gorge Fierabras.

Fierabras vous rendra fières de vos seins !

Le tout accompagné d'images « avant — après » du plus mauvais goût ; je rendis grâce au Ciel une fois de plus de travailler pour Fowler Schocken Associates.

Même chose au-dessus de la Terre de Feu. L'appareil décrit un grand cercle pour que nous puissions voir les pêcheries de baleines, de vastes étendues de mer entourées de vannes qui laissaient entrer le plancton sans que baleines puissent sortir. Je regardai fasciné une baleine en train de nourrir son petit — on aurait dit une opération de ravitaillement en vol — quand le hublot s'obscurcit de nouveau pour un nouvel échantillon des méthodes publicitaires Taunton.

Mademoiselle, on ne sent pas sa propre odeur...

... agrémenté cette fois d'accompagnement olfactif, qui me

conduisit au bord de la nausée. Imperturbable la voix continuait :

Ne vous étonnez pas après cela qu'il manque d'ardeur. Utilisez Pludodeur !

Sur quoi un de ces trios du genre « chœurs célestes » entonna sur un rythme de valse :

*Transpirez, transpirez, transpirez,
Mais soyez désirée !*

Apparaissait alors un médecin à lunettes, en blouse blanche qui déclarait doctement :

« N'essayez pas d'arrêter la transpiration. Ce serait un suicide. Votre médecin vous conseille un désodorisant, et non un astringent. »

Puis on reprenait au début avec accompagnement olfactif ; cette fois, ça me laissa froid : j'avais déjà empli mon petit sac.

Ils adorent les conseils pseudo-médicaux chez Taumton : ils en mettent partout.

Mon voisin, un type quelconque en costume Universal, me regarda avec un certain amusement, tandis que je réprimais à grand-peine les nausées qui me secouaient. « C'est trop pour vous ? » me demanda-t-il, de ce ton d'exaspérante supériorité que connaissent bien tous les gens sujets au mal de l'air.

« Uh, fis-je.

— Ces annonces, dit-il, encouragé par ma brillante réplique, il y a de quoi vous rendre malade. »

Je ne pouvais pas laisser passer ça. « Que voulez-vous dire au juste par là ? » demandai-je d'un ton glacé.

Il s'affola. « Je voulais simplement dire, s'empressa-t-il de répondre, que ça sentait un peu trop, fort. Je ne parlais que de cette annonce, et pas de la publicité en général. N'allez pas croire que j'aie des idées subversives, monsieur !

— Tant mieux pour vous », dis-je, en tournant la tête de l'autre côté.

Comme il n'était pas encore rassuré, il ajouta : « J'ai des Idées très saines, vous savez. Je suis d'une très bonne famille. J'ai fréquenté un excellent collège. Je suis moi-même fabricant — usine de teinture à Philadelphie — et je sais qu'il faut bien vendre la marchandise. Il faut maintenir les canaux de distribution, créer de nouveaux marchés. Principe de l'intégration verticale. Vous voyez, j'ai des idées saines !

— Bon, fis-je. Alors, faites attention à ce que vous dites. »

Il se recroquevilla sur son siège. Ça ne m'amusait pas de lui faire la morale, mais c'était une question de principe. Il n'avait qu'à surveiller ses paroles.

Nous tournâmes en rond au-dessus de la Petite Amérique en attendant que deux autres appareils de tourisme eussent atterri. L'un d'eux était Indien et je m'épanouis à ce spectacle. Cet engin, de la pointe du nez au bout de la queue, était un produit de l'Indoustrie. L'équipage comprenait des gens formés et employés par l'Indoustrie. Les passagers payaient leur tribut à l'Indoustrie. Et l'Indoustrie payait son tribut à Fowler Schocken Associates.

Un camion-grue nous remorqua jusqu'à l'intérieur de la vaste coque aux doubles parois de plastique qui constitue la Petite Amérique. Il n'y avait qu'un seul contrôle. La Petite Amérique est une zone d'exportation clandestine : un piège à dollars pour les touristes du monde entier, sans intérêt militaire. (Il existe bien des bases militaires au Pôle, mais elles sont plus petites, très dispersées et installées à une grande profondeur sous la glace.) Un petit réacteur à thorium fournit le chauffage et l'énergie nécessaires. Même si une nation, désireuse de se procurer à tout prix des matériaux fissiles, s'en emparait, elle ne trouverait rien là d'intéressant du point de vue stratégique. Des éoliennes complètent le réacteur et il existe encore un système de pompes à chaleur dont je n'ai jamais compris le fonctionnement, qui peuvent le cas échéant suppléer à une défaillance des éoliennes.

Au contrôle, je demandai où se trouvait Runstead. Le préposé consulta ses fiches et me dit : « Il est en excursion pour deux jours. Provenance New York, par Thomas Cook and Son. Il habite au III-C-2205. » Exhibant un plan, il m'expliqua que cette formule mystérieuse signifiait que M. Runstead habitait le pavillon numéro trois, troisième étage, cinquième secteur, chambre vingt-deux. « Vous ne pouvez pas vous tromper. Je puis vous trouver une chambre dans ce secteur, si vous voulez, monsieur Courtenay...

— Merci. Je verrai plus tard. » Je m'éloignai et, me frayant un chemin parmi les gens baragouinant une douzaine de langues, j'allai jusqu'au III-C-2205 et je sonnai. Pas de réponse.

Un jeune homme au visage avenant qui passait, me dit « Je suis Ronald Cameron, le directeur des excursions. Puis-je vous aider ?

— Où est M. Runstead ? Il faut que je le voie pour une question d'affaires.

— Oh ! mon Dieu ! Nous qui essayons justement de faire oublier tout cela à nos clients... je vais consulter mes registres, si vous voulez bien attendre un instant. »

Il m'emmena jusqu'à son bureau-chambre-salle de bains et

feuilleta un grand livre. « Escalade du glacier Starrzelius, dit-il. Il est parti seul. A sept heures ce matin. Combinaison électrique avec goniomètre et rations. Il devrait être de retour d'ici cinq heures, à peu près. Avez-vous déjà retenu une chambre, monsieur... ?

— Pas encore. Il faut que je trouve Runstead d'abord. C'est urgent. » Et ça l'était. Si je ne mettais pas la main sur lui dans les délais les plus brefs, j'allais succomber à une attaque.

Le directeur des excursions passa cinq minutes à me persuader que la meilleure solution pour moi était de prendre un billet d'excursion et qu'il se chargerait de tout, absolument tout. Sinon, j'allais errer de loueur d'équipement en concessionnaire, et je perdrais tout mon temps en courses inutiles. Je signalai donc et le directeur, rayonnant, me trouva aussitôt une chambre dans le secteur, une très belle chambre.

Cinq minutes plus tard, il me remettait mon équipement. « Voici la batterie... vous la passez en bandoulière comme ceci. Là. C'est la seule chose qui puisse se détraquer ; si vous avez une panne de batterie, avalez un comprimé de somnifère et ne vous inquiétez pas. Vous gèlerez, mais nous vous retrouverons avant que les tissus n'aient été endommagés. Maintenant, les bottes. Vous les enfilez comme ceci. Les gants. Voilà. La combinaison. Le capuchon. Les lunettes. Le radiogoniomètre. Vous n'aurez qu'à dire au contrôle en sortant : « Glacier Starrzelius » et on vous le réglera. Il y a juste deux contacts l'un marqué « Aller », l'autre « Retour ». A l'aller, vous entendez un signal bip-biip, en montant. Au retour, c'est l'inverse : biip-bip, en descendant. C'est facile : pour monter vers le glacier, le son monte. Quand vous redescendez, le son descend. Pour le signal d'alarme : la manette rouge. Vous tirez et aussitôt l'émetteur se met en marche. Un quart d'heure plus tard, les appareils décollent. Mais les frais de recherche et de rapatriement sont à votre charge ; alors n'allez pas vous amuser à tirer le signal d'alarme pour le simple plaisir de ne pas faire le retour à pied. Vous avez toujours la ressource de vous arrêter pour boire une tasse de surcafé et de repartir. Voici une carte avec l'itinéraire tracé. Des crampons. Un compas gyroscopique. Et vos rations. Monsieur Courtenay, je vais vous accompagner jusqu'au contrôle. »

Ça n'était pas si terrible qu'on aurait pu le croire. Je m'étais déjà trouvé plus lourdement équipé pour lutter contre le vent d'hiver au bord du lac, à Chicago. Les appareils encombrants, comme la batterie, le radiogoniomètre et les rations étaient intelligemment répartis.

Le contrôle était très sérieux. On commença par m'ausculter le cœur avant de vérifier mon équipement, et surtout la batterie. Je passai, on régla le goniomètre sur le glacier Starrzelius et l'on me conseilla bien de ne pas me surmener.

Il ne faisait pas froid, du moins pas à l'intérieur de la combinaison. J'ouvris une seconde la vitre du casque. *Vlan !* Je la refermai aussitôt. Trente au-dessous, ce chiffre ne me disait rien, mais quand j'eus senti une seconde l'air me frapper le nez, j'avais compris ! Je n'eus pas à me servir des crampons tout de suite : c'était de la glace et mes ailes de mouche suffisaient. Je me repérai sur la carte à l'aide de mon compas et je m'éloignai dans la solitude blanche suivant la direction indiquée. De temps en temps, j'appuyai sur le bouton de ma manche gauche et j'entendais le bip-biip rassurant du goniomètre.

Je croisai une joyeuse bande d'une dizaine d'excursionnistes qui avaient l'air chinois ou indien. Quelle aventure ce devait être pour eux ! Mais comme des nageurs qui ne veulent pas s'éloigner du radeau, ils ne quittaient pas les abords de la Petite Amérique. Un peu plus loin je rencontrai des gens qui jouaient à un jeu que ne connaissais pas. Ils avaient à chaque extrémité d'un terrain rectangulaire un poteau auquel était fixé un panier sans fond et le jeu consistait, me semblait-il, à lancer une grosse boule de silicone à l'intérieur d'un de ces paniers. Un peu plus loin, j'aperçus un moniteur de ski avec ses élèves en combinaison rouge.

Après seulement quelques minutes de marche, du moins avais-je cette impression, je me retournai ; je ne vis plus les skieurs, ni les bâtiments de la Petite Amérique. Rien qu'une vague silhouette d'un blanc-gris. Bip-biip, disait mon goniomètre, je continuai ma route. Runstead n'allait pas tarder à entendre parler de moi.

Je marchais dans une solitude presque irréelle, mais nullement désagréable. Je ne voyais plus rien ni derrière moi, ni devant moi. Et ça ne me gênait pas. Etait-ce cela que sentait Jack O'Shea ? Etait-ce pour cela qu'il cherchait toujours ses mots pour décrire Vénus et qu'il n'était jamais content de ceux qu'il trouvait ?

Je trébuchai dans de la neige fraîche et je chaussai mes raquettes. Après quelques tâtonnements, je réussis à glisser très plaisamment. Je ne flottais pas... non, mais ce n'était pas non plus le martèlement d'une semelle sur le pavé, tout ce que j'avais connu en fait de marche depuis quelque trente ans.

J'avancai au compas en prenant des repères : un monticule de glace de forme étrange, une ombre bleue sur un tas de neige. Le gonio me confirmait toujours que j'étais dans la bonne direction. J'étais gonflé d'orgueil de me voir aussi à l'aise en plein désert polaire et, au bout de deux heures, je fus pris d'une faim dévorante.

Je n'avais qu'à m'accroupir et qu'à ouvrir la cloche de tissu siliconisé à l'intérieur de laquelle je me trouvais. Sortant prudemment le nez de temps en temps, je fini par trouver l'air assez réchauffé quand cinq minutes se furent écoulées. J'avalai gloutonnement le ragoût et le thé préchauffés et j'essayai de fumer une cigarette ; mais

après deux bouffées, la petite tente était envahie de fumée et j'avais les yeux pleins de larmes. Je l'éteignis donc à regret, je refermai mon masque, bouclai la tente et m'étirai voluptueusement.

Je consultai ma carte et repartis. Au fond, me dis-je, cette histoire Runstead n'est qu'affaire de différences de caractère. Il ne voit pas les grands espaces comme toi, voilà tout. Il n'a pas fait ça par méchanceté. Il croit simplement que c'est une idée insensée parce qu'il ne se rend pas compte qu'il y a des gens que cela peut intéresser. Il suffit de lui expliquer...

Mais cet argument, né dans l'euphorie de la digestion, ne tenait pas devant le raisonnement. Runstead était en excursion, lui aussi. Il appréciait donc certainement aussi les grands espaces pour avoir choisi parmi tant d'autres promenades le glacier Starrzelius. Enfin, de toute façon, l'explication n'allait plus tarder maintenant. Bip-biip, chantonnait le gonio.

Je pris pour repère un point noir situé juste dans ma direction. Je ne distinguais pas nettement ce que c'était, mais on le voyait très bien sur la neige et il ne bougeait pas. Je me lançai à un quasi-pas de course qui me mit bientôt hors d'haleine et je dus ralentir l'allure. C'était un homme que j'avais aperçu.

J'étais à vingt mètres quand l'homme jeta un regard impatient à sa montre ; je repartis aussi vite que je pus dans sa direction.

« Matt ! criai-je. Matt Runstead !

— Exactement, Mitch, dit-il, toujours aussi désagréable. On ne peut rien vous cacher. »

Je le considérai longuement, construisant dans ma tête mes phrases d'attaque. Il avait des skis plantés dans la neige à côté de lui.

« Comment... comment... bredouillai-je.

— J'ai tout mon temps, dit-il, mais vous en avez assez perdu comme ça. Adieu, Mitch. » Comme je restais figé là comme un imbécile, il empoigna ses skis, les fit pivoter en l'air comme une masse d'armes et m'en assena un grand coup sur la tête. Je m'affalai en arrière, fou de surprise, de douleur et de rage. Je le sentis qui manipulait quelque chose du côté de ma poitrine, puis je perdis connaissance.

Je m'éveillai avec l'impression que j'avais rejeté mes couvertures durant mon sommeil et qu'il faisait bien froid pour un début d'automne. Puis j'aperçus le ciel impitoyable de l'Antarctique, et je sentis sous moi la neige poudreuse. Je n'avais donc pas rêvé. Ma tête me faisait terriblement souffrir, et j'avais froid. Trop froid. Je constatai que la batterie avait disparu. Plus de chauffage pour la combinaison, ni pour les bottes, ni pour les gants. Plus de courant pour le goniomètre. Inutile aussi de tirer le signal d'alarme.

Je me remis sur pied et je sentis le froid m'étreindre. Il y avait

des traces de pas sur la neige... qui menaient où ? J'aperçus aussi la piste de mes bottes. Je me mis à la suivre, soulevant un pied, puis l'autre, pesamment...

J'avais encore les rations. Je pouvais les jeter dans la combinaison, rompre les cachets et laisser la chaleur qu'elles contenaient se répandre pour quelques instants autour de moi. J'examinai la question : devais-je m'arrêter et me reposer tout en absorbant la chaleur des rations, ou continuer à marcher ? « Tu as besoin de repos, me dis-je. Il vient de t'arriver quelque chose d'incroyable, ta tête est endolorie. Tu te sentiras mieux si tu t'assieds un moment pour ouvrir une ou deux rations et si tu repars ensuite. »

Je ne m'assis pas. Je savais ce qui m'attendait si je le faisais. Tout en me traînant lourdement dans la neige, je parvins à extraire de son compartiment une ration de surcafé et à l'introduire à l'intérieur de la combinaison. Mon pouce n'avait pas, semblait-il, la force de briser le cachet et je me dis : « Assieds-toi un moment, et rassemble tes forces. Tu n'as pas besoin de t'allonger, malgré l'envie que tu en as... » Mon pouce enfonça le cachet et la chaleur éveilla dans mes doigts d'intolérables fourmillements.

Après cela, tout devint confus. J'ouvris d'autres boîtes, et puis je fus bientôt incapable de les extraire de la poche où elles étaient rangées. Je finis par m'asseoir, et je me relevai tout aussitôt. Mais je me rassis, honteux de ma faiblesse, et me répétant que j'allais me lever... encore une seconde pour Kathy, deux secondes pour Kathy, trois secondes pour Kathy.

Mais je ne bougeai pas.

VII

Je m'étais endormi sur une montagne de glace ; je revins à moi dans un enfer vibrant et palpitant, où rien ne manquait, ni le feu, ni les démons aux visages de brutes. C'était exactement le genre d'endroit où je vouais tous les rédacteurs de chez Taunton. Mais j'étais extrêmement surpris de m'y trouver.

Mon étonnement ne fut pas de longue durée. Un des démons me secoua sans douceur par l'épaule en disant : « Donne-moi un coup de main, l'endormi. Faut que je range mon hamac. » Mes idées s'éclaircirent quelque peu : cet individu n'était, de toute évidence, qu'un consommateur de bas étage... peut-être infirmier dans un hôpital ?

« Où suis-je ? lui demandai-je. Nous sommes rentrés à la Petite Amérique ?

— Ah ! t'es un marrant, toi, remarqua-t-il. Allons, donne-moi un coup de main.

— Certainement pas, lui dis-je. Je suis un publiciste de première classe. »

Il me considéra d'un air de profonde commisération, et dit « Cinglé, va » et s'éloigna dans la pénombre rouge.

Je me levai, un peu vacillant, et j'agrippai au passage quelqu'un par le coude. « Je vous demande pardon, dis-je. Où sommes-nous ? Est-ce un hôpital ? »

Lui aussi était un simple consommateur, plus désagréable encore que le premier. « Lâche-moi », grogna-t-il. J'obéis. « Si tu veux voir le toubib, t'attendras qu'on ait atterri, dit-il.

— Atterri ?

— Parfaitement. Ecoute, Duschnock, tu ne sais pas ce que t'as signé ?

— Signé ? Non, je ne sais pas. Mais vous êtes bien familier, dites-moi : je suis un publiciste de première classe... »

Son expression changea aussitôt. « Ah, ah ! fit-il d'un air entendu. Je vais arranger ça, Duschnock. Attends, je reviens avec le nécessaire. »

Il ne fut pas long. Le « nécessaire » était une petite capsule verte. « C'est une de cinq cents seulement, fit-il d'un ton enjôleur. C'est peut-être la dernière qui reste à bord. Tu veux avoir une crise à l'atterrissage ? Non ? Alors, ça va te remettre d'aplomb... »

— Pour l'atterrissage où ? hurlai-je. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Je n'en sais rien et je ne veux pas de cette saleté. Je vous demande simplement de me dire où je suis, quel contrat je suis censé avoir signé, et je verrai après. »

Il me regarda attentivement et dit : « T'es salement pris, hein. Un coup sur la tête, peut-être ? Bon. Enfin, Duschnock, tu es dans la cale six du transport de main-d'œuvre *Thomas R. Malthus*. Cap 273 degrés. Vitesse 500. Destination Costa Rica. Cargaison : des pauvres types comme toi et moi pour les plantations Chlorella. » On aurait dit une parodie d'officier de quart débitant sa leçon.

« Vous êtes... commençai-je, n'osant continuer.

— Frappé de déchéance », conclut-il amèrement en fixant la capsule verte qu'il tenait au creux de la main. Il l'avala brusquement et reprit : « Mais j'espère remonter la pente. Je vais introduire dans la plantation de nouvelles méthodes donnant un meilleur rendement, déclara-t-il, l'œil allumé. Au bout d'une semaine, je serai contremaître. Dans un mois, je serai surintendant. Directeur d'ici un an. Et alors j'achèterai la Cunard Line et je blinderais de plaques d'or toutes leurs fusées. Rien que des premières classes. Mes passagers voyageront dans le luxe. Je t'installerai une cabine toute en or à bord de ma fusée amiral, Duschnock. Rien n'est trop beau pour mon ami Duschnock. Si l'or ne te plaît pas, je mettrai du platine. Si tu n'aimes pas... »

Je m'éloignai sans qu'il s'en aperçût. Il débitait toujours sa litanie de drogué. Je me félicitai de n'avoir pas avalé la capsule. Je m'approchai d'une cloison et m'assis, désespéré. Quelqu'un était assis à côté de moi et dit : « Salut, d'une voix tranquille.

— Salut, répondis-je. Dites-moi, c'est vrai que nous volons vers Costa Rica ? Comment puis-je trouver un officier ? Je suis victime d'une erreur.

— Oh ! dit l'homme, à quoi bon s'en faire ? Vivre et laisser vivre. Manger, boire et être gai, voilà ma devise.

— Laissez-moi tranquille ! » lui dis-je.

Sa voix se fit perçante et il se mit à m'abreuver d'injures. Je me levai et m'éloignai, trébuchant parmi les corps entassés.

Je songai soudain que je n'avais jamais vraiment connu de consommateurs, sauf durant les brèves périodes où ils me servaient. J'avais accepté tout naturellement leurs tendances homosexuelles que j'avais exploitées sans réfléchir à ce que cela représentait dans la réalité. Je désirais de toutes mes forces sortir de la cale six. Je voulais rentrer à New York, découvrir quel coup avait monté Runstead et

pourquoi, retrouver Kathy, mon ami Jack O'Shea et ma situation chez Fowler Schocken. J'avais mille choses à faire.

Au-dessous d'une ampoule rouge, on lisait : « Sortie de secours en cas d'accident. » Je songeai aux centaines de malheureux entassés dans la cale essayant de s'enfuir par cette petite porte, et je frissonnai.

« Excuse-moi, mon vieux, me dit une voix rauque. Tu ferais mieux de te garer. » L'homme se mit à vomir : il n'y avait pas de sacs individuels à bord de ces transports, semblait-il. J'ouvris la porte de secours et me glissai par le passage.

« Eh bien ? grommela un garde de la Société de surveillance

— Je voudrais voir un officier du bord, dis-je. Je suis, ici par erreur. Je m'appelle Mitchell Courtenay. Je suis publiciste chez Fowler Schocken Associates.

— Matricule ? fit-il.

— 16-156-187 », répondis-je, non sans une nuance d'orgueil. On peut tout perdre, sa fortune, sa santé, ses amis, mais votre numéro d'immatriculation à la Sécurité sociale, on ne peut pas vous le prendre...

L'homme remontait ma manche. Un instant plus tard, j'allai donner de la tête contre la cloison et la joue me cuisait. « Retourne d'où tu viens, toi ! gronda le garde. T'es pas en croisière ici, et j'aime pas qu'on se paie ma tête ! »

Je regardai avec stupeur le creux de mon coude. Je lus le tatouage : « 1304-9974-1416-156-187723. » Mon véritable matricule y figurait, mais noyé au milieu des autres chiffres et les encres étaient parfaitement identiques. L'écriture peut-être était légèrement différente, mais pas assez pour qu'un autre que moi pût s'en apercevoir.

« Qu'est-ce que t'attends ? fit le garde. Tu as déjà vu ton matricule, non ?

— Jamais », déclarai-je. Mes jambes se dérobaient sous moi. J'avais peur, terriblement peur. « Je n'ai jamais vu ce numéro. On l'a tatoué en utilisant mon vrai matricule. Je vous dis que je m'appelle Courtenay. Je peux le prouver. Je vous donnerai de l'argent... » Je fouillai dans mes poches sans rien y trouver. Je me rendis soudain compte que je portais un étrange costume tout élimé de marque Universal, couvert de taches.

« Alors, paie, dit le garde, impassible.

— Je vous paierai plus tard, dis-je. Conduisez-moi seulement auprès d'un officier... »

Un jeune lieutenant d'aviation en uniforme de la Panagra déboucha au coin de la coursive. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il à l'homme. Vous n'êtes pas capable de maintenir l'ordre dans les cales ?

Vous savez que nous remettons à votre agence des rapports de capacité sur ses employés ? » Il ne parut même pas remarquer ma présence.

« Je vous demande pardon, monsieur Kobler, dit le garde en se mettant au garde-à-vous. Cet individu semble sous l'influence de la drogue. Il est sorti de la cale en prétendant être un publiciste de première classe, embarqué par erreur...

— Regardez mon matricule ! » criai-je au lieutenant.

Il eut une grimace de dégoût en me voyant lui fourrer mon coude sous le nez. Le garde m'empoigna en grommelant : « Laissez donc le lieutenant tranquille...

— Attendez, fit l'officier. Je vais régler cette affaire. Vous avez un matricule élevé, mon brave. Que cherchez-vous à me prouver avec ça ?

— On a ajouté des chiffres avant et après mon vrai matricule, qui est 16-156-187. Vous voyez ? Les chiffres ne sont pas les mêmes. C'est un numéro maquillé ! » Le lieutenant examina mon bras attentivement. « Hummm, dit-il. C'est possible, après tout... suivez moi. » Le garde s'empressa d'ouvrir la porte pour nous livrer passage. Il avait l'air affolé.

Le lieutenant m'entraîna à travers un dédale de couloirs et de salles où ronflaient des machines jusqu'au bureau grand comme une boîte à chapeaux qu'occupait le commissaire de bord. C'était un gnome au visage ingrat qui flottait dans son uniforme de la Panagra comme dans un sac. « Montrez-lui votre matricule », m'ordonna le lieutenant. J'obéis. S'adressant au commissaire, il lui demanda : « Quel est le dossier de cet homme ? »

Le commissaire introduisit une bobine dans le lecteur et pressa un bouton. « 1304-9974-1416-156-187723, lut il. Groby, William George ; 26 ans ; célibataire ; orphelin (abandon du foyer par le père) ; troisième de cinq enfants ; équilibre H-H, mâle I, santé 2,9 ; classement professionnel 2 pendant sept ans ; 1,5 pendant trois mois ; éducation 9 ; a signé contrat d'engagement B. » Il se tourna vers le lieutenant. « Pas brillant, lieutenant. Y a-t-il des raisons particulières pour que je m'intéresse à cet homme ?

— Il prétend qu'il est un publiciste de première classe, embarqué par erreur, dit le lieutenant. Il affirme qu'on a maquillé son matricule. Et il s'exprime mieux qu'un individu de sa classe.

— Tut, tut, fit le commissaire. Pensez-vous ! Un orphelin, surtout un cadet de famille nombreuse, passe son temps à lire et à regarder les visiphoniques pour s'élever. Mais vous remarquerez...

— En voilà assez, m'écriai-je, hors de moi. Je m'appelle Mitchell Courtenay. Je peux vous acheter tous autant que vous êtes rien qu'avec mon argent de poche. Je dirige le projet Vénus chez

Fowler Schocken Associates. J'exige que vous appeliez immédiatement New York et que nous mettions un terme à cette mascarade Allons vite, bon sang ! »

Le lieutenant semblait inquiet et tendait déjà la main vers le téléphone, mais le commissaire en souriant, le retint. « Mitchell Courtenay, dites-vous ? » fit-il d'un ton sucré. Il prit une autre bobine qu'il inséra dans le lecteur. « Voici, dit-il, en pressant un bouton. » Le lieutenant et moi regardâmes l'écran.

C'était la première page du *New York Times*. En première colonne figurait un article nécrologique sur Mitchell Courtenay, chargé du projet Vénus chez Fowler

Schocken Associates. On m'avait trouvé mort gelé sur le glacier Starrzelius, près de la Petite Amérique. J'avais démoli ma batterie et elle s'était arrêtée. Je continuai à lire bien après que le lieutenant eut perdu tout intérêt à la chose. Matt Runstead m'avait remplacé à la tête du projet Vénus. Ma mort était une grande perte pour la corporation tout entière. Ma femme, le docteur Nervin, s'était refusée à toute déclaration. On citait de Fowler Schocken un éloge dithyrambique de moi. On mentionnait également que j'étais l'ami personnel de Jack O'Shea, l'explorateur de Vénus, qui avait exprimé sa surprise et son chagrin en apprenant la nouvelle.

« J'ai acheté ça en passant au Cap, lieutenant, dit le commissaire. Voulez-vous reconduire cet abruti dans cale ? »

Le garde venait d'entrer. Il m'escorta à grands renforts de gifles et de coups de pied jusqu'à la cale six.

Sitôt la porte refermée, je trébuchai sur quelqu'un. Après l'atmosphère relativement pure des coursives, il régnait dans la cale une abominable puanteur.

« Qu'est-ce que t'as fait ? demanda l'homme que j'avais fait tomber en se relevant.

— J'ai essayé de leur expliquer qui je suis... » Ça ne m'avancerait à rien. « Qu'allons-nous devenir ? demandai-je.

— On va atterrir. On va nous conduire à nos baraques, nous mettre au travail. Sous quel contrat es-tu ?

— Contrat B, à ce qu'il paraît.

— Fichtre, dit-il. Ils t'ont vraiment possédé, hein ?

— Comment ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oh !... tu n'as pas lu ! Dommage. Le contrat B est pour cinq ans. C'est pour les réfugiés, les idiots, tous ceux qu'ils peuvent persuader de signer. Il y a une clause de bonne conduite. On m'a offert le B, mais je leur ai dit que, si c'était tout ce qu'ils avaient à me proposer, j'irais faire mes offres de service au Brink Express. J'ai réussi à obtenir un contrat F : ils devaient vraiment avoir besoin de main-d'œuvre. C'est un engagement d'un an seulement et j'ai le droit

d'acheter hors des magasins de la compagnie et divers autres avantages. »

Je me contins pour ne pas exploser. « Ça ne doit pas être si terrible de travailler là-bas, dis-je. On est à la campagne... au grand air et au soleil.

— Hum, fit l'autre d'un air embarrassé. Ça vaut sans doute mieux que les usines de produits chimiques. Mais c'est peut-être moins bien que les mines. Enfin, tu seras bientôt fixé. »

Il s'éloigna ; je tombai dans une sorte de torpeur, au lieu de méditer un plan.

Aucun signal ne s'alluma pour annoncer l'atterrissage. Nous nous posâmes, et sans douceur. Une trappe s'ouvrit, sur un soleil tropical éblouissant. Après la pénombre de la cale, c'était un supplice. Ce qui s'engouffra dans l'appareil, ce n'était pas l'air de la campagne, mais une bouffée d'aérosol désinfectant. Je me dégageai d'un amoncellement de travailleurs jurant et tempêtant et suivis le troupeau.

« Attrape ça, imbécile ! » dit un homme au visage sévère qui arborait un insigne de surveillant de plantation. Il me lança une plaque portant un numéro avec un fil pour que je me l'accroche autour du cou. Nous en reçûmes chacun une et nous alignâmes le long d'une grande table devant l'appareil. Nous étions à l'ombre de la plantation Chlorella, un bâtiment de quelque quatre-vingts étages semblable à une pile de corbeilles de courrier « Arrivée » et « Départ » comme on en voit dans les bureaux. Chaque étage était hérissé de persiennes entièrement en miroirs. Autour de cette construction s'étendaient des hectares brillant d'un éclat insoutenable. Je constatai qu'il s'agissait d'autres réflecteurs destinés à capter les rayons solaires et à les renvoyer sur les miroirs des persiennes qui les dirigeaient à leur tour sur les cuves à photosynthèse. Vu d'en haut, c'était un paysage assez étonnant, bien qu'assez courant, mais d'en bas, c'était simplement infernal. J'aurais dû chercher un plan pour sortir de là. Mais des phrases me hantaient : « Des plantations inondées de soleil de Costa Rica, grâce aux soins éclairés de fermiers indépendants qui ont gardé le goût du travail bien fait, viennent, succulentes et juteuses, les bonnes Protéines Chlorella... » Dire que c'était moi qui avais jadis écrit cela.

« Remuez-vous ! tonnait un surveillant. Remuez-vous, les écumeurs ! Allons ! » La main en visière pour me protéger les yeux, je suivis le mouvement. Au bout de la table, un homme qui portait des lunettes noires me demanda : « Nom ?

— Mitchell Court...

— C'est le gaillard dont je vous parlais, dit la voix du commissaire.

— Ah bon, merci. » Et s'adressant à moi : « Groby, ce n'est pas la première fois que des lascars essaient de ne pas respecter les

termes de leur contrat B, vous savez. Ils l'ont toujours regretté. Savez-vous, par hasard, quel est le budget annuel de Costa Rica ?

— Non, murmurai-je.

— Environ cent quatre-vingt-trois milliards de dollars. Et savez-vous à combien s'élèvent les impôts versés par la Chlorella Corporation ?

— Non. Mais, sapristi...

— Environ cent quatre-vingts milliards de dollars. Un garçon intelligent comme vous doit comprendre après cela que le gouvernement — et les tribunaux — de Costa Rica n'a pas grand-chose à refuser à la Chlorella Corporation. Si nous voulons pour faire un exemple citer en justice un ouvrier en rupture de contrat, ils ne demanderont pas mieux. Je vous prie de le croire. Maintenant, comment vous appelez-vous, Groby ?

— Groby, dis-je d'une voix brisée.

— Prénom ? Degré d'instruction ? Equilibre H-H ?

— Je ne m'en souviens pas. Mais si vous voulez m'inscrire tout cela sur un morceau de papier, je l'apprendrai par cœur. »

J'entendis le commissaire éclater de rire en disant : « Il s'y fera.

— Ça va bien, Groby, dit l'homme aux lunettes noires d'un ton bonhomme. Il n'y a pas de mal. Voici votre fiche et votre affectation. On fera de vous un écumeur très passable, vous verrez. Rompez. »

Je m'éloignai. Un surveillant s'empara de ma feuille d'affectation en hurlant : « Les écumeurs, par ici. »

« Par ici », c'était sous la dernière rangée de miroirs du bâtiment principal, dans une lumière plus aveuglante encore ; nous suivîmes un couloir ménagé entre des réservoirs malodorants, puis nous franchîmes une porte qui ouvrait sur l'intérieur du pylône central de l'immeuble. Nous pénétrâmes dans une salle bien éclairée mais qui semblait plongée dans l'ombre après ce trajet sous les reflets du soleil tropical.

« Ecumeur ? » dit un homme. J'acquiesçai. « Je m'appelle Mullane, sous-chef du personnel. J'ai une question à te poser, Groby, ajouta-t-il, après un coup d'œil à ma fiche. Nous avons besoin d'un écumeur au soixante-septième étage et d'un autre au quarante et unième. Ta couchette est au quarante-troisième étage. Franchement, où préfères-tu travailler ? Il faut que je te dise tout de suite que les écumeurs et autres ouvriers de la classe 2 n'ont pas droit aux ascenseurs.

— Le poste du quarante et unième étage, dis-je, en essayant de distinguer ses traits.

— Voilà qui est raisonnable. Très, très raisonnable. » Et il resta planté là, sans rien dire. Il ajouta enfin : « J'aime voir un homme raisonnable agir raisonnablement. » Nouveau silence.

« Je n'ai pas d'argent sur moi, lui dis-je.

— Ça ne fait rien, dit-il. Je vais t'en prêter. Signe-moi ce billet et nous réglerons ça le jour de la paie. C'est simplement un bon pour cinq dollars. »

Je lus le bon et signai. Je dus consulter ma fiche ; j'avais oublié mon prénom. Mullane griffonna « 41 » sur ma feuille d'affectation et s'éloigna sans me donner les cinq dollars. Je ne lui courus pas après.

« Je suis Mrs Horrocks, préposée au logement, me dit ensuite une femme d'un ton suave. Bienvenue dans la famille Chlorella, monsieur Groby, j'espère que vous passerez parmi nous nombre d'années heureuses. Et maintenant, au travail. M. Mullane vous a dit que cette fournée de travailleurs — c'est-à-dire ce groupe d'ouvriers sous contrat — va être logée au quarante-troisième étage. J'ai pour tâche de veiller à ce que vous soyez installé avec des collègues sympathiques. »

Elle arborait une expression qui me rappelait celle d'une tarentule ; elle reprit : « Nous avons une couchette libre au dortoir sept. De charmants jeunes gens, au sept, tout à fait charmants. Peut-être cela vous plairait-il. C'est si agréable d'être parmi des gens qui ont les mêmes goûts que vous... »

Voyant où elle voulait en venir, je lui dis que je ne voulais pas être au dortoir sept.

« Alors, continua-t-elle sans se démonter, nous avons le douze. C'est une équipe un peu difficile à vivre, je le crains, mais, n'est-ce pas, quand on est dans votre cas, on n'a pas le choix. Ils seront sûrement ravis d'avoir un gentil jeune homme comme vous au douze. J'en suis persuadée ! Vous pourrez toujours porter un couteau ou une arme quelconque. Alors, c'est entendu, monsieur Groby, je vous inscris au douze ?

— Non, dis-je. Qu'est-ce que vous avez d'autre ? Et, au fait, vous ne pourriez pas me prêter cinq dollars jusqu'au jour de la paie ?

— Je vais vous inscrire au dix, dit-elle, en marquant un chiffre sur ma feuille. Bien sûr, je vous prêterai un peu d'argent. Dix dollars. Vous n'avez qu'à signer et mettre l'empreinte de votre pouce sur ce bon à payer, monsieur Groby. Merci ! » Et elle partit en quête d'une autre victime.

Un gros homme au visage rougeaud me prit par la main et me dit : « Frère, je veux t'accueillir dans les rangs du Syndicat libre des travailleurs panaméricains de la Protéine synthétique, section Chlorella à Costa Rica. Cette brochure t'expliquera comment le S. L. T. P. P. S. protège ses adhérents des innombrables abus et injustices auxquels on est en butte dans l'industrie. Tes frais d'inscription et de cotisation seront automatiquement déduits de ton salaire, mais cette brochure se vend séparément.

— Frère, lui dis-je, qu'est-ce que je risque si je ne l'achète pas ?

— On sera au quarante-troisième étage, fit-il simplement. C'est haut. »

Il me prêta donc cinq dollars pour acheter la brochure.

Je n'eus pas à grimper à pied jusqu'au dortoir dix au quarante-troisième étage. Il n'y avait pas d'ascenseur pour les ouvriers de la classe deux, mais il existait un filet monte-charge sans fin auquel on pouvait se cramponner. Il fallait un peu d'audace pour utiliser ce mode de transport car la gaine à l'intérieur de laquelle circulait la chaîne sans fin était très étroite : si votre derrière dépassait, vous risquiez de le perdre entre deux étages.

Le dortoir comprenait quelque soixante couchette, sur trois rangées de hauteur. Comme on ne travaillait que durant le jour, j'avais droit à un lit pour moi tout seul, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quel bonheur !

Un vieil homme était occupé à balayer négligemment l'allée centrale quand j'entrai. « T'es un nouveau ? demanda-t-il, en regardant ma feuille. Voilà ta couchette. Je m'appelle Paine. Préposé au nettoyage. Tu sais comment on écume ?

— Non, dis-je. Ecoutez, monsieur Paine, comment puis-je téléphoner d'ici ?

— Dans la salle de repos », dit-il en désignant du pouce la pièce voisine. Je m'y rendis. Il y avait une cabine téléphonique, un grand hypnotéléviseur, des lecteurs, des bobines et des magazines. Je grinçais des dents en voyant sur les rayons la couverture de la *Gazette Taunton*. Le téléphone était naturellement un appareil à jetons.

Je revins en courant dans le dortoir. « Monsieur Paine, dis-je, pouvez-vous me prêter vingt dollars en monnaie ? Il faut que je demande une communication interurbaine.

— Vingt-cinq pour vingt ? proposa-t-il.

— Entendu. Ce que vous voudrez. »

Il gribouilla lentement un bon à payer, que je signai. Puis il compta méticuleusement l'argent.

Je voulais appeler Kathy, mais je n'osai pas. Elle pouvait être chez elle, ou à l'hôpital. Je risquais de la manquer. Je formai sur le cadran les quinze chiffres du numéro de Fowler Schocken Associates après avoir introduit dans l'appareil un torrent de pièces. J'attendis la voix de la standardiste qui me dirait : « Fowler Schocken Associates. Que puis-je faire pour votre service ? »

Mais ce ne fut pas cela que j'entendis. Une voix dit dans l'écouteur : « *Su numero de prioridad, por favor ?* »

Mon numéro de priorité pour les communications interurbaines.

Je n'en avais pas. Une firme commerciale doit avoir un chiffre d'affaires de plus d'un milliard pouvoir obtenir un numéro de priorité de quatre chiffres. Les lignes téléphoniques mondiales étaient si encombrées qu'un numéro de priorité individuelle était inconcevable. Naturellement je ne m'étais pas préoccupé de cela quand je téléphonais du bureau, en utilisant le numéro de priorité de Fowler Schocken Associates. Maintenant, c'était un de ces petits luxes dont il fallait que j'apprenne à me passer.

Je raccrochai. Les pièces ne redescendirent pas.

Je pouvais écrire, me dis-je. A Kathy, à Jack O'Shea, à Fowler, à Collier, à Hester, à Tildy. Ne rien négliger. « Ma chère femme (ou mon cher patron), je tiens à vous annoncer que votre mari (ou votre employé) que vous croyez mort est bien vivant et se trouve inexplicablement enrôlé comme travailleur sous contrat à l'usine Chlorella de Costa Rica ; veuillez tout faire pour le sortir de là. Signé, votre mari qui vous aime (ou votre dévoué) Mitchell Courtenay. »

Mais il y avait la censure de la compagnie.

Je regagnai le dortoir. Les autres occupants du dortoir commençaient à arriver.

« Un nouveau ! cria l'un d'eux, en m'apercevant.

— Messieurs, la cour ! » déclara un autre.

Je ne leur en veux pas de ce qui suivit. C'était dans la tradition ; cela rompait la monotonie de l'existence, cela leur permettait de faire figure de maître devant quelqu'un de plus misérable qu'eux, et tous sans doute étaient passés par là. Je suppose qu'au dortoir sept, ç'aurait été beaucoup plus désagréable. Au dortoir dix, c'était bon enfant. Je m'acquittai de mon « amende » — encore des bons à payer —, j'encaissai quelques horions et je récitai le serment qui m'initiait en tant que membre de la confrérie.

Je ne les accompagnai pas au réfectoire pour le dîner. Je restai étendu sur mon lit en regrettant de ne pas être mort, comme tout le monde se l'imaginait.

VIII

La technique de l'écumage n'était pas bien difficile à apprendre. Vous vous leviez à l'aube. Vous avaliez votre dose de protéine synthétique fraîche arrosée d'une tasse de surcafé. Vous enfiliez votre salopette et vous preniez le monte-charge jusqu'à l'étage où vous étiez affecté. Sous un soleil torride, de l'aurore au crépuscule, vous arpentiez les allées qui séparaient les réservoirs incrustés d'algues. En marchant lentement, toutes les trente secondes environ, vous repériez une plaque de mousse bourrée de bons hydrocarbures. Vous la ramassiez avec votre écumoire et vous la balanciez dans la conduite où, transformée en glucose, elle irait grossir ce Poulgrain qu'on débiterait ensuite en tranches pour les expédier dans le monde entier, de la Terre de Baffin à la Petite Amérique. Toutes les heures, vous pouviez aller boire un verre à la cantine et prendre une tablette. Toutes les deux heures, pause de cinq minutes. Au coucher du soleil, vous ôtiez votre salopette et vous alliez dîner — encore des tranches de Poulgrain — et puis vous étiez libre. Vous pouviez bavarder, ou lire, ou vous mettre en transe devant l'hypnotéléviseur, ou faire des courses, ou chercher une bagarre ou vous rendre fou en réfléchissant à votre sort, ou encore aller dormir.

Le plus souvent, vous alliez dormir.

J'écrivais des lettres en pagaïe et cherchais à m'abrutir de sommeil. Le jour de la paie me prit au dépourvu : je ne me doutais pas que deux semaines s'étaient écoulées. Je me retrouvai débiteur de seulement quelque quatre-vingts dollars à la maison Chlorella. Outre les divers bons à payer que j'avais signés, il y avait encore la Caisse mutuelle des employés (pour autant que j'eusse compris, cela voulait dire que je participais aux impôts de la Chlorella Corporation) ; les cotisations syndicales ; l'impôt de retenue à la source (mes impôts personnels) ; la taxe d'hospitalisation (« Tu peux toujours essayer de te faire admettre à l'hospice », disaient les vieux) ; et la prime de retraite.

Je me disais pour me consoler que, quand (je pensais toujours résolument : *quand*) je sortirais de là, je connaîtrais mieux que quiconque dans la profession, la mentalité du consommateur. Bien sûr, chez Fowler Schocken, nous avions des types sortis du rang : des

garçons qui avaient bénéficié de bourses d'études. Mais je comprenais maintenant qu'ils étaient trop snobs pour me dire la vérité sur la vie et les pensées du consommateur. Ou bien, ils ne voulaient pas s'avouer qu'ils avaient été ainsi jadis.

Je découvris que la publicité agissait encore plus fortement sur l'inconscient qu'on ne le croyait dans le métier. J'étais choqué d'entendre sans cesse traiter les annonces d' « âneries ». Je fus bientôt agréablement surpris de voir comment leur influence s'imposait aux esprits. Les réactions à la campagne du projet Vénus m'intéressaient tout particulièrement. Une semaine durant, je vis grandir l'enthousiasme de ces hommes qui jamais ne pourraient aller sur Vénus et qui ne connaissaient personne qui fût susceptible d'y aller un jour. J'entendis fredonner les couplets publicitaires que nous avions lancés :

*Il était un petit nain carabi,
Qui s'appelait O'Shea...*

Ou bien :

*Chérie, dit à sa belle un amant plein d'ardeur,
Qu'advient-il de notre amour ?
Sur terre on n'aime pas toujours.
Partons sous d'autres cieux, rechercher le bonheur.*

Ou toute autre formule tendant à imposer la même idée : que l'atmosphère vénusienne développait la virilité. J'ai toujours dit que le service de propagande parlée de Ben Winston était un des mieux organisés de maison. Ils avaient trouvé notamment quelques calembours qui faisaient fortune : « Pourquoi appelle-t-on toujours Vénus l'étoile du matin ? » par exemple. A lire comme ça, bien sûr, ça n'a pas l'air très drôle, mais le jeu de mots est à la base de la plaisanterie et rien n'amuse plus les gens que des jeux de mots à double détente. Et qu'y a-t-il de plus important dans la vie que de canaliser dans la bonne direction le flux des émotions humaines ? (Je ne cherche pas ici à exaucer ces renégats qui parlent si facilement de je ne sais quel « instinct de destruction » pour fonder là-dessus leur publicité. Je laisse ce genre de procédés aux Taunton de notre profession ; c'est dégoûtant, c'est immoral, et je ne veux pas y toucher. D'ailleurs, à la longue, cela fait baisser le nombre des consommateurs, pour peu qu'ils y réfléchissent un peu.)

Nul doute, en effet, que, lorsqu'on fonde une campagne de vente sur une des grandes tendances de la race humaine, on ne transcende par là même le problème commercial et économique ; on affirme cette tendance, on l'aide à s'exprimer, on lui donne un cadre.

Et ainsi se trouve-t-on assuré de voir chaque année se développer le nombre de consommateurs, développement si nécessaire à l'expansion économique.

La Chlorella Corporation, je fus heureux de l'apprendre, prenait à cet égard grand soin de ses ouvriers. Le régime comportait ce qu'il fallait de composés hormonaux et il y avait au cinquième étage une salle de récréation de mille lits. La compagnie exigeait seulement que les enfants nés sur la plantation fussent automatiquement inscrits comme apprentis si l'un ou l'autre des parents faisait encore partie du personnel lors du dixième anniversaire du rejeton.

Mais je n'avais pas le temps pour ces ébats. J'apprenais à me débrouiller, j'étudiais le milieu où je me trouvais, j'attendais l'occasion. Si elle ne se présentait pas bientôt, je la provoquerais ; mais il fallait d'abord que j'examine à fond la situation.

En attendant, je notai soigneusement les résultats de la campagne publicitaire du projet Vénus. Tout se passait très bien... du moins au commencement. Les calembours, les couplets publicitaires, les communiqués glissés dans les magazines faisaient leur effet.

Et puis les choses commencèrent à se gêner.

Il y avait un revirement d'opinion. Il me fallut une journée pour m'en apercevoir et une semaine pour être sûr que c'était vrai. Le mot « Vénus » figura plus rarement dans les conversations. Quand on parlait de la fusée interplanétaire, c'était à propos de sujets tels que « l'empoisonnement par les radiations », les « impôts », « les sacrifices exigés du pays ». De nouvelles formules apparaissaient, plus dangereuses : « Tu connais l'histoire du type coincé dans sa combinaison de vol ? »

On aurait pu ne pas s'apercevoir de ce qui se passait et Fowler Schocken, en consultant les rapports quotidiens, les graphiques et autres courbes concernant le projet Vénus n'aurait sans doute pas un instant l'idée de mettre en doute l'exactitude de ce qu'on lui racontait. Mais je connaissais le projet Vénus. Et je savais ce qui était en train de se passer.

Matt Runstead avait pris la direction du service.

Herrera était l'aristocrate du dortoir dix. Après dix ans de travail chez Chlorella, il avait gravi les échelons — ce qui consistait en fait, sur le plan topographique, à les descendre — jusqu'au poste de maître découpeur. Il travaillait dans la grande salle souterraine où grandissait Poulgrain, sous la surveillance de Herrera et de ses aides. Il maniait une sorte de glaive à deux poignées qui découpait de grandes tranches du tissu animal, laissant aux emballeurs et autres manœuvres de moindre importance le soin de les peser, de les

préparer, de les cuire, de les assaisonner, de les frigorifier, de les emballer et de les expédier vers la région désignée chaque jour.

C'était plus qu'un travail de simple production. Son rôle était parfois comparable à celui d'une soupape de sûreté. Poulgrain grandissait sans cesse, et cela durait depuis des décennies. Depuis le jour où sa croissance avait commencé, à partir d'un fragment de tissu cardiaque, Poulgrain ne savait que se développer en cherchant à entourer tout corps étranger qui s'opposait à sa croissance. Il était prêt à grossir, à grossir au point d'emplir le souterrain et de faire au besoin éclater les parois. Il grossissait tant qu'on le nourrissait. Herrera veillait à ce que la croissance se fît régulièrement et à ce que le découpage fût équitable entre les divers côtés.

Moyennant ces responsabilités, il touchait un salaire convenable, et pourtant Herrera n'avait jamais pris femme ni loué un appartement dans un des étages supérieurs du pylône. Il effectuait des voyages qui donnaient lieu à de lestes commentaires durant son absence, mais dont on ne parlait en sa présence que fort respectueusement. Il gardait toujours avec lui son découpoir dont affûtait parfois le tranchant avec une pierre. C'était un homme dont je me devais de faire la connaissance : il avait de l'argent — il devait en avoir après dix ans de travail — et c'était d'argent que j'avais besoin.

J'avais maintenant très bien compris le mécanisme des contrats du type B. On ne parvenait jamais à se débarrasser de ses dettes. On trouvait facilement du crédit : cela faisait partie du système, et les raisons ne manquaient pas non plus pour en profiter. Si chaque semaine, je me trouvais débiteur de dix dollars, à la fin mon de contrat j'aurais à l'égard de la Chlorella un arriéré de onze cents dollars, et je serais obligé de travailler pour m'acquitter de ma dette. Et ce faisant, je ne réussirais qu'à l'accroître.

Il me fallait l'argent de Herrera pour sortir d'ici et regagner New York et retrouver ma femme et ma situation. Runstead était en train de faire du projet Vénus quelque chose qui ne me plaisait pas. Et Dieu sait ce que faisait Kathy, si elle se croyait veuve. Je m'efforçais surtout de ne pas penser à une chose : à Jack O'Shea. Le nain se vengeait sur les femmes de toutes ces années durant lesquelles il avait connu leur mépris. Jusqu'à vingt-cinq ans, il n'avait été qu'un grotesque nabot de trente kilos et dont la vocation de pilote d'essai soulignait encore le ridicule. A vingt-six ans, il s'était retrouvé célébrité mondiale numéro un : il avait été le premier à poser le pied sur Vénus. Ç'avait été la gloire. Et il avait pas mal d'amour à rattraper. On racontait qu'au cours de sa tournée de conférences il avait battu des records. Cette histoire ne me plaisait guère. Je n'aimais pas la façon dont il avait l'air de bien aimer Kathy plus que la sympathie que celle-ci semblait lui témoigner.

Une journée encore se passa : lever à l'aube, petit déjeuner,

combinaison et lunettes, hop ! le monte-charge, écumage en plein soleil durant des heures, dîner et salle de récréation, et, je l'espérais, quelques minutes de conversation avec Herrera.

« Il est bien affûté, ce découpoir, Gus. Il n'y a que deux sortes de gens, au fond : ceux qui soignent leurs outils et les imbéciles. »

Sous ses sourcils broussailleux, il me regarda d'un air méfiant. « Ça rapporte toujours de faire les choses proprement. C'est toi, le nouveau ?

— Oui. C'est la première fois que je viens. Tu crois que je devrais rester ?

— Tu es bien obligé. Tu as un contrat. » Et il se dirigea vers le comptoir où se trouvaient les magazines.

Allons, demain est un autre jour.

« Salut, Gus. Fatigué ?

— Salut, George. Oui, un peu. Dix heures de découpage. On en a plein les bras.

— Je m'en doute. L'écumage, ça n'est pas sorcier, et puis ça ne demande pas d'intelligence.

— Qui sait ? Peut-être qu'un jour tu auras de l'avancement... Tiens, je crois que je vais me payer une petite transe. »

Un autre jour :

« Bonsoir, George. Ça va ?

— Faut pas se plaindre, Gus. Je brunis, c'est toujours ça.

— Je pense bien. Dans quelque temps, tu seras aussi brun que moi. Ha ! ha ! Qu'est-ce que tu dis de celle-là ?

— *Porque no, amigo ?*

— Hé, *tu hablas español ! Cuando aprendiste la lengua ?*

— Pas si vite, Gus. Je ne comprends qu'un mot par-ci par-là. Je regrette de ne pas en savoir plus. Un jour, quand j'aurai un peu d'argent devant moi, j'irai en ville voir les filles.

— Oh ! elles parlent toutes anglais, enfin un peu. Si tu en trouves une gentille que tu veuilles revoir de temps en temps, ce serait bien que tu parles un peu espagnol. Ça lui ferait plaisir. Mais elles savent presque toutes dire : « Tu viens, chéri ? » en anglais. Ha ! ha ! »

Et puis un autre jour... un grand jour.

Je venais de toucher ma paie, et ma dette s'était accrue de huit dollars. Au début, je me demandais où passait l'argent, maintenant je le savais. Je revenais du travail complètement déshydraté. J'allais boire un coup de limonade au distributeur en inscrivant mon matricule — on déduisait vingt-cinq *cents* de ma paie. Une ration ne me suffisait pas, alors je m'en payais une autre : coût cinquante *cents*. Le dîner était mauvais comme d'habitude ; je n'avais pas le courage de manger plus d'une ou deux bouchées de Poulgrain. Dans la soirée, la faim me

prenait et il y avait toujours une cantine où je pouvais sans difficulté trouver des biscuits Craquesel à crédit. Les Craquesel vous laissaient dans la bouche un goût un peu salé dont on ne pouvait se débarrasser qu'en allant boire deux autres rations de limonade au distributeur. La limonade, par contre, vous donnait envie de fumer des cigarettes Starr, après quoi vous aviez de nouveau faim de Craquesel... Était-ce bien ainsi que Fowler Schocken avait conçu avec Starrzelius Verily le premier trust sphérique ? Limonade-Craquesel-cigarettes-limonade... le cycle infernal.

Et on payait six pour cent d'intérêt sur l'argent qu'on vous avançait.

Il fallait faire vite. Si je ne sortais pas de là dans les délais les plus brefs, je n'en sortirais jamais. Je sentais mon esprit d'initiative, ma personnalité, se dissoudre en moi, cellule après cellule. Les doses infimes mais continuelles, d'alcaloïdes sapaient ma volonté ; et surtout, j'avais l'impression désespérante que c'était comme ça, que ce serait toujours comme ça, que ce n'était pas si terrible et qu'on avait toujours la ressource de s'installer devant un hypnotéléviseur, ou de s'enivrer à la limonade ou peut-être de goûter une de ces capsules vertes qui se vendaient sous le manteau à des cours variant chaque jour.

Il fallait faire vite.

« *Como 'sta, Gustavo ?* »

Il s'assit et un sourire plissa son visage au type aztèque prononcé. « *Como 'sta, amigo Jorge ? Se fuma ?* » Il me tendit un paquet de cigarettes.

C'étaient des Bouts-verts. Je répondis machinalement : « Non, merci, je fume des Starr ; elles ont plus de goût. » Et non moins machinalement, j'en allumai une, bien sûr j'étais en train de devenir le genre de consommateurs que nous aimons. Vous pensez à fumer, pensez à une Starr, allumez-en une. Vous allumez une Starr, pensez à la limonade. Vous buvez un coup de limonade, vous pensez aux Craquesel, vous en achetez une boîte. Vous en achetez une boîte et vous pensez à fumer, vous allumez une Starr. Et à chaque étape, roulent dans votre tête les formules publicitaires dont on vous a bourré les yeux et les oreilles.

« Je fume des Starr ; elles ont plus de goût. Je bois de la limonade, à la régalade. Je mange des Craquesel, le biscuit des connaisseurs. Je fume...

— Tu n'as pas l'air si content que ça, George, me dit Gus.

— Je ne le suis pas non plus, *amigo*. » Enfin, ça y était. « Je me trouve dans une situation très étrange. »

Je le laissais venir maintenant.

« Je pensais bien qu'il y avait quelque chose de louche. Un garçon intelligent comme toi, un garçon qui a voyagé. Peut-être as-tu

besoin d'aide ? »

Merveilleux ; merveilleux ! « Tu n'y perdras pas, Gus. C'est un risque que tu prends, bien sûr, mais je t'affirme que tu n'y perdras pas. Voici mon histoire...

— Chut ! Pas ici ! » fit-il. Et il reprit à voix plus basse : « C'est toujours un risque. Mais cela vaut toujours la peine quand je vois un jeune homme intelligent qui commence à comprendre et à agir. Un jour, je me tromperai, *seguro*. Alors, ils m'arrêteront et peut-être qu'ils me grilleront le cerveau. Mais qu'importe, j'aurai rempli mon rôle. Tiens, je n'ai pas besoin de te dire de faire attention quand tu ouvriras ceci. » Il me donna une poignée de main et je sentis une boulette de papier se coller à ma paume. Puis il se dirigea vers l'hypnotéléviseur, pressa le bouton pour une séance d'une demi-heure et s'allongea auprès des autres clients.

J'allai aux lavabos et inscrivis mon numéro pour dix minutes d'occupation d'une cabine — bang, encore dix *cents* de ma paie qui s'en allaient — et j'entrai. La boulette de papier se déroula dans ma main et je lus sur une feuille de papier très mince :

VOUS TENEZ UNE VIE ENTRE VOS MAINS !

Voici un tract de l'Association mondiale écologiste, dont les membres sont plus connus sous le surnom d' » écolos ». Il vous a été remis par un membre de l'A.M.E. qui vous a estimé : a) intelligent ; b) mécontent de la situation actuelle du monde ; c) susceptible d'être pour nous une recrue intéressante. Sa vie se trouve maintenant entre vos mains. Nous vous demandons de lire ce qui suit avant de prendre aucune décision.

QUELQUES FAITS À PROPOS DE L'A.M.E.

Les faits : l'A.M.E. est une organisation secrète persécutée par tous les gouvernements du monde. Elle estime que l'exploitation inconsidérée des ressources naturelles a provoqué un appauvrissement et une misère inutiles. Elle est convaincue que, si l'on continue de pratiquer cette méthode, cela signifiera la fin de l'espèce humaine sur la terre. Elle croit que cette tendance peut être renversée si l'on peut amener les peuples à exiger un plan de repopulation, de reboisement, de régénération du sol, de désurbanisation et à obtenir qu'on cesse la production de tous ces appareils et de tous ces aliments synthétiques pour lesquels il n'existe pas de demande naturelle. Pour parvenir à ce résultat, nous recourons à la propagande — en voici un exemple —, aux démonstrations de force, et au sabotage des installations qui fabriquent ces produits

QUELQUES MENSONGES QU'ON COLPORTE À PROPOS DE L'A.M.E.

Vous avez sans doute entendu dire que les « écolos » sont des assassins, des névrosés et des inadaptés qui tuent et qui détruisent sans raison ou par envie pure. Tout cela est faux. Les membres de l'A.M.E. sont des gens normaux, équilibrés, et nombre d'entre eux ont fait ce que l'on considère comme une carrière réussie. Les gens qui profitent de cette exploitation que nous espérons supprimer prétendent naturellement le contraire. Il existe certes des déséquilibrés et des criminels qui commettent des abus au nom de l'écologisme soit par idéalisme d'illuminés, soit parce qu'ils trouvent là un prétexte pour se livrer au pillage. L'A.M.E. affirme n'avoir aucun lien avec ces individus dont elle désapprouve catégoriquement la conduite.

ET MAINTENANT, QU'ALLEZ-VOUS-FAIRE ?

A vous de choisir. Vous pouvez : a) dénoncer la personne qui vous a remis ce tract ; b) détruire ce tract et n'y plus penser ; c) aller trouver la personne qui vous l'a remis et lui demander des renseignements plus complets. Nous vous demandons de réfléchir avant de prendre une décision.

Je réfléchis longuement. Je trouvais que ce tract était : a) le prospectus le plus mal fait et le moins attrayant que j'eusse jamais vu ; b) une vision déformée de la réalité ; c) une possibilité d'évasion pour moi.

C'était donc ça les écolos redoutés ! Quel radotage... et pourtant il y avait quelque chose dans leur texte. C'était à certains égards, et bien involontairement, habile. C'était un appel à la raison et il est toujours dangereux de faire appel à la raison. On ne peut pas s'y fier. Voilà longtemps que dans notre métier nous l'avons mise à l'écart, et elle ne nous a jamais fait défaut.

Bon. Deux solutions s'offraient à moi. Je pouvais aller à la direction et dénoncer Herrera. Cela me ferait peut-être un peu de publicité ; peut-être m'écouterait-on ; peut-être même croirait-on suffisamment ce que je raconterai pour qu'on vérifie. Je crus me souvenir que les dénonciateurs d'écolos se faisaient griller le cerveau sous le prétexte bien compréhensible qu'ils avaient été exposés au

virus et que le mal pourrait se déclencher plus tard, une fois passée la première réaction saine et normale. Cette solution ne convenait donc pas. Autre solution plus risquée, plus héroïque aussi : je pouvais sonder les écolos et me servir d'eux. Si leur organisation avait véritablement l'ampleur mondiale qu'ils prétendaient, il n'y avait aucune raison pour que je ne finisse pas par me retrouver à New York, d'où je pourrai dévoiler le pot aux roses.

Pas une seconde je ne doutai de la possibilité de réussir. Les doigts me démangeaient : j'aurais voulu prendre un crayon et biffer les formules ternes pour les remplacer par des phrases plus percutantes.

La porte de la cabine s'ouvrit toute grande ; mes dix minutes s'étaient écoulées. Je m'empressai de jeter le tract dans la chasse d'eau et je regagnai la salle de récréation. Herrera était toujours en transe devant l'hypnotéléviseur.

J'attendis une vingtaine de minutes. Puis il se leva, s'ébroua et regarda autour de lui en clignotant. Il m'aperçut alors et son visage se figea. Je souris et il s'approcha. « D'accord, *compañero* ? me demanda-t-il.

— D'accord. Quand tu voudras, Gus.

— Bientôt, dit-il. Chaque fois que je tente comme ça de recruter un nouvel adepte, je m'offre une dose d'hypnotélé. Je ne peux pas supporter l'angoisse d'attendre la réaction de l'homme que je viens de contacter. Un jour je sortirai de transe pour trouver les poulets qui m'attendront. » Il se mit à affûter avec sa pierre le tranchant de son découpoir.

J'examinai l'instrument sous un jour nouveau. « C'est pour les flics ? demandai-je.

— Non, dit-il, d'un air scandalisé. Pas du tout, George. Pour moi. Pour que je sois sûr de ne pas flancher. »

C'était là une noble intention, même si la cause qu'il défendait était mauvaise. Je maudis les cerveaux tortueux et pervers qui avaient amené là un brave consommateur comme Gus. C'était presque du meurtre. Il aurait pu jouer son rôle dans le monde, acheter, consommer, travailler et procurer des bénéfices à ses semblables, accroissant ses besoins et accroissant par là même les bénéfices du circuit de consommation où il se trouvait, il aurait pu élever des enfants qui auraient fait de futurs consommateurs. C'était navrant de voir qu'il était devenu : un fanatique inutile.

Je résolus de faire tout ce que je pourrais pour lui le jour où je dénoncerais l'organisation en bloc. Il n'était pas responsable. C'étaient les gens qui l'avaient rendu aigri qui devraient payer. Il devait bien exister un traitement curatif pour des écolos comme Gus qui n'étaient que des victimes. Je me renseignerai... non, mieux valait ne rien demander. Les gens auraient tôt fait d'en tirer des conclusions ; je les

entendais d'ici : « Je ne veux pas dire que Mitch ne soit pas sûr, mais enfin il a quand même de drôles d'idées. — Oui, vous savez ce que c'est. Écolo un jour, écolo toujours. — C'est vrai, il vous en reste quelque chose. Comprenez-moi, je ne veux pas dire que Mitch... non, bien sûr... mais... »

Au diable Herrera. Il pouvait prendre ses risques comme tout le monde. Quelqu'un qui s'efforce de bouleverser le mécanisme du monde n'a pas le droit de se plaindre s'il se trouve un jour pris dans l'engrenage.

IX

Les jours passaient comme des semaines. Herrera ne me parlait guère jusqu'au soir où il me dit : « Tu n'as jamais vu Poulgrain ? » C'était le nom de la masse de tissus organiques à partir de laquelle on extrayait la protéine synthétique. Je répondis que non. « Viens donc, me dit-il alors. Ça vaut le coup d'œil. »

Nous traversâmes des couloirs et nous nous cramponnâmes au filet de monte-charge. Je fermai les yeux. Quand on descend avec cet engin-là, c'est pire que le train fantôme. Les étages défilaient : quarantième, trentième, vingtième, dixième, rez-de-chaussée, dixième sous-sol.

« Saute, George, me dit Herrera. Plus bas, c'est le moteur. » Je ne me le fis pas dire deux fois.

Il régnait au dixième sous-sol une pénombre déplaisante, et l'eau suintait des murs de béton. D'immenses poutrelles supportaient la voûte. Un réseau de canalisations encombrait le corridor dans lequel nous nous engageâmes. « Les liquides nourriciers », dit Herrera.

Je lui demandai pourquoi ce plafond apparemment si épais. « C'est du ciment et du plomb ; pour arrêter les rayons cosmiques. Sinon, Poulgrain peut avoir un cancer. Il n'est plus comestible. Et si on ne s'en aperçoit pas tout de suite, fit-il, en brandissant d'un geste significatif son découpoir, il faut tout brûler. »

Il ouvrit la porte. « Voici son nid », dit-il fièrement. Je regardai et demeurai bouche bée.

Je me trouvais dans une vaste coupole bétonnée que Poulgrain emplissait presque tout entier. C'était un hémisphère de couleur gris-brun et d'aspect caoutchouteux, d'une quinzaine de mètres de diamètre. Des douzaines de conduites s'enfonçaient dans sa chair palpitante. On voyait bien qu'il s'agissait de tissus vivants.

Herrera m'expliquait : « Toute la journée, je tourne autour. Dès que j'aperçois une partie qui se développe vite, qui a l'air tendre, je découpe. » Et, joignant le geste à la parole, il préleva sur Poulgrain une tranche de trois centimètres d'épaisseur. « Mes aides préparent le

morceau et le déposent sur le tapis roulant. » De divers points de la coupole partaient des tunnels occupés par des tapis roulants qui pour l'instant ne fonctionnaient pas.

« Il ne grandit pas la nuit ?

— Non. On ralentit l'arrivée de liquides nourriciers et on laisse les déchets s'accumuler. Chaque nuit Poulgrain frise la mort. Et chaque matin, il ressuscite, comme Lazare. Mais personne ne dit des prières devant lui, pauvre vieux. » Il administra sur la masse gélatineuse une tape affectueuse.

« Tu l'aimes bien, dis-je bêtement.

— Mais oui, George. Je lui fais faire des tours. » Il se dirigea vers l'entrée d'un des tunnels et prit une barre de fer qu'il appuya d'un côté sur la porte d'entrée du nid et de l'autre sur une rainure qui semblait creusée accidentellement dans le sol cimenté. Cela constituait un excellent verrou.

« Je vais te montrer », dit-il en souriant. D'un geste de prestidigitateur, il tira de sa poche une sorte de sifflet. Au lieu d'embouchure, il y avait un minuscule réservoir d'air qu'on alimentait à l'aide d'une petite pompe à main. « Ce n'est pas moi qui l'ai fabriqué, s'empressa-t-il de préciser. Ça s'appelle un sifflet de Galton, mais je ne sais pas qui est ce Galton. Regarde... et écoute. »

Il se mit à manœuvrer la pompe tout en pointant le sifflet dans la direction de Poulgrain. Je n'entendais rien, mais je frémis en voyant une dépression hémisphérique se creuser dans la masse spongieuse du protoplasme.

« N'aie pas peur, *compañero*, me dit-il. Suis-moi. » Pompant de plus en plus fort, il me tendit une torche électrique que j'allumai machinalement. Herrera actionnait toujours son sifflet à ultrasons, le braquant vers Poulgrain comme une lance d'arrosage. La cavité se creusait de plus en plus et devint une niche voûtée dont le sol bétonné constituait la base.

Herrera pénétra dans cette anfractuosité en me disant : « Suis-moi. » J'obéis, le cœur battant à tout rompre. Il avançait toujours, actionnant son sifflet et la niche devint une coupole, au fur et à mesure que le passage par lequel nous étions entrés se refermait.

Nous étions maintenant à l'intérieur d'une bulle hémisphérique qui se déplaçait lentement à travers une masse de cent tonnes de chair grisâtre. « Eclaire le sol, *compañero* », dit-il. Je braquai le faisceau sur le béton. On y distinguait des lignes qui semblaient être le fruit du hasard, mais sur lesquelles Herrera se guidait. Nous progressions toujours et je me demandais avec angoisse ce qui se passerait si jamais la pompe de l'appareil se désamorçait...

Après une éternité, les rayons de ma torche éclairèrent un croissant de métal. La bulle avança encore un peu avec nous et le

croissant devint un disque. Sans cesser pomper, Herrera donna trois coups de pied sur le sol et le disque s'ouvrit, révélant un trou d'homme. « Après toi », dit-il et je plongeai sans me préoccuper de savoir si j'allais rencontrer un sol dur ou mou. J'atterris sans brutalité, et je restai là, frissonnant. Un instant plus tard, Herrera me rejoignit et le trou d'homme se referma au-dessus de nous. Mon compagnon se releva en se massant le bras. « Pénible, dit-il. Je pompe comme un forcené sans qu'on entende rien. Un de ces jours, le sifflet s'arrêtera sans que je m'en aperçoive et alors... » Il eut un sourire éloquent.

« Voici George Groby, annonça Herrera. Ronnie Bowen », reprit-il, continuant les présentations. C'était un consommateur de petite taille, en uniforme d'employé de la direction. « Et Arturo Denzer. » Denzer était un garçon très jeune, à l'air nerveux.

Nous étions dans une petite pièce bien éclairée, entièrement bétonnée avec des régénérateurs d'air. Il y avait des bureaux, des téléphones. On avait du mal à croire que le seul moyen d'accès était défendu par la montagne de protoplasme au-dessous de laquelle nous nous trouvions. Il était plus incroyable encore que les vibrations à haute fréquence, imperceptibles pour l'oreille humaine, réussissent à faire s'écarter cette masse insensible.

« Heureux de vous rencontrer, Groby, fit Bowen. Herrera dit que vous êtes intelligent. Nous n'aimons guère la paperasserie ici, mais je voudrais quand même voir votre fiche et votre profil intellectuel. »

Je lui tendis le profil de Groby qu'il examina. Il prit un air sceptique en voyant comme mon coefficient d'instruction était peu élevé. « Je vous avouerai, dit-il, que vous ne me semblez pas parler comme un homme dépourvu d'instruction.

— Vous savez comment sont les gosses, dis-je. Je passais mon temps à lire, à regarder les documentaires. Ça n'est pas drôle d'être le cadet d'une famille de cinq enfants. On n'est pas assez âgé pour être respecté et pas assez jeune pour être le petit dernier qu'on dorlote. Je me sentais un peu perdu et j'ai fait tout mon possible pour m'instruire. »

Il accepta mon explication. « Je comprends, fit-il. Maintenant, dites-moi, que savez-vous faire ?

— Eh bien..., je crois que je pourrais composer un tract mieux rédigé que celui dont vous vous servez.

— Vraiment. Et quoi d'autre ?

— Je pourrais vous aider au point de vue de la propagande en général. Vous pourriez faire circuler des histoires dont les gens ne sauraient pas qu'elles émanent d'une source cons... de nous. Faire courir des bruits qui éveillent leur mécontentement.

— C'est très intéressant. Par exemple ? »

Mon cerveau avait retrouvé sa lucidité. « Répandez au réfectoire le bruit qu'on a découvert un moyen de fabriquer une protéine synthétique nouvelle, qui a le goût de rosbif et qui coûte un dollar la livre. Dites que la nouvelle va être annoncée dans trois jours. Et quand les trois jours se seront écoulés sans qu'on ait rien annoncé, vous lancez une plaisanterie dans le genre de : « Quelle différence y a-t-il entre du rosbif et une tranche de Poulgrain ? » Réponse : « Cent cinquante ans de progrès. » Quelque chose qui frappe l'imagination et qui leur fasse regretter le bon vieux temps. »

C'était facile. Ce n'était pas la première fois que je consacrais mon talent à vanter les mérites d'un produit que personnellement je n'approuvais pas.

Bowen notait tout cela sur une machine à écrire silencieuse. « Bon, dit-il. Très ingénieux, Groby. Nous allons essayer. Mais pourquoi dites-vous trois jours ? »

Je ne pouvais décemment pas lui expliquer que trois jours représentaient la période optimale pour amorcer un circuit avec une formule toute faite ; c'était ce qu'on apprenait dans les livres de publicité. Je répondis donc d'un air gêné : « Oh ! je ne sais pas, trois jours, ça me paraissait un bon délai.

— Eh bien, nous allons essayer. Maintenant, Groby, vous allez faire un stage d'étude. Nous avons ici les classiques conservationnistes, il faut que vous les lisiez. Nous avons aussi des publications techniques que vous aurez à consulter régulièrement : *Bulletin de statistiques*, *Journal d'Astronautique*, *Biometrica*, *Revue d'Agriculture* et des tas d'autres. Si vous tombez sur un passage que vous ne comprenez pas, ce qui vous arrivera sûrement, demandez-moi de vous l'expliquer. Quand vous aurez fini, vous choisirez un sujet qui vous intéresse particulièrement et vous vous spécialiserez afin d'effectuer des recherches dans ce domaine. Un conservationniste informé en vaut deux.

— Pourquoi le *Journal d'Astronautique* ? » demandai-je réprimant avec peine mon impatience. Je croyais deviner la réponse : le sabotage du projet par Runstead, mon enlèvement, les retards et les échecs dans la réalisation du projet Vénus. Tout cela ne découlerait-il pas d'une conjuration écolo ? Les écolos n'auraient-ils pas décrété, dans leur illogisme, que le voyage interplanétaire était contre nature ?

« C'est très important, dit Bowen. Il faut que vous connaissiez la question à fond.

— Vous voulez dire que nous pourrions faire échouer les projets tentés dans ce sens ? risquai-je.

— Bien sûr que non ! fit Bowen en explosant. Bon sang, Groby,

pensez un peu à ce que Vénus représente pour nous : une planète vierge, toutes les richesses dont l'humanité a besoin, tout le terrain, toutes les ressources alimentaires et naturelles. Voyons, un peu de bon sens.

— Oh ! » fis-je. Le mystère demeurerait entier.

Je m'installai avec les bobines du *Biometrica* et de temps en temps je demandai une explication dont je n'avais pas besoin. *Biometrica* est un des instruments de travail quotidien du publiciste. On y trouve les chiffres de populations, les modifications du taux d'intelligence, le taux de mortalité avec les causes de décès et mille autres renseignements de cet ordre. Presque chaque numéro contenait de bonnes nouvelles pour nous... celles-là mêmes qui faisaient tiquer ces écolos. Un accroissement de la population était toujours une bonne nouvelle pour nous. Plus de gens, donc plus de ventes. Nous accueillons non moins favorablement l'annonce que le taux d'intelligence avait baissé. Moins de jugeote, plus de ventes. Mais ces fanatiques aux idées étranges ne voyaient pas les choses ainsi et il fallait bien que je fisse mine d'être de leur avis.

Au bout d'un moment, je passai au *Journal d'Astronautique*. Là, les nouvelles étaient mauvaises... vraiment mauvaises. On faisait état de l'apathie du public ; une hostilité se manifestait dans le pays en face des restrictions qu'imposait la construction de la fusée pour Vénus ; on envisageait avec pessimisme l'installation d'une colonie terrienne sur Vénus ; si jamais on y parvenait, que pourraient bien faire les colons ?

Maudit Runstead !

Mais la plus mauvaise nouvelle s'étalait sur la couverture du dernier numéro. La légende de la photo déclarait : « Jack O'Shea, souriant, se laisse embrasser par une de ses belles amies venue le féliciter d'avoir été décoré de la médaille d'honneur par le président. » La belle amie en question était ma femme Kathy et elle n'avait jamais été plus jolie.

M'étant introduit dans la cellule écolo, je jouai des coudes. Au bout de trois jours, il régnait au réfectoire un vague mécontentement. Une semaine plus tard, on pouvait entendre des consommateurs murmurer : « Je regrette fichtrement de n'être pas né cent ans plus tôt... Si seulement ce dortoir n'était pas aussi encombré... Ah ! si je pouvais me trouver un coin de terre quelque part où je puisse travailler pour moi. »

La cellule était ravie. En une semaine, semblait-il, j'en avais fait plus qu'eux tous en un an. Bowen — qui s'occupait du personnel — me dit : « Nous avons besoin d'un type comme vous, Groby. Vous n'allez pas passer votre vie à faire de l'écumage. Un de ces jours, on va vous demander si vous connaissez quelque chose à la chimie

alimentaire. Dites oui. Je vous donnerai les rudiments de ce que vous aurez besoin de savoir. Et nous arriverons bien à vous faire travailler ailleurs qu'en plein soleil. »

Il arriva une semaine où les gens se mirent à dire : « Ce serait bien agréable d'aller se promener en forêt un de ces jours. Quand on pense à tous les arbres qu'il y avait autrefois ! » et puis : « Quelle saleté ce savon à l'eau de mer ! » alors que jamais encore l'idée ne leur était venue que ce savon était effectivement fabriqué à base d'eau de mer. Le contremaître vint me trouver et me dit comme prévu : « Groby ! Vous vous y connaissez un peu en chimie alimentaire ?

— C'est drôle que vous me demandiez ça, dis-je. J'ai justement étudié la question. Je sais quelles sont les doses de sulfates-phosphore-carbone-oxygène-hydrogène-azote des hydroponiques. Je connais les températures optimales et des petites choses comme ça ! »

C'était manifestement plus qu'il n'en savait. « Ah ! oui ? » fit-il. Et il s'éloigna, fort impressionné.

Une semaine plus tard, on racontait une histoire assez corsée sur le trust Starrzelius Verily ; on me transféra à un poste à l'intérieur du pylône : je devais lire des cadrans et tourner des vannes qui commandaient l'arrivée de liquides nourriciers aux réservoirs de culture. C'était un travail moins pénible. Je passai mon temps sous Poulgrain — je pouvais maintenant me frayer un chemin à coups de sifflet Galton sans sourciller — et je m'occupais à rédiger un nouveau texte de tract écolo :

ÊTES-VOUS CAPABLE D'ACCÉDER À UNE VÉRITABLE SITUATION ?

Vous et vous seul pouvez répondre à ces questions vitales :

Etes-vous un individu intelligent, tourné vers l'avenir et âgé de quarante à cinquante ans ?...

Avez-vous l'énergie et l'ambition nécessaires pour assumer les responsabilités vraiment importantes que demain peut vous apporter ?...

Peut-on vous confier le secret le plus important, le plus merveilleux de notre époque ?

Si vous ne vous sentez pas capable de répondre OUI à toutes ces questions, inutile de lire plus loin !

Mais si vous pouvez répondre par l'affirmative, alors vous, vos amis et votre famille pouvez accéder...

Et ainsi de suite. Bowen était abasourdi. « Vous ne croyez pas que cet appel aux quotients intellectuels limite est un peu exagéré ? » demanda-t-il d'un air inquiet. Je ne lui répondis pas que la seule différence entre le niveau moyen le plus élevé et celui des travailleurs de la classe douze tenait simplement au fait que les gens de la classe douze avaient une instruction d'origine purement télépathique : ils ne savaient pas lire. Je rétorquai seulement que je n'étais pas de son avis. Il opina du bonnet.

« Vous êtes un publiciste né, Groby, me dit-il gravement. Dans une Amérique conservationniste, vous seriez chef de service. » Je protestai comme il se doit. « Je n'ai pas le droit de vous retenir, continua-t-il ; il faut que je vous fasse passer à l'échelon supérieur. Vos talents ne doivent pas se gâcher dans le cadre d'une cellule. J'ai communiqué un rapport à votre sujet, fit-il en désignant le communicateur, et je pense qu'on va bientôt faire appel à vous. C'est normal ; mais je regrette de vous voir partir. Quoi qu'il en soit, j'ai déjà pris mes dispositions pour que vous ayez de l'avancement. Voici le guide des acheteurs de la Chlorella... »

Mon cœur bondit de joie. Je savais que la Chlorella avait des ramifications qui s'étendaient jusqu'à New York.

« Merci, dis-je. Je tiens à servir dans toute la mesure où j'en suis capable.

— Je le sais, Groby, répondit-il. Ah !... un détail encore avant que vous partiez. Ceci entre nous, n'est-ce pas, George... J'ai rédigé de mon côté quelques projets. En voici quelques-uns... ce ne sont que des esquisses, vous savez... mais j'aimerais que vous les emportiez pour les regarder et voir ce que vous en pensez... »

Je m'en allai avec le manuel et quatorze des projets de Bowen. C'étaient de mauvais textes sans aucun sel, me sembla-t-il au premier coup d'œil. Mais Bowen m'assura qu'il en avait des tas d'autres et que je n'avais qu'à les utiliser si c'était possible.

A la fin d'une journée passée à tourner des robinets, j'étais quand même plus dispos qu'après des heures d'écumage ; Bowen, d'autre part, veillait à ce que l'on me confiât le moins possible de travaux pour la cellule, afin de me laisser le loisir de travailler sur les projets qu'il m'avait confiés. Si bien que pour la première fois j'eus un peu le temps d'explorer. Herrera m'emmena un jour en ville et j'appris comment il utilisait ses mystérieux week-ends. Cette découverte, pour choquante qu'elle fût, ne m'inspira aucune répulsion. Cela me rappela seulement que le gouffre qui sépare les cadres des consommateurs ne peut être comblé par une chose aussi abstraite et aussi irréaliste que ce qu'on appelle « l'amitié ».

Au sortir du vieux métro pneumatique, nous débouchâmes

dans un Costa Rica noyé de crachin et nous entrâmes pour dîner dans un restaurant de troisième ordre. Herrera insista pour que l'on nous servît à chacun une pomme de terre, et il voulut à tout prix payer. « Non, George, c'est moi qui t'invite. Tu ne m'as pas dénoncé après que je t'ai donné le tract, n'est-ce pas ? Ça s'arrose, non ? » Herrera fut extrêmement brillant durant tout le repas, plaisantant avec les garçons et menant entre eux et moi une conversation bilingue éblouissante. Ses yeux brillants, son brio, son rire perpétuel rappelaient la gaieté d'un jeune homme à son premier rendez-vous.

Un jeune homme à son premier rendez-vous. Je songeai ma première rencontre avec Kathy, à ce long après-midi à Central Park, à nos flâneries la main dans la main dans les couloirs sombres, à la piste de danse de la boîte de nuit, à l'heure passée devant sa porte...

Herrera me tapa sur l'épaule et je vis que le serveur et lui riaient aux éclats. Je fis chorus à tout hasard et leurs rires redoublèrent. Visiblement, c'était de moi qu'ils riaient. « Allons, George, dit Herrera en se calmant, il faut partir. Je crois que ce que je vais te montrer maintenant te plaira » Il régla l'addition, et le serveur demanda :

« La salle du fond ?

— La salle du fond, dit Herrera. Viens, George. »

Nous suivîmes le garçon. Il ouvrit une porte, murmura rapidement quelques mots d'espagnol à l'oreille de Herrera. « Oh ! ne t'inquiète pas, *amigo*, lui dit Herrera, nous ne demeurerons pas longtemps. »

« La salle du fond » était une bibliothèque.

Je sentais les yeux d'Herrera sur moi et je ne crois pas que je montrai rien de ce que je sentais. Je restai même une bonne heure avec lui tandis qu'il dévorait un exemplaire mangé aux vers d'un livre intitulé *Moby Dick* et que je feuilletais d'antiques magazines. Je retrouvai là des classiques dont le titre éveillait en moi de vagues souvenirs. Il y avait notamment *Etes-vous sûr de parler correctement ?* et une très belle édition de *Enrichissez votre vocabulaire* qui auraient fait très bien sur les rayons de mon bureau de New York. Mais j'étais incapable de me détendre parmi tous ces livres dont aucun ne comportait une ligne de publicité. Je ne suis pas systématiquement ennemi des distractions solitaires quand elles ont leur utilité. Mais ma tolérance a des limites.

Herrera, j'en suis sûr, comprit que je mentais quand je lui dis que j'avais la migraine. Lorsque beaucoup plus tard il rentra d'un pas nonchalant dans le dortoir, je détournai la tête. Après cela, nous ne nous parlâmes plus guère.

Une semaine plus tard, après une quasi-émeute qui avait éclaté au réfectoire quand le bruit s'était répandu que les beignets de

levure contenaient maintenant de la sciure de bois, je fus convoqué à la direction.

Un gros ponte du personnel me reçut après m'avoir fait attendre une heure. « Groby ?

— Oui, monsieur Milo.

— Remarquable rendement. Tout à fait remarquable. Votre coefficient de productivité est de quatre. »

Je reconnaissais là le travail de Bowen. C'était lui qui tenait les dossiers. Il lui avait fallu cinq ans pour parvenir à ce poste clé.

« Vous êtes bien bon, monsieur Milo.

— Mais non, mais non. Dites-moi, il se trouve que nous allons avoir un poste vacant. Un de nos délégués dans le Nord. Je vois que ses résultats baissent terriblement. »

Ce n'étaient pas les résultats qu'il obtenait, mais leur reflet, leur reflet sur le papier qui déclinait : cette image soigneusement dessinée dans son dossier par les soins de Bowen. Je commençai à apprécier à sa juste valeur l'immense pouvoir dont disposaient les écolos.

« Vous intéressez-vous aux questions d'achat, Groby ?

— C'est curieux que vous me posiez cette question, monsieur Milo, dis-je d'un ton surpris. Cela m'a toujours attiré. Je crois que je pourrais me débrouiller assez bien dans un service d'achat. »

Il me regarda d'un air sceptique ; c'était la réponse classique. Il se mit à me bombarder de questions et je récitai docilement les réponses apprises dans le guide des acheteurs de la Chlorella. Milo l'avait appris par cœur une vingtaine d'années auparavant et moi la semaine dernière : il n'était pas de taille. Au bout d'une heure, il était convaincu que George Groby était un des espoirs de la Protéine Chlorella et qu'il fallait tout de suite utiliser mes capacités.

Le soir même j'informai la cellule.

« Ça veut dire New York », déclara Bowen. *Ça veut dire New York*. Je ne pus retenir un profond soupir. Kathy, songeai-je. Il continua : « Il faut que je vous enseigne un certain nombre de choses maintenant. Tout d'abord... les signes de reconnaissance. »

J'appris donc les signes de reconnaissance. Il y en avait un manuel pour les rencontres à courte distance. Il y avait un signal de détresse pour les distances moyennes. A longue distance, on utilisait un code de petites annonces dans les journaux ; un code remarquable. Il me fit étudier soigneusement les signes et le code. Cela nous prit jusqu'au petit matin. Quand nous sortîmes par la salle de Poulgrain, je me rendis compte que je n'avais pas vu Herrera de la journée. Je demandai ce qui s'était passé.

« Il a lâché », dit simplement Bowen.

Je ne dis rien. C'était une sorte de sténo parlée entre écolos. « Un tel a lâché. » Cela voulait dire : « Un tel a peiné des années et

des années pour la cause de l'A.M.E. Il a sacrifié ses économies et les rares plaisirs qu'elles auraient pu lui procurer. Il ne s'est pas marié et il n'a pas pris de maîtresse parce que cela aurait été dangereux. Il a fini par être obsédé par des doutes si terribles, qu'il n'osait pas se les avouer à lui-même ni à nous. Ces doutes, ces appréhensions n'ont cessé de croître. Il était hanté par tout cela, il n'a plus pu tenir, et il est mort. »

« Herrera a lâché, répétai-je stupidement.

— Il faut vous faire une raison, dit sèchement Bowen. Vous partez pour le Nord. Vous avez une mission à remplir. »

Fichtre oui, j'avais une mission à remplir.

X

Mon voyage à New York se fit dans des conditions presque respectables : vêtu d'un costume de petit employé de direction, je pris place à bord d'une fusée de tourisme, comme passager d'entrepont. Au-dessus de moi, les braves consommateurs costa-ricains poussaient des ooh ! et des aah ! en regardant derrière les hublots prismatiques ou bien comptaient avec angoisse leurs gros sous en se demandant si leurs richesses leur permettraient de goûter à tous les plaisirs qu'offraient les géants du Nord.

Sous les ponts, nous formions un groupe moins brillant, mais ce n'était quand même plus l'atmosphère du transport de main-d'œuvre. Nous n'avions pas de hublots, mais les coursives étaient éclairées et on y trouvait des seaux et des distributeurs automatiques. Un surveillant de la plantation nous avait fait un petit speech avant de nous embarquer : « Vous partez pour le Nord, vous allez sortir de la juridiction costa-ricaine. Vous allez trouver là-bas des situations meilleures. Mais n'oubliez pas que vous demeurez toujours des *employés*. Je veux que vous vous souveniez bien que vous appartenez toujours à la Chlorella qui a tous les droits sur vous. Si certains s'imaginent pouvoir rompre leur contrat, ils verront avec quelle facilité on obtient une extradition pour délit commercial. Et pour ceux qui croient pouvoir disparaître tout simplement, qu'ils essaient donc. La Chlorella verse chaque année sept milliards de dollars à la Burns Detective Agency, et Burns fait son métier. Alors si vous avez envie de faire les marioles, nous vous attendons ; c'est bien compris ? » C'était bien compris. « Bon. Embarquez, et bonne chance. Vous avez vos feuilles de route. Mon souvenir à Broadway. »

Nous nous posâmes sur la rampe d'atterrissage de Montauk sans incident. Nous attendîmes dans notre entrepont que les consommateurs de la classe touriste fussent débarqués avec leurs bagages. Il fallut encore attendre que fût terminée une violente discussion entre les inspecteurs du ravitaillement et les stewards : quatre d'entre nous étaient morts durant le trajet, et les stewards avaient naturellement gardé leurs rations pour les revendre au marché

noir.

L'ordre vint enfin de nous grouper par pelotons de cinquante. Nous nous alignâmes et l'on nous tamponna sur le poignet notre visa d'entrée ; nous marchâmes ensuite jusqu'au métro, et en route pour la ville. J'eus de la chance : mon groupe avait droit à un wagon de marchandises.

Au Service du travail, on nous tria et on nous répartit suivant nos affectations respectives. Il y eut un peu d'affolement quand on apprit que Chlorella avait recédé les contrats de vingt d'entre nous à l'I. G. Farben : personne n'a envie de travailler dans les mines d'uranium mais je n'étais pas inquiet. Mon voisin regarda d'un œil mauvais les gardes séparer les vingt malheureux et les emmener. « Ils nous traitent comme des esclaves, dit-il en me tirant par la manche. C'est un crime, tu ne trouves pas, mon vieux ? C'est une violation flagrante de la dignité fondamentale du travail. »

Je lui lançai un regard courroucé. Ce type était un conser bon teint. Puis je me souvins que j'étais un conser moi aussi, du moins pour le moment. Je me demandai si je devais lui donner le signe de reconnaissance convenu, puis à la réflexion je décidai de n'en rien faire. Il serait toujours temps de le retrouver si j'avais besoin de lui ; mais si je révélais trop tôt ma qualité de conser, ce serait peut-être *lui* qui ferait appel à moi.

Nous débarquâmes au dépôt de la Chlorella dans le faubourg de Nyack.

Il n'y a pas de petites économies. Sous New York, comme sous toutes les villes du monde, les conduites d'égouts menaient à une série de bassins et de cuves de récupération. Je savais — comme tout le monde — par quel processus les déchets organiques de vingt-trois millions de personnes étaient portés jusqu'à la mer grâce au système veineux des égouts ; comment les sels étaient neutralisés par ionisation, le liquide résiduel dirigé sur les fermes de varech du détroit de Long Island, et la vase qui restait pompée dans les péniches destinées aux plantations de la Chlorella. Je connaissais tout cela, mais seulement par ouï-dire.

Mon titre officiel était commis aux expéditions, classe 9. Mon travail consistait à ajuster les tuyaux flexibles par lesquels on pompait la vase. Dès le premier jour, je consacrai ma paie d'une semaine à l'achat de capsules nasales antipoussière ; elles ne filtraient pas entièrement les odeurs, mais cela me permettait quand même de les supporter.

Le troisième jour, j'étais de repos et j'allai aux douches. J'avais établi mon plan d'avance : après six heures passées sur le quai de

chargement des péniches où il n'y avait pas de distributeurs automatiques — pour la bonne raison que personne ne pouvait manger, boire, ni fumer quoi que ce fût dans cette atmosphère — les hommes se précipitèrent sur les appareils à Craquesel, à cigarettes et à limonade avant même de penser à prendre une douche. En maîtrisant ces envies qui chez moi n'avaient pas encore eu le temps de s'installer solidement, je réussis à avoir les douches pratiquement pour moi tout seul. Quand la cohue arriva, ce fut mon tour de me précipiter vers les distributeurs automatiques. Simple question de raisonnement, qui souligne bien, me semble-t-il, la différence fondamentale entre la mentalité du consommateur et celle du publiciste.

Il y avait un autre homme dans la salle de douches. Quand j'entrai, il me tendit le savon ; je me frottai consciencieusement et laissai l'eau ruisseler sur mon corps. C'est à peine si je remarquai la présence de l'autre. Mais quand je lui rendis le savon, je sentis ses doigts me toucher le poignet, son index entourant la base de mon pouce.

« Oh, fis-je stupidement en lui rendant la poignée de main rituelle. Vous êtes mon cont...

— Chut ! » siffla-t-il. Il désigna d'un air furieux le micro d'écoute qui pendait au plafond. Puis, me tournant le dos, il entreprit de se savonner à son tour.

Lorsqu'il me rendit le savon, il y avait un bout de papier collé dessus. Je passai dans le vestiaire où je le séchai et le déroulai soigneusement. Je lus : « Ce soir, réunion. Rendez-vous au Metropolitan Museum, Département des arts classiques. Soyez devant la collection Scandale cinq minutes exactement avant l'heure de la fermeture. »

Dès que je fus prêt, je rejoignis la queue devant le bureau du surveillant. Moins d'une demi-heure plus tard, j'étais muni d'une permission me dispensant de la présence au contre-appel du soir. Je revins au dortoir chercher mes affaires, je prévins le nouvel occupant de ma couchette que l'homme qui couchait dans la rangée supérieure parlait en dormant, je déposai mon sac à la consigne et je pris le métro jusqu'à Bronxville. Là, je changeai et je descendis à Schocken Tower. Personne ne semblait m'avoir suivi. Je ne m'y attendais d'ailleurs pas, mais mieux vaut ne pas prendre de risques.

J'avais encore presque quatre heures devant moi avant mon rendez-vous conser au muséum. Je traînai quelque temps dans le grand hall jusqu'au moment où un flic, toisant d'un regard méprisant mes vêtements de médiocre qualité, s'approcha de moi. J'avais espéré qu'Hester ou peut-être Fowler Schocken lui-même pourrait passer ; mais je n'eus pas cette chance. Je vis bien des visages familiers,

certaines, mais personne à qui je pensais pouvoir me fier. Et, tant que je n'aurai pas découvert ce qui se dissimulait derrière le coup du glacier Starrzelius, je n'avais pas l'intention de dire à qui que ce soit que j'étais encore vivant.

Le détective m'interpella : « Vous voulez confier vos affaires à l'agence Schocken, peut-être ? Je pense que vous avez un gros budget ? ricana-t-il.

— Excusez-moi », dis-je. Et je me dirigeai vers la porte. Il ne prendrait sans doute pas la peine de me suivre ; et de fait il ne me suivit pas. Je passai par la salle de lecture, où un groupe de consommateurs était en train de regarder sur l'écran une scène d'amour Sterilsex tout en sirotant leur tasse de surcafé, et je me glissai vers les ascenseurs de service. « Quatre-vingtième », dis-je au liftier, et je compris tout de suite que j'avais gaffé. La voix du liftier déclara sèchement par la grille du haut-parleur :

« Les ascenseurs de service ne vont que jusqu'au soixante-dixième étage, passager de la cabine cinq. Que voulez-vous ?

— Je suis un messenger, balbutiai-je. Il faut que j'aille prendre un paquet au bureau de M. Schocken. Je leur avais bien dit qu'on ne laisserait pas un type comme moi monter jusqu'au bureau de M. Schocken. Je leur avais bien dit qu'il devait avoir au moins vingt-cinq secrétaires qui m'empêcheraient de le voir. Je leur ai dit...

— La salle du courrier est au quarante-cinquième étage, dit le liftier d'une voix un peu moins coupante. Avancez devant la porte que je vous voie. »

Je me plaçai dans le champ de la cellule photoélectrique. Je n'en avais aucune envie, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je crus entendre un son étouffé venir du haut-parleur, mais je n'en étais pas sûr. Je n'avais jamais mis les pieds dans la salle de contrôle des liftiers, à trois cents mètres sous terre, d'où ils pressaient les boutons qui expédiaient les ascenseurs du haut en bas de leurs cages crantées ; mais j'aurais volontiers donné un an de salaire pour pouvoir y jeter un coup d'œil maintenant.

J'attendis près d'une demi-minute. Puis la voix reprit d'un ton neutre : « Bon. Reculez. Quarante-cinquième étage, premier tapis roulant à gauche. »

Les autres passagers me regardèrent avec cet étrange œil vague dû aux alcaloïdes du surcafé. Je descendis à l'étage indiqué, je pris le tapis roulant de gauche, passai sans m'arrêter devant une porte marquée « Courrier » et continuai jusqu'à l'endroit où le tapis en fin de course disparaissait sous les rouleaux. Je mis un moment à trouver l'escalier, mais je finis par y arriver. Je n'osai pas reprendre l'ascenseur et j'eus tout le loisir de jurer tout bas.

Avez-vous jamais monté trente-cinq étages à pied ?

Vers la fin, ça n'allait plus. Non seulement j'avais les jambes fourbues, non seulement je perdais du temps, et je n'en avais pas à revendre, mais il était près de dix heures, et les consommateurs qui habitaient dans les escaliers commençaient à arriver pour la nuit. J'eus beau faire attention, je faillis bien en venir aux mains avec un type étendu sur la troisième marche du soixante-quatorzième étage qui avait les jambes plus longues que je ne croyais.

Heureusement, il n'y avait plus de dormeurs au-dessus du soixante-dix-huitième : j'arrivais chez les cadres.

Je me coulai dans les couloirs, sachant pertinemment que la première personne qui remarquerait ma présence allait soit me reconnaître, soit me flanquer à la porte. Mais il n'y avait que des employés dans les corridors et aucun que j'eusse beaucoup connu : j'avais de la chance.

Pas assez pourtant : le bureau de Fowler Schocken était fermé.

Je plongeai dans le bureau de sa secrétaire qui était désert et je méditai un moment. Fowler faisait d'ordinaire une partie de golf après le bureau. Peut-être à cette heure était-il déjà reparti, mais je me dis que je pouvais toujours aller voir : quatre étages seulement me séparaient du club.

Le country-club est une magnifique installation et c'est la moindre des choses étant donné le prix des cotisations. Outre le terrain de golf, les courts de tennis, toute l'extrémité nord de la salle est occupée par les bois — une douzaine d'arbres parfaitement imités — et il y a une vingtaine de salons de lecture, de cinéma et de télévision.

Quatre joueurs faisaient un double mixte. Je m'approchai de leurs sièges aussi discrètement que je pus. Ils étaient penchés sur leurs cadrans et sur leurs boutons de contrôle et guidaient leurs joueurs vers les abords du douzième trou. Mon cœur se serra en lisant leurs scores au compteur : tous dépassaient déjà quatre-vingt-dix. Piètres joueurs. Fowler sur ce terrain faisait d'ordinaire dans les quatre-vingts. Il n'était donc sûrement pas de ce groupe et en effet, en m'approchant, je constatai que les deux hommes étaient des inconnus.

J'hésitai avant de battre en retraite. Schocken n'était pas au club. Peut-être se trouvait-il dans un des salons de lecture, mais je ne pouvais guère aller ouvrir toutes les portes pour m'en assurer ; je serais flanqué à la porte dès le premier salon occupé sur lequel je tomberais, à moins que la chance ne me sourît et que je n'y trouve précisément Fowler.

Un bruit de conversation venant du côté des joueurs de golf me fit soudain dresser l'oreille. Une des femmes venait de poter fort joliment et accueillait en souriant les félicitations de ses partenaires ; elle se pencha pour tirer le levier qui ramènerait les marionnettes sur

le tee du treizième trou ; j'aperçus alors son visage ; c'était Hester, ma secrétaire.

Voilà qui simplifiait les choses : je ne comprenais pas très bien comment Hester se trouvait au country-club, mais je connaissais Hester. Je me réfugiai dans une encoignure près de l'entrée des toilettes, côté « dames ».

J'attendis peut-être une dizaine de minutes, et elle arriva.

Naturellement, elle commença par tomber évanouie. J'étouffai un juron et l'emmenai dans le vestibule où il y avait un divan et je l'étendis là. Je refermai la porte derrière nous.

Elle reprit connaissance et ses paupières papillotèrent.

— Mitch, dit-elle, affolée.

— Je ne suis pas mort, dis-je. C'est quelqu'un d'autre qui est mort, et on a échangé les corps. Je ne sais pas qui est « on », mais je puis vous assurer que je ne suis pas mort. C'est bien moi, Mitch Courtenay, votre patron. Je peux le prouver. Vous souvenez-vous, par exemple, du dernier réveillon de Noël où vous étiez si inquiète parce que...

— Peu importe, s'empressa-t-elle de dire. Mon Dieu, Mitch... je veux dire : monsieur Courtenay...

— Mitch est bien suffisant », dis-je. Je lâchai sa main que je venais de masser et elle se redressa pour mieux me voir. « Ecoutez, repris-je, je suis vivant, c'est entendu, mais je suis dans une situation invraisemblable. Il faut que je prenne contact avec Fowler Schocken. Pouvez-vous m'arranger un rendez-vous... tout de suite ?

— Hum. » Elle avala sa salive, chercha machinalement une cigarette ; je lui offris une Starr... bien entendu. « Hum, non, Mitch. M. Schocken est sur la Lune. C'est un grand secret, mais à vous, je peux bien le dire. C'est à propos du projet Vénus. Après votre mort... enfin, vous me comprenez... après ça, il a confié le projet à M. Runstead et les choses ont commencé à se gâter, alors il a décidé de reprendre lui-même l'affaire en main. Je lui ai remis toutes vos notes. L'une d'elles faisait allusion à la Lune, je crois ; quoi qu'il en soit, il est parti depuis deux jours.

— Flûte, dis-je. Enfin... qui est-ce qui le remplace en son absence ? Harvey Bruner ? Pouvez-vous le joindre...

— Non, dit Hester en secouant la tête, pas M. Bruner, Mitch. C'est M. Runstead. M. Schocken est parti si précipitamment qu'il n'y avait personne pour le remplacer au pied levé, sauf M. Runstead. Mais je peux l'appeler et...

— Non », dis-je. Je jetai un coup d'œil à ma montre et poussai une exclamation : j'avais juste le temps de filer au musée. « Ecoutez, dis-je, il faut que je parte. Ne dites rien à personne, n'est-ce pas,

absolument personne. Je vais réfléchir et je vous appellerai. Voyons, au téléphone, je dirai que je suis... comment s'appelle donc le médecin de votre mère ?... le docteur Gallant. Nous prendrons rendez-vous et je vous expliquerai ce que nous ferons. Je peux compter sur vous, Hester, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Mitch, fit-elle, éperdue.

— Bon, dis-je. Maintenant, il faut que vous m'accompagniez jusqu'à l'ascenseur. Je n'ai pas le temps de descendre à pied, et, si je me fais prendre à l'étage du club, j'aurai des histoires. » Je m'arrêtai soudain et la regardai bien en face : « A propos, dis-je, que faites-vous donc ici ?

— Oh, vous savez ce que c'est, répondit-elle en rougissant. Après votre départ, il n'y avait plus de poste de secrétaire pour moi ; les autres chefs de service avaient les leurs et je ne pouvais pas redevenir simplement une consommatrice, Mitch, avec tous les frais que j'ai. Alors, une occasion s'est présentée ici et...

— Oh ! » dis-je, espérant que j'avais gardé un visage impassible. J'avais fait tout mon possible. « Quel salaud, ce Runstead », me dis-je, pensant à la mère d'Hester et au jeune homme qu'Hester allait peut-être épouser un jour ; de quel droit brise-t-il l'existence de chefs de service, ruinant en même temps la carrière de leurs cadres, comme c'était le cas d'Hester...

« Ne vous inquiétez pas, Hester, dis-je. Je vous revaudrai ça. Et, croyez-moi, vous n'aurez pas besoin de me le rappeler. J'arrangerai votre affaire. » Je savais comment je m'y prendrais. Bien des filles engagées suivant le contrat ZZ réussissent à éviter le renouvellement automatique avec les risques de déchéance. Cela coûterait très cher de racheter son contrat avant la fin de l'année, il n'en était donc pas question ; mais nombre de ces filles arrivent à s'en tirer avec l'aide d'un seul chef de service, une fois leur première année écoulée. Et j'avais un poste assez important dans la maison pour pouvoir faire à un sous-directeur quelconque une suggestion qui ne tomberait pas dans l'oreille d'un sourd.

Je n'aime guère mêler le sentiment aux questions d'affaires, mais comme vous voyez, en matière de relations personnelles, je ne peux pas m'en empêcher.

Hester insista pour me prêter un peu d'argent ; je pris donc un taxi, ce qui me permit d'arriver en avance au musée. J'avais eu beau régler la course d'avance, le conducteur ne put retenir une remarque désobligeante sur les consommateurs qui « ne s'embêtent pas » ; si je n'avais eu d'autres chats à fouetter, je lui aurais appris à vivre.

J'ai toujours eu un faible pour le musée. Je ne suis guère d'esprit religieux — en partie, je suppose, parce que la religion c'est un

budget Taunton —, mais il émane de tous ces vénérables chefs-d'œuvre du Metropolitan Museum une impression de paix et de recueillement. J'ai dit que j'étais un peu en avance. Je consacrai ces quelques minutes à me recueillir en silence devant le buste de G. Washington Hill et je me sentis plus détendu que je ne l'avais jamais été depuis ce fameux après-midi au pôle Sud.

A minuit moins cinq exactement, j'étais planté devant une grande affiche Scandale de la période bleue, numéro 35 du catalogue : « J'ai rêvé que je pêchais en rivière dans ma gaine Scandale » quand j'entendis quelqu'un qui sifflait dans le couloir derrière moi. Peu importait l'air ; le rythme était un des signes de reconnaissance qu'on m'avait enseignés dans le bureau situé sous l'ancre de Poulgrain.

Une des gardiennes s'éloignait. Elle me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et me sourit.

Selon toutes les apparences, c'était du racolage en règle. Nous partîmes bras dessus, bras dessous, et je sentis ses doigts pianoter sur mon poignet suivant le code convenu : » N-e d-i-t-e-s r-i-e-n a-l-l-e-z a-u f-o-n-d d-e l-a s-a-l-l-e e-t a-t-t-e-n-d-e-z-m-o-i. »

J'acquiesçai. Elle me fit franchir une porte, me désigna l'intérieur de la salle et j'y pénétrai seul.

Dix ou quinze consommateurs étaient assis sur des chaises, en face d'un consommateur d'un certain âge nanti d'une barbiche de conférencier. Je trouvai une place au fond de la salle et m'y installai. Personne ne fit attention à moi.

Le conférencier parlait d'une époque précommerciale particulièrement assommante. J'écoutai d'une oreille, en m'efforçant de trouver des caractères communs aux gens qui m'entouraient. Tous étaient des écolos, j'en étais à peu près sûr : sinon pourquoi étais-je là ? Mais les stigmates fondamentaux, la marque du fanatisme me demeurait invisible. Tous étaient des consommateurs, avec cet air un peu rabougri que donne inévitablement l'abus des soyasteaks et des biscuits à la levure ; mais j'aurais pu croiser n'importe lequel d'entre eux dans la rue sans rien remarquer chez lui d'extraordinaire. Et pourtant, j'étais à New York, et, à en croire Bowen, c'était là que je devais rencontrer les gros bonnets du parti, les Trotskys et les Tom Paines du mouvement.

Voilà qui méritait quelque attention. Quand je serai sorti de ce pétrin — quand j'aurai pu joindre Fowler Schocken et me faire reconnaître — je me trouverai sans doute en mesure de démasquer toute cette abominable conspiration, pour peu que je sache jouer mes cartes. J'examinai donc plus soigneusement les auditeurs, essayant de graver leurs traits dans ma mémoire. Je tenais à pouvoir les

identifier la prochaine fois que nous nous rencontrerions.

Il dut y avoir un signal, mais que je ne remarquai pas. Le conférencier s'arrêta presque au milieu d'une phrase et un petit homme replet, porteur lui aussi d'une barbiche, se leva au premier rang. « Bon, dit-il d'un ton parfaitement naturel, nous voici tous réunis, inutile de perdre davantage de temps. Nous sommes contre le gaspillage : c'est pourquoi nous sommes ici. » Petits rires dans l'assistance. « Pas de bruit, reprit-il aussitôt, et ne prononçons pas de noms. Nous utiliserons des numéros pour la commodité de la discussion : vous pouvez m'appeler « numéro un » ; vous êtes « numéro deux », dit-il en désignant son voisin, et ainsi de suite jusqu'au fond. C'est compris ? Maintenant, écoutez-moi bien. Nous vous avons réunis ici parce que vous êtes tous des nouveaux. Vous appartenez désormais aux échelons supérieurs. Vous êtes au quartier général mondial de New York, vous n'irez pas plus haut. Chacun de vous a été choisi pour telle ou telle qualité particulière, que vous connaissez. Chacun va se voir confier une tâche, ce soir. Mais, auparavant, je veux vous faire observer une chose : vous ne me connaissez pas et je ne vous connais pas ; vous avez tous été passés au crible dans vos cellules, mais parfois les chefs de cellules font montre d'un peu trop d'enthousiasme. S'ils se sont trompés sur votre compte... vous me comprenez, je pense ? »

Tout le monde acquiesça, et moi comme les autres, mais je pris grand soin de dévisager attentivement l'orateur. On appela les numéros l'un après l'autre, et tour à tour les nouveaux eurent un bref entretien avec l'homme à la barbiche, puis s'en allèrent par deux ou par trois, vers des destinations inconnues. On m'appela dans les derniers ; il n'y avait plus à côté de moi qu'une très jeune fille aux cheveux carotte, affligée d'un léger strabisme.

« Vous deux, dit l'orateur, vous allez former une équipe, alors autant que vous vous connaissiez par votre nom. Groby, Corwin. Groby est une sorte de publiciste. Célia est une artiste.

— Enchantée », dit-elle en allumant une Starr au mégot de la cigarette précédente. « Type parfait de consommateur, me dis-je, si ces fanatiques ne l'avaient pas corrompue » ; je remarquai qu'elle mastiquait du chewing-gum tout en fumant.

« Je suis sûr que nous nous entendrons, dis-je.

— Certainement, dit l'homme à la barbiche. Il faudra bien. Vous comprenez la situation, Groby. Pour que vous puissiez déployer pleinement vos talents, nous allons être obligés de vous révéler beaucoup de choses que nous n'avons aucune envie de retrouver dans les journaux de demain. Si vous ne travaillez pas comme il faut pour nous, Groby, dit-il d'un ton badin, vous voyez dans quelle situation cela va nous mettre ; il faudra que nous prenions d'autres

dispositions à votre égard. » Il caressa une petite bouteille emplies d'un liquide incolore posée sur son bureau. Je répondis d'une voix étranglée : « Bien sûr, monsieur. » Car je devinais ce que contenait le flacon...

Enfin, ce ne fut pas trop pénible. Je passai trois heures délicates dans cette petite salle, puis je fis observer que, si je ne rentrais pas, j'allais manquer l'appel du matin et que cela m'attirerait des désagréments. On m'excusa donc.

Je manquai quand même l'appel. Je sortis du musée dans une aube printanière et très content de la vie en général. Une silhouette émergea de la brume matinale et deux yeux me dévisagèrent. Je reconnus le conducteur du taxi qui m'avait amené au musée. « Bonjour monsieur Courtenay », me dit-il d'un ton cavalier. Et là-dessus, il me sembla que je recevais sur la nuque l'obélisque du musée ou quelque chose d'approchant.

XI

« ... Réveillera dans quelques minutes, entendis-je dire.

— Il est prêt pour Hedy ?

— *Seigneur, non !*

— Je demandais ça comme ça.

— Tu devrais quand même être plus au courant. Il faut d'abord leur administrer de l'amphétamine, du plasma et peut-être un million d'unités de niacine. Alors , alors seulement, ils sont prêts pour Hedy. Elle n'aime pas qu'ils s'évanouissent sans arrêt. Ça l'agace. »

Petit rire un peu nerveux.

J'ouvris les yeux en disant : « Dieu merci » car je distinguais le plafond couleur matière grise comme on n'en trouve que dans la salle de conférence du braintrust d'une agence de publicité. J'étais donc revenu dans les bras de la Fowler Schocken Associates... mais y étais-je vraiment ? Je ne reconnaissais aucun des visages penchés sur moi.

« Pourquoi avez-vous l'air si content, Courtenay ? interrogea l'un des visages. Vous ne savez donc pas où vous êtes ? »

Après cela, c'était facile de deviner. « Chez Taunton, murmurai-je.

— Exactement. »

Je voulus remuer les bras et les jambes, mais mes muscles n'obéissaient pas. Je ne savais pas si j'étais sous l'effet d'une drogue ou ligoté par des bandelettes de plastique. « Ecoutez, dis-je d'un ton ferme. Vous ne vous rendez sans doute pas compte de ce que vous êtes en train de faire, mais je vous conseille de vous arrêter. Il doit s'agir d'un enlèvement pour des raisons commerciales. Ou bien vous allez me libérer ou bien me tuer. Si vous me tuez sans une déclaration de guerre officielle, vous passerez au *cerebrin* ; vous ne me tuerez donc pas. Vous finirez donc par me libérer ; aussi je vous conseille de le faire tout de suite.

— Vous tuer, Courtenay ? déclara l'inconnu d'un ton railleur. Comment pourrions-nous faire cela ? Vous êtes déjà mort. Tout le monde le sait. Vous êtes mort sur le glacier Starrzelius, vous ne vous souvenez pas ?

— Ils vous grilleront le cerveau, dis-je. Vous êtes fou ? Comment peut-on avoir envie d'être électrocérébré ?

— Qui sait ? » fit l'autre nonchalamment. Puis s'adressant à un de ses collègues, il dit : « Prévenez Hedy qu'il va être bientôt prêt. » Il y eut un déclic et des mains m'aidèrent à m'asseoir. Je sentis ma peau se tendre : j'étais donc bien enroulé dans des bandelettes de plastique. Inutile de gaspiller mes forces à me débattre.

Une sonnerie retentit et on me dit d'un ton sec : « Tâchez d'être poli, Courtenay. Voici M. Taunton. »

B. J. Taunton fit son entrée, à moitié ivre. Il était tel que je l'avais toujours vu à des centaines de banquets : épanoui, rougeaud, habillé avec trop de recherche... et ivre.

Il me toisa, les pieds bien écartés, les mains sur les hanches, vacillant un peu. « Courtenay, dit-il, c'est dommage. On aurait pu faire quelque chose de vous si vous ne vous étiez pas mis au service de cette crapule de Schocken. Dommage. »

Il était souûl, il déshonorait la profession et il avait bien des crimes sur la conscience, mais je ne pus réprimer une nuance de respect en m'adressant à un chef d'entreprise : « Monsieur, dis-je aussi calmement que je pus, il doit y avoir un malentendu. Rien ne s'est passé que Taunton Associates puisse considérer comme une provocation au meurtre, n'est-ce pas ?

— Non, dit-il, rien que l'on puisse légalement considérer comme de la provocation. Ce salaud de Schocken s'est contenté de me voler mes projets, d'acheter mes sénateurs, de suborner mes témoins et de me souffler Vénus ! » Sa voix s'était faite perçante. Il reprit d'un ton plus normal : « Non, pas de provocation. Il a pris bien soin de ne tuer aucun de mes employés. Il est malin, Schocken, il respecte la loi, Schocken, mais c'est quand même un imbécile ! »

Il fixa sur moi le regard de ses yeux vitreux. « Espèce de salaud ! reprit-il. De tous les plus immondes tours de cochon qu'on m'a jamais joués, c'est vous qui remporte la palme. Moi », fit-il en se frappant la poitrine, au risque de compromettre gravement son équilibre, « moi, j'avais trouvé un moyen de commettre sans risque un meurtre commercial, et vous avez fait le mort comme un dégonflé que vous êtes. Vous avez filé, trouillard.

— Monsieur, dis-je, je ne sais vraiment pas où vous voulez en venir. » A force de picoler pendant des années, pensai-je, ça devait lui arriver. Ce qu'il disait ne pouvait venir que d'un cerveau saturé d'alcool.

Il fit le geste de s'asseoir sans se préoccuper de savoir s'il y avait un siège ou non pour le recevoir ; un de ses hommes n'eut que le temps de se précipiter avec un fauteuil pour accueillir ses larges fesses. « Courtenay, continua B. J. Taunton avec un grand geste, je

suis un artiste, au fond.

— Bien sûr, répondis-je machinalement. (C'était un réflexe bien conditionné.) Bien sûr, monsieur... — j'allais dire M. Schocken — monsieur Taunton.

— Oui, répéta-t-il, un artiste. Un rêveur. Un visionnaire. » Il me semblait que c'était moi qui avais des visions : je croyais voir Fowler Schocken assis là à la place de son concurrent, à la place de cet homme qui était son ennemi acharné. « Je voulais Vénus, Courtenay, et je l'aurai. Fowler Schocken me l'a volée, mais je vais la reprendre. La façon dont Fowler Schocken va s'acquitter de sa mission va être désastreuse. Aucune fusée Schocken ne décollera jamais, quand bien même je devrais acheter chacun de ses employés et tuer l'un après l'autre tous ses chefs de service. Car, au fond, je suis un artiste.

— Monsieur Taunton, dis-je posément, vous ne pouvez pas tuer si facilement que cela des chefs de service. Vous serez électrocérébré. On vous grillera. Vous ne trouverez personne qui veuille courir ce risque pour vous. Personne n'a envie de passer vingt ans en enfer.

— J'ai bien trouvé, fit-il d'un ton rêveur, un mécanicien qui a déchargé son hélicoptère sur vous. J'ai bien trouvé un chômeur pour vous canarder par la fenêtre de votre appartement. Malheureusement ils ont tous les deux manqué leur coup. Et puis vous nous avez faussé compagnie avec cette histoire de glacier. »

Je ne répondis rien. Ce n'était pas parce que ça m'amusait que j'avais entrepris cette excursion à la Petite Amérique. Dieu savait qui avait eu l'idée alors de me faire assommer par Runstead, de m'enlever et de laisser le corps d'un autre à ma place.

« Vous avez failli nous échapper, continua Taunton. Sans quelques braves et fidèles serviteurs, comme ce conducteur de taxi et certains autres, nous ne vous aurions jamais retrouvé. Mais j'ai des moyens, Courtenay.

Il y a pire, il y a mieux, je n'en doute pas, mais c'est mon destin de nourrir de grands rêves. La grandeur d'un artiste, Courtenay, réside dans sa simplicité. Vous me dites : « Personne n'a envie d'être électrocérébré. » C'est parce que vous êtes un médiocre. Moi, je vous dis : Il faut trouver quelqu'un qui ait envie d'être électrocérébré et se servir de lui. C'est parce que je suis un grand homme.

— Qui ait envie d'être électrocérébré, répétai-je, stupidement.

— Expliquez-lui, dit Taunton à un de ses aides. Je tiens à ce qu'il soit convaincu.

— Simple question de statistique, Courtenay, dit l'un des hommes. Vous avez déjà entendu parler d'Albert Fish ?

— Non, dis-je.

— C'était un phénomène des premiers temps de l'âge de

Raison : 1920 environ. Albert Fish s'enfonçait des aiguilles dans le corps, se brûlait avec des tampons enflammés imbibés d'alcool, se flagellait, il aimait ça. Il aurait adoré se faire électrocérer, j'en suis sûr. Il aurait passé vingt années délicieuses à se faire fouetter, à suffoquer, à étouffer, à être secoué de nausées. C'aurait été la réalisation de ses rêves.

« Il n'existait alors qu'un seul Albert Fish. Il faut des pressions et des tensions très fortes pour donner un Albert Fish. Il serait absurde de s'attendre à en trouver plus d'un échantillon dans une population aussi clairsemée qu'elle l'était à l'époque : moins de trois milliards. Maintenant que le chiffre de la population s'est considérablement accru, il existe de par le monde un grand nombre d'Albert Fish. Il suffit de les trouver. Grâce aux moyens dont nous disposons chez Taunton, nous en avons déjà déniché quelques-uns. Ils se présentent dans les hôpitaux, souvent sous une apparence des plus grotesques ; mais ce sont des tueurs nés ; ils désirent connaître les délices du châtiment. Un homme comme vous prétend que nous ne pouvons pas employer de tueurs à gages parce qu'ils auront peur du châtiment qui les attend. Mais M. Taunton, lui, dit que nous pouvons parfaitement en employer un si nous en trouvons qui *aiment* être punis. Et, ce qui est encore mieux, ceux qui aiment qu'on leur fasse du mal sont précisément ceux qui aiment faire du mal à autrui... A vous par exemple. »

Son raisonnement était d'une redoutable logique. Notre génération doit être blasée. Les récits d'héroïsme fantastique et d'insondable perversité qui encombrent nos magazines d'actualités, tout cela, je le sais d'après mes recherches personnelles, n'existait pas autrefois : on ne voyait pas d'exemples d'un pareil courage ni d'une aussi grande dépravation. Ce point m'avait déjà intrigué. Nous avons des gens comme Malone qui pendant six ans a tranquillement creusé son tunnel et puis qui, un beau dimanche matin, a fait sauter la Red Bank à New Jersey. Parce qu'un agent de la circulation du quartier l'avait agacé. Inversement, nous avons l'exemple de James Revere, héros de la catastrophe du *White Cloud*. Un petit steward de la classe touristique qui avait sauvé en les portant sur ses épaules soixante-seize passagers, replongeant inlassablement dans les flammes pour aller les chercher, tandis que sa chair se carbonisait sur ses os, aveuglé, cherchant son chemin avec ses moignons à travers les cloisons chauffées au rouge. C'était vrai ce que disait ce type. Quand les gens sont assez nombreux, on trouvera toujours quelqu'un qui pourra et qui voudra bien commettre telle ou telle action. Taunton avait raison de dire qu'il était un artiste. Il avait compris cette vérité élémentaire, et il l'appliquait. Cela voulait dire que mon compte était bon.

« *Kathy*, pensai-je. *Ma Kathy*. »

La voix rauque de Taunton vint interrompre le cours de mes

réflexions. « Vous comprenez ? demanda-t-il. Vous voyez ce que l'on peut faire à partir de ces données ? Le plus clair de tout ça, c'est que je vais reprendre Vénus. Et maintenant, pour commencer par le commencement, parlez-nous un peu de l'agence Schocken. Dites-nous tous ses petits secrets, ses petites faiblesses, quels sont les gens corruptibles parmi ses employés, les contacts à Washington... enfin, vous voyez. »

J'étais un homme mort ; je n'avais plus rien à perdre.

« Non », répondis-je.

Un des hommes de Taunton déclara brusquement : « Il est prêt pour Hedy. » Sur quoi il se leva et sortit.

« Vous avez étudié la préhistoire, Courtenay. Vous connaissez sans doute le nom de Gilles de Rais. » Je le connaissais et je sentis un froid de glace me serrer le crâne comme si un casque d'acier me tombait autour de la tête. « Toutes les générations de la période préhistorique font un total de quelque cinq milliards d'individus, continua Taunton. Et à elles toutes, elles ont produit un seul Gilles de Rais, que vous connaissez peut-être sous son autre nom, celui de Barbe-Bleue. Aujourd'hui, nous avons le choix. De tous les gens que j'aurais pu sélectionner pour ce genre de travail, j'ai choisi Hedy. Vous allez comprendre pourquoi. »

La porte s'ouvrit et une créature pâle et maigre aux longs cheveux blonds apparut. Un sourire figeait ses traits ; elle avait des lèvres minces et exsangues. Dans une main, elle tenait une aiguille de quinze centimètres emmanchée sur une poignée de matière plastique.

Je la regardai dans les yeux et je me mis à hurler. Je ne me calmai que quand on l'eut emmenée et qu'on eut refermé la porte derrière elle. J'étais effondré.

« Taunton, murmurai-je. Je vous en prie... »

Il se carra dans son fauteuil en disant : « Parlez. »

J'essayai, mais en vain. J'étais incapable de contrôler ma voix, ma mémoire ne fonctionnait plus. Je ne pouvais plus me souvenir, par exemple, si mon agence s'appelait Fowler Schocken ou Schocken Fowler.

Taunton finit par se lever en disant : « Nous allons vous mettre un moment au frais, Courtenay, pour que vous puissiez vous remettre. J'irai bien boire quelque chose pendant ce temps-là. Allons, fit-il, je vous laisse. La nuit porte conseil. » Et il s'éloigna d'un pas mal assuré.

Deux de ses hommes m'entraînèrent dans le couloir jusqu'à un réduit aux murs nus fermé par une porte particulièrement robuste. Il devait faire nuit : les bureaux devant lesquels nous passâmes étaient déserts, les lumières étaient en veilleuse et nous ne rencontrâmes qu'un gardien qui bâillait sur sa chaise.

« Vous ne voulez pas m'enlever les bandelettes ? demandai-je.

Sinon, ça va faire un joli gâchis.

— On n'a pas d'ordres », dit sèchement l'un des hommes La porte claqua derrière eux, une clef tourna dans la serrure. Je me roulai sur le plancher, espérant trouver un objet assez tranchant pour déchirer les bandes de matière plastique, mais il n'y avait rien. Après d'incroyables contorsions et quelques chocs assez rudes, je constatai que je n'arriverais jamais à me mettre debout. Le bouton de la porte offrait un vague espoir, mais il semblait à des kilomètres.

Mitchell Courtenay, publiciste. Mitchell Courtenay futur destructeur des écolos. Mitchell Courtenay était là en train de se rouler sur le sol dans les bureaux d'une des plus ignobles agences qui aient jamais déshonoré la profession, sans autre avenir que la perspective sans doute de trahir et, avec un peu de chance, de mourir sans trop souffrir. Heureusement Kathy ne le saurait jamais. Elle croirait que j'étais mort comme un idiot sur le glacier, pour avoir détraqué la batterie de ma combinaison alors que je n'avais pas à y toucher...

Il y eut un bruit de clef dans la serrure. On venait me chercher.

Mais quand la porte s'ouvrit, du plancher où je gisais, au lieu d'une forêt de jambes de pantalon, j'aperçus seulement deux chevilles fines et gainées de nylon.

« Je vous aime, dit une voix de femme étrange. Ils disaient qu'il faudrait que j'attende, mais je n'ai pas eu la patience. » C'était Hedy. Elle tenait son aiguille à la main.

Je voulus crier au secours, mais j'avais la gorge nouée ; elle s'agenouilla auprès de moi, les yeux brillants. Il me sembla que la température de la pièce baissait de dix degrés. Elle colla ses lèvres exsangues sur les miennes : on aurait dit du fer chauffé au rouge. J'eus l'impression qu'on m'arrachait tout le côté gauche de la tête. Cela dura quelques secondes, puis tout sombra dans une sorte de brume rouge.

« Réveille-toi, reprit la voix sans timbre. Je te veux. Réveille-toi. » Une douleur fulgurante me traversa le coude droit, je poussai un cri, je contractai les muscles de mon bras. Et mon bras bougea...

Mon bras avait bougé.

Les lèvres glacées se posèrent encore une fois sur les miennes, et l'aiguille plongea dans ma mâchoire, cherchant la masse du nerf facial trijumeau où elle s'enfonça. Je me débattis dans la brume rouge où j'allais sombrer. Mon bras avait bougé. Elle avait perforé la membrane de matière plastique que je pouvais donc maintenant déchirer. L'aiguille fouilla encore une fois ma chair et la douleur me tenailla le bras droit. D'une ultime secousse, je le libérai.

Je crois bien que je la saisis par la nuque et que je serrai. Je ne suis pas sûr. Et je ne tiens pas à être sûr. Mais au bout de cinq minutes, peu m'importaient sa présence et ses avances. Je lacérai les

bandelettes qui m'emprisonnaient et je parvins à me mettre debout, dégoûdissant péniblement mes muscles ankylosés.

Je ne m'inquiétais plus du gardien posté dans le couloir. S'il n'était pas venu quand j'avais crié, il ne viendrait jamais. Je sortis donc et je l'aperçus penché sur sa table, comme endormi. En me penchant sur lui, j'aperçus quelques gouttes de sang et de sérum en train de se coaguler dans le petit creux qui se dessinait entre les deux tendons qui supportaient son cou décharné. Hedy n'avait eu besoin que d'un coup pour atteindre la moelle épinière. Elle possédait vraiment une connaissance approfondie de l'anatomie du système nerveux.

Le gardien portait un revolver que j'hésitai un moment à prendre, puis j'y renonçai. Il avait dans ses poches quelques dollars qui me seraient plus utiles. Je me précipitai vers l'escalier. Une pendule au mur indiquait six heures cinq.

Ces mêmes escaliers que tout à l'heure j'avais montés, je devais maintenant les descendre. Si l'on a le cœur solide, ça revient à peu près au même. J'estimai à quelque trente minutes le temps qu'il me faudrait pour descendre à travers ces étages encombrés de pègre. J'essuyai au passage quelques horions et même un coup de couteau. Les gens qui dormaient la nuit dans le Taunton Building étaient des crapules de basse espèce qu'on n'aurait jamais tolérées dans la Schocken Tower, mais cela me permit au moins de passer inaperçu avec mes vêtements en lambeaux et la balafre qui me sillonnait la joue. Quelques filles me hélèrent même au passage, mais ce fut tout. Je n'aurais pas passé aussi facilement au milieu de la population nocturne qu'on trouve dans de vieilles bâtisses comme le building de Radio City ou l'Empire State Building.

J'avais bien calculé ma descente. Je quittai le hall de l'immeuble mêlé à une foule brillante qui se pressait aux portes du métro pour aller vaquer à leurs misérables tâches. Je crus apercevoir des flics en civil qui scrutaient la cohue d'une fenêtre du premier étage, mais je ne levai pas les yeux et m'empressai de plonger dans le métro.

Je changeai tous mes billets au guichet et j'entrai dans les lavabos. « On partage une douche, mon pote ? » me demanda une voix. J'avais terriblement envie d'une douche, mais tout seul ; je n'osai pourtant pas me faire remarquer en refusant. La fille et moi, nous nous cotisâmes donc pour payer une douche de cinq minutes d'eau de mer, trente secondes d'eau douce, avec savon. Je m'aperçus bientôt que je passais mon temps à me frotter la main droite, et quand l'eau froide me frappait le côté gauche de la tête, la douleur était presque intolérable.

Après la douche, je me précipitai dans le métro et je restai deux heures à zigzaguer à travers la ville. Je descendis à Times Square, au cœur du quartier commerçant. C'était presque une gare de

marchandises. Tandis que des équipes de consommateurs chargeaient sur les convoyeurs les caisses de protéine destinées aux différents quartiers, j'essayai encore une fois d'appeler Kathy. On ne répondait toujours pas.

Je pus joindre Hester à la Schocken Tower. Je lui dis : « Je voudrais que vous raciez vos fonds de tiroir, vos économies, tout l'argent que vous pourrez trouver ou emprunter et que vous m'achetiez une tenue complète Starrzelius ; retrouvez-moi avec tout cela le plus tôt possible à l'endroit où votre mère s'est cassé la jambe il y a deux ans. Vous vous souvenez ?

— Mitch, dit-elle. Oui, je me souviens. Mais mon contrat...

— Ne m'obligez pas à vous supplier, Hester, insistai-je. Faites-moi confiance. Je vous revaudrai ça. Mais pour l'amour du Ciel, ne perdez pas de temps. Et... si en arrivant au rendez-vous, vous me voyez entre les mains de gardes, faites comme si vous ne me connaissiez pas. Allez, je vous attends. »

Je raccrochai et je demeurai dans la cabine jusqu'au moment où le type qui attendait se mit à marteler vigoureusement la porte à coups de poing. J'allai prendre une tasse de surcafé et un sandwich au fromage, puis je louai un journal dans un kiosque. L'article qui me concernait n'occupait que quelques lignes au bas de la troisième page : UN EMPLOYÉ RECHERCHÉ POUR RUPTURE DE CONTRAT ET FÉMINICIDE. George Groby, lisait-on, n'avait pas rejoint son poste à la Chlorella à l'expiration de sa permission ; il avait utilisé ses loisirs à cambrioler les bureaux des cadres dans le Taunton Building. Puis il avait assassiné une secrétaire qui l'avait surpris et s'était enfui.

Hester me retrouva une demi-heure plus tard auprès du toboggan de chargement d'où une caisse en tombant avait un jour brisé la jambe de sa mère. Elle avait l'air terriblement inquiet ; c'est qu'en fait elle était tout aussi coupable de rupture de contrat que « George Groby ».

Je la débarrassai de ses paquets et lui demandai : « Vous reste-t-il encore quinze cents dollars ?

— A peu près. Ma mère était aux cent coups...

— Louez-nous des places dans la prochaine fusée en partance pour la Lune. Retrouvez-moi ici ; je porterai les vêtements neufs.

— Des places pour la Lune ? Pour nous deux ? fit-elle, ahurie.

— Oui, pour nous deux. Il faut que je quitte la Terre avant qu'on ne m'ait tué... pour de bon cette fois. »

XII

Ma petite Hester redressa la tête et se mit à faire des miracles.

Dix heures plus tard, nous gémissions côte à côte sur nos sièges tandis que la fusée *David Ricardo* prenait de la vitesse et décollait à destination de la Lune. Hester s'était froidement fait passer pour une employée de chez Schocken en mission spéciale sur la Lune, et moi, j'étais Groby, analyste des ventes classe 6. Bien entendu l'alerte donnée pour l'arrestation de Groby, expéditeur classe 9, ne s'étendait pas à l'astroport Astoria. Les travailleurs des égouts en rupture de contrat et féminicides n'avaient pas de quoi se payer la fusée.

On nous assigna un compartiment et on nous distribua nos rations. Il ne s'agissait pas d'un voyage d'agrément. On allait dans la Lune pour affaires : les mines. Nos compagnons de voyage étaient soit des ingénieurs à l'air grave, soit des ouvriers qu'on entassa dans la soute minuscule, ou encore quelques riches imbéciles accompagnés de leurs femmes qui voulaient pouvoir raconter qu'elles étaient allées là-bas.

Après le décollage, Hester connut quelques instants de folle gaieté, puis elle s'effondra. Elle se mit à sangloter sur mon épaule, affolée à la pensée de ce qu'elle avait fait. Elle avait été élevée dans une famille profondément morale et elle ne pouvait pas commettre un crime aussi affreux que la rupture d'un contrat de travail sans en éprouver de terribles remords.

« Monsieur Courtenay, gémissait-elle... Mitch... si seulement j'étais sûre d'avoir bien fait ! Je sais que vous avez toujours été très bon pour moi et que vous ne feriez rien de mal, mais j'ai si peur ! »

Je lui essayai les yeux et pris une grande décision.

« Je vais vous expliquer de quoi il s'agit, Hester, dis-je. Je vous laisse juge. Taunton a fait une découverte redoutable. Il s'est aperçu qu'il existait des gens qui n'ont pas peur d'être électrocérébrés s'ils commettent un crime commercial sans provocation. A son avis, M. Schocken lui a soufflé le projet Vénus dans des conditions irrégulières et il est prêt à tout pour reprendre l'affaire. Il a essayé au moins deux fois de me faire assassiner. Je croyais que M. Runstead était un de ses agents, chargé de saboter la réalisation du projet Vénus par

Schocken. Maintenant, je n'en suis pas si sûr. M. Runstead m'a assommé quand je suis parti à sa poursuite jusqu'au Pôle sud puis il m'a embarqué sous une fausse identité à bord d'un transport de main-d'œuvre, laissant un autre cadavre à la place du mien. Et puis, ajoutai-je à voix basse, il y a des consers mêlés à cette histoire. »

Elle poussa un petit cri de frayeur.

« Je ne sais pas comment tous ces éléments se raccordent, dis-je. Mais j'étais membre d'une cellule écolo...

— Oh ! monsieur Courtenay !

— Ce n'était qu'un prétexte, m'empressai-je de préciser. J'étais coincé aux plantations Chlorella à Costa Rica et je ne voyais que le réseau écolo pour me donner le moyen de rentrer aux États-Unis. Il y avait une cellule écolo à l'usine. Je m'y suis inscrit, j'ai fait jouer mes talents et j'ai réussi à me faire transférer à New York. Vous savez le reste. »

Elle demeura un long moment silencieuse, puis demanda : « Vous êtes sûr d'avoir bien fait ?

— Certain, Hester », dis-je. Dieu sait que j'espérais ne pas m'être trompé !

Elle sourit. « Je vais chercher nos rations, dit-elle, en débouclant sa ceinture. Vous feriez mieux de rester ici. »

Quarante heures plus tard, je dis à Hester : « Cette canaille de steward exagère ! Regardez-moi ça ! » Je brandis ma boîte de ration et ma boule d'eau. On avait de toute évidence rompu le cachet des deux récipients qu'on avait ensuite rafistolé tant bien que mal : il manquait de l'eau. « Les rations de vol, déclarai-je d'un ton catégorique, sont censées être cachetées. C'est de l'escroquerie pure et simple. Comment sont les vôtres ?

— Elles ont été ouvertes aussi, dit-elle d'un ton morne. On n'y peut rien. Nous déjeunerons plus tard, monsieur Courtenay. Vous voulez faire une partie de tennis ? fit-elle d'un air qui se voulait enjoué.

— Si vous voulez », grommelai-je. J'installai le court emprunté à la salle de jeux du bord. Elle était plus forte que moi, mais je la battis quand même. Elle était incapable dans l'état où elle était de coordonner les gestes de ses joueurs. Au lieu de presser le bouton correspondant à un smash, elle expédiait un lob qui envoyait la balle out, quand ce n'était pas tout bonnement dans le filet parce que sa main, gauche qui manipulait le rhéostat n'avait pas fourni assez de courant pour le renvoi. Une demi-heure de cet exercice nous fit pourtant le plus grand bien. Hester retrouva quelque gaieté et nous absorbâmes nos rations.

Les parties de tennis avant les repas devinrent bientôt une tradition. Il n'y avait pas grand-chose à faire dans l'étroit espace où

nous étions confinés. Toutes les huit heures, Hester allait chercher nos rations, je faisais quelques remarques maussades sur le fait qu'on nous grugeait, puis nous faisions un peu de tennis et, après cela, nous mangions. Le reste du temps se passait tant bien que mal à regarder la publicité — régie Schocken — projetée sur les parois. Allons, pensai-je, tout va finir par s'arranger : Schocken est sur la Lune ; je le trouverai bien une fois là-bas. Il n'y a pas tellement de monde. Par Schocken, je pourrai toucher Kathy... Mon cœur se serra un instant à cette pensée. J'aurais pu demander négligemment à Hester si elle avait eu des nouvelles de Jack O'Shea, mais je m'en abstins. J'avais peur d'apprendre des choses désagréables sur la tournée triomphale qui entraînait le héros nain de ville en ville et de femme en femme

Un bref avis vint interrompre enfin le défilé des annonces : « Messieurs les passagers sont avisés que la fusée se trouve maintenant à la position H-8. Ils sont priés de ne plus absorber aucune nourriture solide ou liquide avant l'atterrissage. »

Hester sourit et disparut avec nos plateaux.

Comme d'habitude, elle revint une dizaine de minutes plus tard. L'attraction de la Lune commençait à se faire sentir : elle était suffisamment forte pour troubler ma digestion. De violents hoquets me secouaient.

Elle revint avec deux ampoules de surcafé et me déclara d'un ton de léger reproche : « Comment, Mitch, vous n'avez même pas installé le court de tennis !

— Ça ne me disait rien. Prenons plutôt un peu de surcafé. »

Je tendis la main, mais elle ne voulait pas me donner mon ampoule. « Eh bien ? fis-je.

— Rien qu'un set ? insista-t-elle gentiment.

— Bon sang, dis-je sèchement, vous m'avez entendu. Vous avez l'air d'oublier que je suis toujours votre patron. » Je n'aurais jamais dit cela en temps normal : ce devait être la faute du surcafé ; j'étais intoxiqué depuis le temps que j'en prenais, et furieux à l'idée de ne pouvoir apaiser sur-le-champ mon envie.

Elle se raidit. « Excusez-moi, monsieur Courtenay. » Puis sa main brusquement se crispa sur son ventre, et une grimace lui tordit le visage. Stupéfait, je la pris par le bras. Elle était d'une mortelle pâleur et poussait des gémissements de douleur.

« Hester, dis-je, que se passe-t-il ? Qu'est-ce... ?

— N'en buvez pas, réussit-elle à articuler, la main toujours serrée contre son estomac. Le surcafé... du poison... Vos rations, je les ai goûtées. » Ses ongles lacérèrent le nylon de sa blouse, puis tracèrent sur sa peau des sillons sanglants.

« Vite ! criai-je dans le micro du compartiment, un docteur ! Au secours, il y a une femme qui se meurt ! »

La voix du commissaire de bord me répondit aussitôt : « Tout de suite, monsieur. Le médecin du bord arrive. »

Le visage d'Hester se détendait et mon inquiétude s'accrut encore. Elle dit d'une voix faible : « Kathy... une garce... Vous a lâché. Une garce, votre femme. C'est drôle. Vous êtes trop bien pour elle. Elle ne voulait pas... ma vie... la vôtre. » Un nouveau spasme contracta ses traits. « L'épouse contre la secrétaire. Classique. Ridicule. Vous ne m'avez même jamais embrassée... »

Je n'en eus pas le temps. Elle avait perdu connaissance quand le médecin du bord arriva. En la voyant, il prit un air soucieux. Nous emportâmes Rester à l'infirmerie et il l'installa sous un cardio-excitateur qui remit son cœur en mouvement. Sa poitrine commença à se soulever et à s'abaisser et elle ouvrit les yeux.

« Où... êtes... vous ? » demanda le docteur en articulant soigneusement. Elle remua légèrement la tête et j'eus un moment d'espoir.

« Elle répond ? murmurai-je au médecin.

— Je ne sais pas », dit-il de son ton le plus professionnel. Elle agitait toujours un peu la tête et ses paupières battaient, mais indépendamment l'une de l'autre. Le docteur continuait à guetter ses réactions. « Qui... êtes... vous ? » Elle eut un imperceptible frémissement des paupières, puis ne bougea plus. Après un ultime sursaut, c'était fini.

Le docteur entreprit de m'expliquer avec ménagement : « Je vais arrêter l'excitateur. Ne croyez surtout pas qu'il y ait encore un espoir. C'est un cas de mort clinique, contre lequel on ne peut rien. Je sais bien qu'il est souvent difficile, pour quelqu'un que des liens d'affection unissent au patient, de croire que... »

Je regardai les paupières battre encore, irrégulièrement. « Arrêtez », dis-je d'une voix rauque. Je voulais dire : arrêtez l'appareil. Ce simulacre de vie était insupportable. Il coupa le courant et retira l'aiguille.

« Elle a eu des nausées ? » interrogea-t-il. J'acquiesçai. « C'était son premier vol interplanétaire ? J'acquiesçai encore. « Pas de symptômes précurseurs ? » Je secouai la tête. « Des vertiges pourtant ? » J'acquiesçai, sans être sûr... Il devait avoir une idée derrière la tête. Il continuait à poser des questions et les réponses venaient comme les cartes que le prestidigitateur vous force à tirer. Allergies, tendances aux hémorragies, règles douloureuses, crises de lassitude dans l'après-midi... il finit par conclure d'un ton catégorique : « Je crois que c'est la maladie de Fleischmann. Nous la connaissons assez mal. Cette affection est due, croit-on, à un trouble fonctionnel des corpuscules adrénocorticotropiques sous l'effet du vol en chute libre. Cela provoque une chaîne de réactions se manifestant par des

incompatibilités humorales qui affectent le liquide cérébro-spinal... »

Il me regarda et changeant soudain de ton : « J'ai un peu d'alcool dans le placard, dit-il. Voulez-vous... »

Je pris le flacon qu'il me tendait, puis me rappelant brusquement : « Vous trinquerez bien avec moi », dis-je.

Il accepta et, sans se faire prier, but une gorgée au flacon à double goulot. Je vis sa pomme d'Adam monter puis descendre. « Doucement, me dit-il. Nous arrivons bientôt. »

Je m'attardai encore quelques minutes tout en l'observant, puis portant le récipient à mes lèvres, je bus une bonne lampée d'alcool à quarante degrés. C'est à peine si je pus me traîner jusqu'à mon compartiment.

J'avais la gueule de bois, j'étais accablé par le chagrin, fou d'angoisse et exaspéré par la lenteur des formalités de débarquement sur la Lune. Je devais avoir l'air complètement abruti. A plusieurs reprises, j'entendis des hommes d'équipage dire aux officiers de l'astroport : « Allez-y doucement avec ce type... Il vient de perdre sa petite amie. »

A l'égard des fonctionnaires du service d'accueil, je m'étais fixé une attitude bien définie : j'ignorais tout de la mission ; j'étais Groby, classe 6, et le mieux à faire était de m'adresser à Fowler Schocken. J'avais cru comprendre que nous devions nous présenter à lui. Les contrôleurs discutèrent le problème et me firent attendre sur un banc tandis qu'on me renseignait auprès de l'agence locale de Schocken à Lunaville.

J'attendis en essayant de réfléchir. Ça n'était guère facile. Les gens qui passaient par le service d'accueil arrivaient de quelque part pour aller à un autre endroit non moins précis, dans un but précis. Que venais-je faire au milieu de tout ça ? Je faisais tache. J'allais finir par me faire repérer...

Une lampe se mit à clignoter au-dessus du bureau du télégraphe à quelques mètres de moi. A travers mes paupières mi-closes, je lus :

« SCHOCKEN A CENTRE D'ACCUEIL. N'ATTENDONS PAS D'ENVOYÉ SPÉCIAL PAR CETTE FUSÉE. N'EMPLOYONS PAS DE GROBY. VOUS LAISSONS TOUTE LIBERTÉ D'ACTION. TERMINÉ. »

Terminé, en effet. Ils commençaient à me dévisager en murmurant. Dans un instant, ils allaient faire signe à un garde de l'Agence de Surveillance Burns.

Je me levai de mon banc et me mêlai à la foule : il ne me restait plus qu'une solution, et elle était effrayante. Je fis les petits

gestes de la main qui, exécutés dans un certain ordre, constituent le Grand Signal de détresse des écolos.

Un garde se fraya un chemin à travers la foule et me posa une main sur l'épaule. « Vous n'allez pas faire d'histoires ? dit-il.

— Non, répondis-je d'une voix sourde. Montrez-moi le chemin. »

Il fit à l'adresse des types du bureau d'accueil un petit signe apaisant auquel ils répondirent en souriant. Il m'entraîna, me poussant de sa matraque à travers les voyageurs ébahis. Je me laissai conduire dans une rue commerçante bâtie le long d'un tunnel.

Souvenirs de la Lune
Le plus grand choix de toute la ville

Dégustez ici les spécialités lunaires

Vous trouverez ici votre journal habituel

Location de combinaisons lunaires
Garanties 50 ans

N'achetez pas n'importe où votre combinaison
Ici combinaisons garanties 73 ans

Galerie artistique lunaire
Scènes d'intérieur
Emportez la preuve de votre séjour

Warren Astron
Docteur ès sciences astrales
Sur rendez-vous seulement

Toutes ces enseignes clignotaient devant mes yeux.

« Arrêtez », fit le garde. Nous étions sous l'enseigne de Warren Astron. « Arrachez-moi ma matraque des mains, me souffla-t-il à l'oreille. Assenez-m'en un bon coup derrière l'oreille. Tirez un coup de feu sur le lampadaire. Entrez ensuite chez Astron et donnez-lui la poignée de main convenue. Bonne chance... et tâchez de ne pas me fracturer le crâne.

— Vous... vous êtes... bredouillai-je.

— Oui, dit-il avec une certaine amertume. Et je regrette bien d'avoir vu votre signal de détresse. Ça va me coûter deux galons et me faire, sauter un tour d'avancement. Allez, vite. »

Je m'exécutai. Je m'emparai de la matraque et l'assommai

avec tout le réalisme dont j'étais capable. La charge de chevrotine pulvérisa l'ampoule du lampadaire, au milieu des exclamations apeurées des passants. Cela fit un fracas de tonnerre qui se répercuta sous les voûtes du tunnel. Je me précipitai vers la porte d'Astron et me trouvai en face d'un homme grand et mince au menton orné d'une barbiche.

« Que signifie cette intrusion ? demanda-t-il. Je ne reçois que sur rendez-vous... » Je lui donnai la poignée de main convenue. « Vous cherchez refuge ? interrogea-t-il aussitôt, renonçant à ses airs de mage.

— Oui. Vite. »

Il me fit traverser le hall et pénétrer dans un petit observatoire à la coupole transparente où se trouvaient un télescope, des cartes célestes hindoues, des horloges et des bureaux. Il pressa vigoureusement la surface de l'un de ceux-ci qui pivota sur ses gonds, révélant un puits et des échelons. « Descendez », ordonna mon hôte.

J'obéis et plongeai dans les ténèbres.

Je me trouvai dans un réduit profond de près de deux mètres et d'environ un mètre cinquante sur deux. Une pioche et une pelle étaient posées sur le sol et dans un coin je distinguai les contours de deux seaux pleins de pierre de lune. Il s'agissait évidemment d'un départ de souterrain.

Je renversai un des seaux pour m'en faire un siège et je m'assis dans le noir. Pour me distraire, je comptai les battements de mon cœur ; au bout de cinq cent soixante-seize pulsations, je m'installai sur le sol et cessai de compter. Comme cela manquait de confort, je m'efforçai de déblayer les quartiers de roc qui encombraient la place pour pouvoir m'allonger, quand soudain, j'entendis au-dessus de moi un bruit de voix. L'une était la voix suave et pontifiante d'Astron. L'autre était la voix pétulante et exaspérante d'une femme que je devinai obèse. Tous deux semblaient être assis autour du bureau qui dissimulait ma cachette.

«... Me semble vraiment exorbitant, mon cher docteur.

— Comme vous voudrez, madame. Si vous voulez bien m'excuser, je vais retourner à mes calculs d'éphémérides...

— Mais, docteur Astron, je ne voulais pas dire...

— Vous me pardonnerez, madame, d'avoir conclu, peut-être un peu hâtivement, que vous n'étiez pas disposée à me régler le montant habituel de mes honoraires... fort bien. Maintenant, voulez-vous me dire le jour et l'heure de votre naissance ? »

Elle lui confia ces renseignements à voix très basse, et je me demandai un instant comment Astron se débrouillait avec les clientes qui dissimulaient leur âge.

« Bien... Vénus en conjonction avec Mars... Mercure à

l'ascendant en triple aspect...

— Comment ? intervint la dame d'un ton méfiant. J'ai quelques connaissances du grand Art et je n'ai jamais entendu parler de tout cela.

— Vous devez comprendre, madame, répondit Astron d'une voix suave, qu'un observatoire situé sur la Lune permet bien des possibilités dont vous n'avez sans doute jamais entendu parler. Grâce aux observations lunaires il est possible de pousser le grand Art jusqu'à un degré de perfection qu'on ne pouvait obtenir à l'époque où l'on était contraint de procéder aux observations à travers l'atmosphère chargée d'impuretés de la Terre.

— Oh ! naturellement. Je sais cela, mais oui. Continuez, je vous en prie, docteur Astron. Pourrai-je observer mes planètes à travers votre télescope ?

— Plus tard, madame... Nous disions donc : Mercure à l'ascendant en triple aspect, planète de la discorde et de l'esprit d'entreprise, avec Jupiter au carré, le dispensateur de fortune, donc... »

L'établissement du « thème » astrologique dura environ une demi-heure ; il y en eut encore deux autres, puis ce fut le silence. J'avais fini par m'endormir quand une voix m'appela. Le bureau était soulevé et la tête d'Astron se découpait dans l'ouverture. « Sortez, dit-il. Je n'attends personne avant douze heures d'ici. »

Je me coulai hors de mon trou et je remarquai que la coupole transparente était voilée maintenant d'un dais opaque.

« C'est vous, Groby ? déclara Astron.

— Oui, dis-je, ahuri.

— Nous avons reçu un rapport à votre sujet par un courrier se trouvant à bord du *Ricardo*. Dieu sait quels sont vos projets ; c'est trop compliqué pour moi. » Je m'aperçus qu'il avait une main enfoncée dans la poche de sa tunique. « Vous arrivez à la plantation Chlorella, vous vous révélez comme un publiciste né, on vous transfère à New York, vous vous faites enlever — contre votre gré ou de propos délibéré — devant le muséum, vous tuez une femme, vous disparaissiez... et voilà que l'on vous retrouve sur la Lune. Dieu sait où vous voulez en venir. Je ne suis pas de taille à m'occuper de votre cas. Un membre du Comité central doit venir incessamment pour essayer de voir clair dans votre affaire. Vous n'avez rien à dire ? Vous ne voulez pas vouer que vous êtes... je ne sais pas, moi... un agent provocateur ? Ou que vous êtes sujet à des crises de dépression psychomaniacale ? »

Je ne répondis rien.

« Très bien », dit-il. Une porte dans la maison s'ouvrit et se referma. « Ce doit être elle, l'envoyée du Comité central », annonça-t-

il.

Et sur ces entrefaites, Kathy, ma femme, entra dans l'observatoire.

XIII

« Mitch, fit-elle, stupéfaite. Mon Dieu, Mitch, répéta-t-elle, en riant nerveusement. Tu n'as pas voulu attendre, n'est-ce pas ? Tu n'as pas voulu rester au frais ?

L'astrologue tira son revolver de sa poche en demandant à Kathy : « Faut-il... ?

— Non, Warren. Je le connais. Vous pouvez nous laisser seuls. Je vous en prie. »

Il nous laissa. Kathy se laissa tomber dans un fauteuil, en tremblant. J'étais incapable de faire un geste. Ainsi, ma femme était une écolo de première grandeur. J'avais cru la connaître ; je m'étais trompé. Elle m'avait sans cesse menti et je ne m'étais aperçu de rien.

« Tu ne me dis rien ? » demandai-je. Piètre début.

Elle s'était visiblement reprise. « Tu es scandalisé ? dis-elle. Toi, un publiciste de première classe marié à une écologiste. Tu as peur que la chose ne s'ébruite et ne te nuise dans tes affaires, ajouta-t-elle avec un sourire forcé. Bon sang, explosa-t-elle, tout ce que je t'ai demandé, quand j'ai retrouvé mon bon sens, c'était de disparaître une fois pour toutes de ma vie. La plus grosse gaffe que j'aie jamais faite, ça a été d'empêcher Taunton de te tuer.

— C'est toi qui m'as fait assommer par Runstead ?

— Je pense bien. Mais au nom du Ciel, que fiches-tu ici ? Qu'est-ce qui te prend de jouer au surhomme ? Pourquoi ne peux-tu pas me ficher la paix ? » Elle criait à tue-tête maintenant.

Kathy était une écolo. Runstead aussi. Ils décidaient ce qui valait le mieux pour ce pauvre Mitch et ils le faisaient. Et Taunton aussi. C'était à qui me déplacerait comme un pion sur l'échiquier.

« Echec à la reine », dis-je en lui assenant une bonne gifle. Cela la calma un peu ; elle me considéra d'un air un peu surpris. « Fais venir ton charlatan, dis-je.

— Mitch, que veux-tu faire ? reprit-elle d'un ton très naturel cette fois.

— Fais-le venir ici.

— Tu n'as pas d'ordres à me donner...

— Vous, là-bas, criai-je. Le sorcier ! »

Il se précipita et arriva juste sur mon poing. Je fouillai ses poches tandis que Kathy qui avait sauté sur mon dos me griffait comme une tigresse. Je trouvai le revolver et je repoussai Kathy. Elle me regarda avec stupéfaction, tout en se frottant machinalement la hanche.

« Tu es un triste individu, déclara-t-elle d'un air songeur.

— Mais certainement, répondis-je. Fowler Schocken sait-il que tu es sur la Lune ?

— Non, dit-elle en frottant son pouce contre son index.

— Tu mens.

— Mon petit détecteur de mensonge, fit-elle d'un air railleur. Mon petit publiciste qui a mangé du lion...

— Assez plaisanté ou je te balance cet instrument en travers de la figure.

— Bon sang, dit-elle. C'est qu'il le ferait !

— Je suis heureux de te voir revenir à de meilleurs sentiments. Fowler Schocken sait-il que tu es sur la Lune ?

— Pas exactement, dit-elle sans quitter des yeux le revolver. C'est lui qui m'a conseillé de faire ce voyage... pour me changer les idées.

— Téléphone-lui. Fais-le venir ici. »

Elle ne répondit rien et ne fit pas un geste vers le téléphone.

« Ecoute bien, dis-je. C'est Groby qui te parle. Groby, qui a été assommé, poignardé, volé, enlevé. Il a vu la seule amie qu'il avait en ce monde mourir empoisonnée sous ses yeux. Il a été la victime d'une sadique qui connaissait trop bien l'anatomie. Il l'a tuée et il s'en vante. Il est si bien coincé par Chlorella qu'il ne s'en tirera peut-être jamais. Il est recherché pour féminicide et pour rupture de contrat. La femme dont il croyait être amoureux s'est révélée être une garce et une fanatique qui ment comme elle respire. Groby n'a rien à perdre. Je peux très bien percer cette coupole et tout l'air qu'il y a dans la pièce s'en ira dans le vide. Je peux aussi sortir dans la rue, aller me constituer prisonnier et raconter tout ce que je sais. On ne me croira pas mais on fera quand même une enquête par acquit de conscience, et tôt ou tard tout finira par être découvert... j'aurai déjà été grillé, mais ça n'a pas d'importance. Je n'ai rien à perdre.

— Et, demanda-t-elle calmement, qu'as-tu à gagner ?

— Assez lambiné. Appelle Schocken.

— Pas avant d'avoir fait encore une dernière tentative. Un mot m'a blessée : « fanatique ». J'avais deux raisons de te faire expédier à Costa Rica par Runstead. Je voulais te soustraire aux coups des tueurs à la solde de Taunton. Et je tenais aussi à ce que tu aies un aperçu de ce qu'est la vie d'un consommateur. Je pensais, je ne sais pas, moi, je pensais que tu verrais ainsi à quel gâchis on en est arrivé.

On ne s'en aperçoit pas quand on est dans les hautes classes ; c'est plus sensible quand on est tout en bas. Je croyais que quand tu reviendrais de là-bas, je pourrais te faire entendre raison et que nous pourrions travailler de concert à la seule tâche qui mérite qu'on s'y attache. Ça n'a pas marché. A cause de ton satané cerveau... votre cerveau brillant et plein de préjugés. Tout ce qui t'intéresse, c'est de redevenir publiciste de première classe, et de manger, de boire et de dormir un peu mieux que les autres. C'est dommage que tu ne sois pas un fanatique toi aussi. Tu es toujours le même vieux Mitch. Enfin, j'ai essayé.

« Allons, fais ce que tu crois être ton devoir. Ne te laisse pas arrêter par la crainte de me faire du mal. Ce ne sera pas pire que les soirées passées à nous jeter des mots désagréables à la tête. Ni que les fois où je devais aller à des réunions écologistes dont je ne pouvais pas te parler et où il fallait que je supporte ta jalousie. Et crois-tu que c'était agréable de t'expédier aux plantations Chlorella pour essayer de faire de toi un homme sain d'esprit malgré les ravages qu'avait pu exercer chez toi la publicité ? Et de ne jamais pouvoir t'aimer complètement, de ne jamais pouvoir me donner à toi corps et âme à cause de ce secret entre nous. Un coup de revolver est une plaisanterie à côté de ce que j'ai enduré. »

Il y eut un silence qui me parut durer des siècles.

« Appelle Schocken, dis-le d'une voix mal assurée. Dis-lui de venir ici. Après cela tu n'auras qu'à partir avec le lorgneur d'étoiles. Je... je ne sais ce que je vais lui dire. Mais je vais vous laisser à toi et à tes amis encore deux jours de grâce. Le temps pour vous de déménager votre quartier général, de changer vos signes de reconnaissance et toute cette ridicule mascarade. Téléphone à Schocken et file. Je ne veux jamais te revoir. »

Elle décrocha le téléphone ; comme elle me tournait le dos, je ne voyais pas quelle expression elle avait.

« La troisième secrétaire de M. Schocken, je vous prie, dit-elle. Ici, le docteur Nervin, la veuve de M. Courtenay. Vous trouverez mon nom sur la liste des appels à transmettre, je crois... merci. Allô, la seconde secrétaire de M. Schocken ? Ici, le docteur Nervin, la veuve de M. Courtenay. Puis-je parler à la secrétaire de M. Schocken ?... Oui, mon nom est sur la liste. Allô, Miss Grice ; docteur Nervin à l'appareil. Puis-je parler à M. Schocken ?... Certainement... merci... » Elle se tourna vers moi et me dit : « Il faut que j'attende quelques instants. » Un silence, puis : « Allô, M. Schocken... Bien, je vous remercie. Je voulais savoir si vous ne pourriez pas venir me voir pour une question importante... affaires et personnel... le plus tôt sera le mieux, Rue Commerciale Un, après le bureau d'accueil... Docteur Astron...non, pas du tout. Simplement, c'est un lieu de rendez-vous

commode. Merci beaucoup, M. Schocken.

Je lui arrachai l'appareil des mains et j'entendis la voix de Fowler Schocken dire : « Entendu, ma chère. Ce mystère m'intrigue. A tout à l'heure. » *Clic*. Elle était assez forte pour inventer une conversation, mais elle avait vraiment un interlocuteur. La voix était reconnaissable. Je repensai aux séances du conseil, aux heures de travail couronnées par un « Bien, mon petit ! » et je me sentis soudain envahi par la nostalgie.

Sans un mot, Kathy chargeait sur son épaule le corps inerte du lorgneur d'étoiles. Elle quitta l'observatoire. Une porte claqua.

Qu'elle aille au diable !

Quelques minutes plus tard, j'entendis la voix de Fowler Schocken s'écrier d'un ton jovial : « Kathy ! Kathy ! Il n'y a personne.

— Ici », dis-je.

Deux gardes entrèrent avec Fowler Schocken. Celui-ci devint cramoisi. « Où est... », commença-t-il. Puis : « Vous ressemblez... mais vous êtes Mitch ! » Il m'empoigna par les épaules et m'entraîna dans une valse endiablée à travers la pièce sous l'œil ahuri des gardes. « Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Que vous est-il arrivé mon garçon ? Où est Kathy ? » Il s'arrêta, un peu essoufflé après tous ces efforts, malgré la faible pesanteur lunaire.

« J'ai procédé à une petite enquête personnelle, dis-je. Et je crois bien que je me suis mis dans un mauvais cas. Voudriez-vous faire venir des gardes en renfort ? Il se peut que nous ayons des difficultés avec la police lunaire. » Nos gardes, ravis à cette idée, s'épanouirent.

« Bien sûr, Mitch. Occupez-vous de ça, dit Schocken au sergent qui se précipita tout joyeux vers le téléphone. Et maintenant racontez-moi ce qui vous est arrivé.

— Disons pour le moment que j'ai tenté un voyage d'étude qui s'est mal terminé. Disons que je me suis momentanément déchu de mon plein gré pour étudier l'opinion des consommateurs sur le projet Vénus... et que ça a mal tourné. Je vous en prie, Fowler, ne me demandez pas d'autres détails pour l'instant. Je suis assez mal en point. J'ai faim, je suis épuisé, sale et traqué.

— D'accord, Mitch. Vous connaissez ma politique. Quand vous avez un bon cheval, laissez-lui la bride sur le cou, il vous emmènera au bout du monde. Vous ne m'avez jamais déçu et Dieu sait que je suis content de vous retrouver. Le projet Vénus a besoin de vous. Tout va mal. Les indices sont descendus à 3,77 pour l'Amérique du Nord, alors qu'ils devraient être à 4 et monter. Je suis ici pour recruter du personnel, vous savez ; je fais un petit raid sur la Société anonyme de Lunaville, sur les mines sélénites et quelques autres boîtes pour y pêcher des cadres qui aient l'expérience de l'espace et des problèmes

interplanétaires. »

Ça faisait du bien de se retrouver en famille « Et qui dirige l'opération ? demandai-je.

— Moi. Nous avons essayé tour à tour divers membres du conseil, et ça n'a jamais marché. Malgré tout ce que j'ai à faire, il a fallu que je prenne la direction du projet Vénus. Ah ! ce que je peux être content de vous voir !

— Et Runstead ?

— Il est mon adjoint, le pauvre. Mais, dites-moi, pourquoi avez-vous des difficultés avec les gardes locaux et où est Kathy ?

— Je vous expliquerai tout cela plus tard... Je suis recherché pour féminicide et rupture de contrat sur la Terre. Ici, je suis un individu suspect sans ordre de mission. En outre, je ne me suis pas laissé arrêter, j'ai assommé un garde et endommagé des biens lunaires.

— Vous savez, dit-il d'un ton grave, je n'aime pas beaucoup les histoires de rupture de contrat. J'espère qu'il y avait une clause sur laquelle on peut jouer.

— Plusieurs, lui assurai-je.

— Alors, fit-il, rasséréiné, nous paierons les amendes et nous irons s'il le faut jusqu'à la Chambre de commerce. De quelle firme s'agit-il ?

— Chlorella à Costa Rica.

— Hmm. Pas une très grosse maison, mais solide. Des gens très bien. Très agréables en affaires. »

(Pas vus d'en bas, pensai-je, mais je ne dis rien.)

« Je suis sûr qu'ils se montreront raisonnables. Et, sinon, j'ai de toute façon la majorité de la Chambre de commerce dans ma poche. Il faut quand même que j'en aie pour mon argent, hein ? » ajouta-t-il en me donnant une bourrade dans les côtes. Il avait vraiment l'air soulagé d'être débarrassé du projet Vénus.

Une douzaine de nos gardes firent leur entrée. « Ça doit suffire, dit Fowler Schocken, ravi. Lieutenant, les gardes de Lunaville vont peut-être essayer de nous enlever M. Courtenay que voici. Nous n'allons pas les laisser faire, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, dit le lieutenant, impassible.

— Alors, partons. »

Nous descendîmes la rue Commerciale Un, sous le regard ahuri de quelques touristes. La rue Commerciale Un se prolongeait par la rue Résidentielle Un, puis Deux, puis Trois, et enfin par la rue Industrielle Un.

« Hé, là-bas ! » C'était un policier lunaire qui nous interpella. Nous marchions en cortège, mais un peu en désordre. Le policier n'avait évidemment pas compris que les gardes formaient mon

escorte.

« Retourne jouer aux billes, bébé », lui dit un sergent.

L'autre pâlit mais siffla l'alarme.

Une patrouille arriva au pas de course, bondissant de façon grotesque dans le tunnel. Des visages apparurent au seuil des maisons. Le chef de notre petite troupe dit : « Hup ! » et ses hommes se mirent à extirper des poches de leur uniforme des canons de fusil, des trépieds de mitrailleuse et des bandes de cartouches. En un clin d'œil, deux mitrailleuses étaient montées prêtes à prendre la rue en enfilade. Les Lunaires s'arrêtèrent net à quelques mètres de nous et nous regardèrent d'un air gêné en balançant leurs matraques.

« Que voulez-vous, messieurs ? demanda notre lieutenant.

— Cet homme est-il George Groby ? interrogea un des Lunaires.

— Etes-vous George Groby ? me demanda le lieutenant.

— Non. Je m'appelle Mitchell Courtenay.

— Vous avez entendu », répliqua le lieutenant. Sur un signe du chef de section, les hommes avaient armé les mitrailleuses.

« Oh ! fit le policier d'une voix sans entrain. Alors, c'est parfait. Vous pouvez continuer. » Et se retournant vers la patrouille « Eh bien ? Qu'est-ce que vous attendez, vous autres ? Vous ne m'avez pas entendu ? » Ils détalèrent et nous nous engageâmes dans la rue Industrielle, tandis que nos hommes démontaient leurs armes. La succursale lunaire de Fowler Schocken Associates était au numéro 75 et nous entrâmes dans l'immeuble en sifflant gaiement. Les hommes d'armes installèrent leurs mitrailleuses en batterie dans le hall.

C'était extraordinaire. Je n'avais jamais vu ça. Tout en m'entraînant vers les bureaux, Fowler Schocken m'expliqua : « C'est la vie de frontière, Mitch. Il faudra parler de ça dans vos textes. On appelle ça la technique de l'égalisateur. La situation sociale ne compte guère ici. Une fois dépassé la stratosphère, ce qui compte c'est d'avoir une escouade d'hommes armés et bien entraînés. On revient aux valeurs élémentaires, un homme est toujours un homme quel que soit le niveau de matricule de Sécurité sociale. »

Nous franchîmes une porte. « La chambre d'O'Shea, annonça-t-il. Il n'est pas là, bien entendu. Le gaillard cueille les roses de la vie quand il le peut encore, et ça ne va plus être pour bien longtemps maintenant. Le seul homme à avoir fait le voyage de Vénus. Nous allons changer ça, n'est-ce pas, Mitch ? »

Il m'emmena dans une petite pièce et abaissa le lit « Jetez donc toujours un coup d'œil là-dessus, dit-il en tirant de sa poche une liasse de notes. Ce sont quelques idées jetées au hasard. Je vais vous faire monter un repas et un peu de surfacé. Une ou deux heures à étudier ces papiers, et après ça le sommeil du juste, hein ?

— Oui, monsieur Schocken. »

Il me fit un grand sourire et s'en alla en tirant le rideau derrière lui. Je parcourus d'un regard vague les notes qu'il venait de me remettre. « Clichés en hexachromie. Glisser sur les tentatives précédentes sans résultat. Citer Learoyd, 1959, Holden, 1961, McGill, 2002 et tous les héroïques pionniers, suprême sacrifice, etc. Ne pas parler de l'expédition Myers-White de 2010, l'appareil ayant certainement explosé avant d'atteindre l'orbite lunaire. Tâcher si possible d'éliminer des journaux et des archives historiques l'épisode M-W. Voir ce que cela coûterait. Chercher dans les archives photos de L, H et McG. Blonds, bruns et roux. Au fond des fusées. Des femmes pâmées, mais les héroïques pionniers, pas intéressés, la vocation... »

On avait pensé à mettre dans la chambre du papier et un crayon. Je commençai à écrire, péniblement : « Nous étions des hommes comme les autres. Nous aimions bien la Terre et les plaisirs qu'elle nous offrait. Le goût du surcafé matinal... la première bouffée d'une Starr... la coupe d'un nouveau complet Verily... le tendre sourire d'une fille en robe printanière... Mais cela ne nous suffisait pas. Il y avait des planètes lointaines que nous avions envie de connaître. Le petit type dans le coin, c'est Learoyd. 1959. Moi, je suis Holden. 1961. Le rouquin aux épaules carrées, c'est McGill. 2002. Oui, nous sommes morts. Mais nous avons vu les planètes lointaines et nous avons appris ce que nous voulions connaître avant de mourir. Ne nous plaignez pas : nous avons fait ça pour vous. Les astronomes à binocles ne pouvaient que formuler des hypothèses au sujet de Vénus. Une atmosphère constituée par des gaz toxiques, disaient-ils. Des vents si brûlants que vos cheveux prendraient feu, et si violents qu'ils vous emporteraient. Mais ils n'étaient pas absolument sûrs. Que fait-on quand on n'est pas sûr ? On va voir sur place. »

Un garde apporta des sandwiches et du surcafé. Je me mis à manger tout en continuant de griffonner.

« Nous avons de bonnes fusées en ce temps-là. On nous a installés dans des appareils avec assez de carburant pour aller jusque là-bas. Mais nous n'avions pas de quoi revenir. Ne nous plaignez pas pourtant : nous avons envie de savoir. Peut-être les astronomes chevelus s'étaient-ils trompés, peut-être pourrions-nous quand même débarquer, respirer un air pur, nager dans une eau fraîche... et repartir avec du carburant trouvé sur place pour venir vous annoncer la bonne nouvelle. Seulement, ça ne s'est pas passé comme ça. Les astronomes connaissaient leur affaire. Learoyd n'a pas attendu de mourir de faim dans son appareil : il a ouvert la trappe et a aspiré le méthane à pleins poumons après avoir rédigé son journal de bord. Mon engin à moi était plus léger : le vent l'a emporté et brisé... et moi avec. McGill avait une plus grande réserve de provisions et un appareil

plus lourd. Il est resté à noter ses impressions durant une semaine, et puis... eh bien ! il avait emporté du cyanure avec lui. Mais ne nous plaignez pas. Nous sommes allés là-bas, nous avons vu et, en ne revenant pas, au fond, nous vous avons annoncé la nouvelle : vous savez maintenant que les astronomes à binocles avaient raison. Vous savez maintenant comment vous y prendre. Vénus est une femme d'abord peu commode : il faut avoir quelque chose dans le ventre et savoir s'y prendre pour la mater. Quand vous y serez parvenus, elle vous traitera avec égards. Quand vous nous découvrirez ainsi que les débris de nos appareils, ne nous plaignez pas. C'est pour vous que nous avons fait cela. Nous savions bien que vous ne nous abandonneriez pas. »

Allons. J'étais de nouveau dans le bain.

XIV

« Je vous en prie, Fowler, dis-je. Demain, pas aujourd'hui.

— Bon, Mitch, fit-il. C'est bien parce que c'est vous. » Schocken a tout ce qu'il faut pour faire un chef d'entreprise né. Il retint les questions qui lui brûlaient les lèvres : où avais-je été, qu'avais-je fait ? « Bon travail, fit-il en désignant les feuilles que j'avais noircies la veille au soir. Revoyez cela avec O'Shea, voulez-vous ? Il est mieux placé que personne pour ajouter quelques détails qui feront vrai. Ah ! et puis faites vos bagages : nous rentrons par le *Vilfredo Pareto*... j'oubliais ; vous n'avez pas de bagages. Tenez, voilà un peu d'argent, vous irez faire quelques courses quand us aurez le temps. Emmenez quelques gardes avec vous, bien sûr. La technique de l'égalisateur, vous vous souvenez », ajouta-t-il avec un clin d'œil.

J'allai trouver O'Shea, pelotonné comme un chat au milieu de son grand lit dans la chambre voisine de la mienne. Le petit homme se retourna et me regarda d'un œil vague ; il avait l'air ravagé. « Mitch, dit-il d'une voix pâteuse. Encore un cauchemar.

— Jack, dis-je d'un ton plein de persuasion. Réveillez-vous, Jack. »

Il s'assit d'un bond et me foudroya du regard.

« Qu'est-ce que ça veut dire ?... Oh ! bonjour, Mitch. Je me rappelle maintenant. On m'a parlé de ça quand je suis rentré ce matin. » Il me tendit une main minuscule.

« Je meurs, reprit-il d'une voix éteinte. Donnez-moi quelque chose, je vous en prie. Mon dernier conseil : ne soyez jamais un héros. Vous ne méritez pas ça... »

Le nain retomba dans sa torpeur. Je passai dans la cuisine et je pressai les boutons pour avoir du surcafé, du Thiamax et une tranche de Co-pain. Au moment de regagner la chambre, je fis demi-tour, revins auprès du bar et emplis un grand verre de bourbon.

O'Shea regarda le plateau et eut un haut-le-corps

« Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ? » murmura-t-il en désignant le petit déjeuner que je lui apportais. Il avala d'un trait la rasade de bourbon et frissonna de la tête aux pieds.

« Jack, dis-je ; vous filez un mauvais coton.

— Ooh ! gémit-il. C'est ça qu'il me fallait. Pourquoi vos formules toutes faites ajoutent-elles je ne sais quel piquant à une gueule de bois ? »

Il essaya de se mettre debout, mais s'effondra aussitôt sur le lit, les jambes flageolantes. « Oh ! mon dos, dit-il. Je crois que je vais entrer dans un monastère. Je m'efforce de vivre à la hauteur de ma réputation et ça me tue à petit feu. Seigneur, cette touriste de la Nouvelle-Ecosse ! C'est le printemps, non ? Croyez-vous que ça explique quelque chose ? Elle a peut-être du sang esquimau ?

— Nous sommes à la fin de l'automne, dis-je.

— Tiens. Elle n'a sans doute pas de calendrier... passez-moi quand même ce surcafé. » Pas de « s'il vous plaît ». Et pas davantage de « merci ». Comme si tout ça lui était dû. Il avait changé.

« Vous pensez que vous pourrez travailler un peu ce matin ? demandai-je, assez sèchement.

— Ça se pourrait, dit-il d'un ton nonchalant. C'est Schocken qui paie, après tout. Dites-moi, que vous est-il donc arrivé pendant tout ce temps ?

— Je faisais une enquête.

— Vous avez vu Kathy ? dit-il. Une fille formidable, vous savez, Mitch. » Il eut un sourire, que faisaient naître des souvenirs peut-être précis. En tout cas c'était un sourire qui ne me plaisait pas... pas du tout.

« Ravi que vous ayez apprécié sa compagnie, dis-je sans autre commentaire. Il faudra revenir nous voir. »

Il avala une gorgée de surcafé et dit, en posant sa tasse avec précaution : « De quel travail vouliez-vous me parler ? »

Je lui montrai mon texte. Il le lut tout en avalant le Thiamax.

« Tout ça ne vaut pas tripette, conclut-il quand il eut fini. Je ne connais pas Learoyd, Holden ni McGill, mais je suis bien sûr qu'ils n'étaient pas si désintéressés que ça. On n'est pas *attiré* par Vénus. On y va *poussé* par tel ou tel motif.

— Nous prétendons qu'ils étaient attirés, dis-je. Nous nous efforçons, si vous voulez, de persuader aux gens qu'ils étaient attirés. Ce qu'il nous faut, ce sont quelques impressions vécues que vous nous donnerez pour faire vrai. Voyons, franchement, qu'est-ce que vous pensez de ce texte au point de vue propagande ?

— C'est à vous donner la nausée, dit-il d'un ton las. Voudriez-vous me réserver une douche, Mitch ? Dix minutes d'eau douce à 37°. Au diable l'avarice. Vous aussi, vous pouvez devenir une célébrité. Vous n'avez qu'à avoir autant de chance que moi. » Il balança ses courtes jambes par-dessus le matelas et considéra ses doigts de pieds qui pendaient à quinze centimètres du plancher. « Enfin, soupira-t-il, autant que j'en profite pendant que ça dure.

— Et mon texte ? demandai-je.
— Consultez mes rapports, dit-il. Et ma douche ?
— Consultez votre valet de chambre », répliquai-je. Et je sortis, bouillant de colère. Dans ma chambre, je m'escrimai deux heures durant à saupoudrer mon texte d'impressions vécues, puis j'allai faire quelques courses accompagné d'une escorte de gardes. La police ne nous attaqua pas. Je remarquai sur la porte de l'échoppe de Warren Astron ce pudique avis :

Le docteur Astron a le regret d'informer sa clientèle que des affaires urgentes l'ont contraint à regagner sans délai la Terre.

Je demandai à un des gardes : « *Le Ricardo* est reparti ?

— Il y a deux heures, monsieur Courtenay. Prochain départ, le *Pareto*, demain. »

Je pouvais donc parler.

Je racontai toute l'histoire à Fowler Schocken.

Et Fowler Schocken n'en crut pas un mot.

Il eut l'amabilité de ménager pourtant ma susceptibilité.

« Personne ne vous fait de reproches, Mitch, dit-il avec bienveillance. Vous avez subi une rude épreuve. Nous connaissons tous ces combats avec la réalité. Ne vous croyez pas seul dans votre cas, mon garçon. Mais, nous allons arranger ça. On a parfois besoin d'être... aidé. Mon psychanalyste... »

Je crois bien que je poussai un hurlement.

« Voyons, voyons, reprit-il d'un ton apaisant. Attendez... je sais bien que les profanes ne devraient pas se mêler de ce genre de choses, mais je m'y connais quand même un peu... je vais tâcher de vous expliquer...

— Vous allez peut-être m'expliquer ça, criai-je, en lui mettant sous le nez mon numéro de Sécurité sociale maquillé.

— Si vous voulez, dit-il sans se démonter. Tout cela entre dans le cadre de votre brève... disons votre brève escapade hors de la réalité. Vous avez fait une sorte de fugue psychologique. Vous vous êtes fui vous-mêmes. Vous avez pris une nouvelle identité et vous en avez choisi une aussi éloignée que possible de celle que vous avez normalement. Vous avez choisi la vie douce et fainéante d'un écumeur flânant sous le soleil des tropiques... »

Je savais maintenant qui avait perdu le contact avec la réalité !

« Vos horribles calomnies contre Taunton sont extrêmement claires pour quiconque a quelques notions des mécanismes de l'inconscient. J'ai été ravi de vous entendre les formuler. Cela m'a prouvé que vous êtes sur la voie de la guérison. Car quel est notre

problème fondamental... le problème fondamental du vrai Mitchell Courtenay, publiciste ? Ecraser l'opposition ! Vaincre la concurrence ! La détruire ! Vos hallucinations à propos de Taunton révèlent à... hum... à quelqu'un qui connaît un peu ces questions que vous vous efforcez de redevenir le véritable Mitchell Courtenay, publiciste. Enveloppée de symboles, obscurcie par des attitudes ambivalentes, l'hallucination Taunton n'en est pas moins claire. Votre rencontre imaginaire avec cette Hedy, par exemple, est une illustration quasi classique !

— Bon sang, m'écriai-je, regardez ma mâchoire ! Vous ne voyez pas ce trou ! Ça me fait encore mal ! »

Il se contenta de sourire en disant : « Félicitons-nous que vous ne vous soyez pas plus gravement blessé, Mitch. Avec le ça, vous comprenez... »

— Et Kathy ? demandai-je d'une voix rauque. Et les informations que je vous ai données sur les écolos ? Les poignées de main, les signes de ralliement, les mots de passe, les lieux de réunion, qu'est-ce que vous en faites de tout cela ?

— Mitch, fit-il d'un ton persuasif, je vous l'ai dit, je ne devrais pas m'en mêler, mais rien de tout cela n'est réel. C'est un phénomène d'hostilité sexuelle favorisé par la dissociation de votre personnalité en Groby-Courtenay, et qui a identifié votre femme avec un objet de haine et de crainte, les écolos. Et « Groby » a soigneusement tout arrangé si bien que vos renseignements sur les écolos sont invérifiables, donc inattaquables. « Groby » s'est arrangé de façon que vous — le *vrai vous* — gardiez ces renseignements « imaginaires » jusqu'au moment où les écolos auraient l'occasion de changer tout cela. « Groby » prenait ses précautions. Courtenay revenait, et il le savait ; « Groby » se sentait sur le point d'être évincé. Qu'importe ; il a le temps. Il a pris ses dispositions pour se ménager une possibilité de retour...

— Mais je ne suis pas fou !

— Mon psychanalyste...

— Il faut me croire !

— Ces conflits au niveau de l'inconscient...

— Je vous dis que Taunton a des tueurs !

— Savez-vous ce qui m'a convaincu, Mitch ?

— Quoi donc ? demandai-je amèrement.

— Cette histoire de cellule écolo dans Poulgrain. Le symbolisme... ajouta-t-il en rougissant... en est très clair. »

Je cédaï, sauf sur un point : « Est-ce qu'on prend toujours soin de ne pas contrarier les fous, monsieur Schocken ? »

— Mais vous n'êtes pas fou, mon garçon. Vous avez besoin... qu'on vous aide, comme beaucoup de...

— Je vais être plus précis. Voulez-vous ne pas me contrarier

sur un point ?

— Bien sûr, fit-il en souriant.

— Faites attention à vous, et veillez sur moi aussi Taunton a des tueurs... d'accord, je crois, Groby croit ou je ne sais qui croit que Taunton a des tueurs. Si vous voulez bien me faire cette concession — faire attention à vous et veiller sur moi — je vous promets de me tenir tranquille. J'irai même voir votre psychanalyste.

— Entendu », dit-il en souriant toujours.

Pauvre vieux Fowler. Qui pourrait lui en vouloir ? Chaque mot que je prononçais venait bouleverser son univers de rêve. Mon histoire n'était qu'un long blasphème envers le dieu des Ventes. Il ne pouvait pas y croire, et je n'arrivais pas non plus à croire que moi — mon vrai moi — j'y croyais. Comment Mitchell Courtenay, publiciste, pouvait-il être assis là en train de débiter des monstruosité telles que :

Les intérêts des producteurs et des consommateurs ne sont pas identiques ;

La plupart des gens sont malheureux ;

Les travailleurs ne trouvent pas automatiquement le travail qui leur convient le mieux ;

Les entrepreneurs ne jouent pas le jeu ;

Les écolos sont sains d'esprit, intelligents et bien organisés.

C'étaient autant de coups durs, mais Fowler Schocken avait du ressort. Les coups ne laissaient pas de trace sur lui. Il y avait une explication pour tout et les Ventes avaient toujours raison. Par conséquent, Mitchell Courtenay, publiciste, n'était pas là en train de débiter ces insanités. C'était le double diabolique de Mitchell Courtenay qui parlait, l'inférieur « George Groby », tout sauf Courtenay.

En me regardant avec un détachement qui aurait fait la joie de Fowler Schocken ou de son psychanalyste, je me dis : « Tu sais, Mitch, tu parles comme un écolo. »

Je me répondis : « Eh oui. C'est terrible. »

« Ma foi, repris-je, je ne sais pas. Peut-être... »

« Oui, me dis-je d'un ton songeur. Peut-être... »

C'est un axiome dans ma profession : on ne voit bien les choses que sur un fond contrasté. Ainsi des opinions de Fowler Schocken.

« Prête-toi à mon jeu, Fowler, pensai-je. Fais-moi surveiller. Je ne tiens pas à retomber entre les pattes d'une hallucination comme Hedy. Le symbolisme en était peut-être évident, mais il n'empêche qu'elle m'a fait fichtrement mal avec son aiguille symbolique. »

Runstead n'était pas là quand notre petite procession parvint dans les étages de direction de la Schocken Tower. Il y avait outre Fowler et moi, Jack O'Shea, des secrétaires... et les gardes armés que j'avais exigés.

La secrétaire de Runstead dit qu'il était dans le hall et nous attendîmes... nous attendîmes, très longtemps. Au bout d'une heure, je dis qu'il n'allait peut-être, pas revenir. Une heure plus tard, on nous annonça qu'on venait de découvrir un corps écrasé sur la première plate-forme de la Tour, quelques dizaines de mètres plus bas. L'identification était extrêmement difficile.

La secrétaire, en larmes, ouvrit le bureau et le coffre de Runstead. Nous finîmes par trouver un journal couvrant les derniers mois de la vie de Runstead. Parmi des détails sur son travail, ses aventures amoureuses, des notes pour ses futures campagnes publicitaires et des adresses de bons petits restaurants, on trouvait des passages tels que :

Il était de nouveau là cette nuit. Il m'a dit d'intensifier l'attrait du scandale. Il me fait peur... Il dit que la campagne Starrzelius manque de mordant. Il me fait une peur terrible. Je comprends maintenant qu'il faisait peur à tout le monde de son vivant... Encore vu G W H la nuit dernière... Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois en plein jour. J'ai sauté, j'ai crié, mais personne n'a rien remarqué. Je voudrais qu'il s'en aille... G W H semble plus déchaîné que jamais aujourd'hui. Je devrais demander du secours... Il m'a dit que je n'étais bon à rien, que je déshonorais la profession...

Nous comprîmes que ce mystérieux personnage était le fantôme de George Washington Hill, le père de notre profession, l'inventeur de la chanson publicitaire, de la publicité-choc et de Dieu sait quoi encore.

« Pauvre diable, dit Schocken, tout pâle. Si seulement j'avais su. Si seulement il était venu me trouver à temps. »

La dernière note du journal était écrite d'une main nerveuse :

Il m'a dit que je ne valais rien. Je le sais bien. Je suis indigne de la profession. Je le vois bien sur leurs visages. Tout le monde le sait. Il le leur a dit. Le salaud. Le salaud...

« Pauvre garçon », fit Schocken au bord des larmes. Il se tourna vers moi en disant : « Vous voyez ? Quelle tension dans ce métier !... »

Bien sûr que je voyais. Un journal fabriqué de toutes pièces et une masse de protoplasme impossible à identifier. Ç'aurait aussi bien pu être quatre-vingt-dix kilos de Poulgrain qu'on avait ramassés sur la plate-forme. Mais à quoi bon expliquer cela ? Personne ne m'aurait écouté. Je me contentai de hocher gravement la tête et d'approuver.

On me rendit mon poste à la tête du projet Vénus. J'allai voir le psychanalyste de Fowler. Et je continuai à me faire escorter de gardes en armes. De temps en temps j'avais avec le patron des séances homériques au cours desquelles il me répétait : « Vous devriez renoncer à cette protection symbolique. Tout cela s'interpose entre la réalité et vous, Mitch. Le docteur Lawler me dit... »

Le docteur Lawler disait à Fowler Schocken ce que je racontais au docteur Lawler. C'était cela le lent processus de mon « intégration ». J'engageai un étudiant en médecine pour qu'il m'invente des traumatismes justifiant l'hypothèse suivant laquelle mon stage parmi les consommateurs avait été une fugue de névrosé ; il me trouva des merveilles. Je dus m'opposer à quelques-unes de ces trouvailles que je jugeai peu compatibles avec ma dignité, mais il en restait quand même assez pour que le docteur Lawler en lâche de temps en temps son crayon.

Il est un point pourtant sur lequel je ne céda pas : je continuais à affirmer que ma vie et celle de Fowler Schocken étaient en danger.

Fowler et moi étions de plus en plus liés. Il croyait avoir opéré une conversion. Et j'avais un peu honte de le mener ainsi en bateau. Il était très gentil avec moi. Mais c'était une question de vie ou de mort. Le reste ne comptait pas.

Le jour vint où Fowler Schocken me dit : « Je crois bien, Mitch, que toute cette mise en scène de cape et d'épée a assez duré. Je ne vous demande pas de vous priver de ce dernier rempart qui vous protège de la réalité. Mais pour ma part, je vais congédier mes gardes.

— Ils vous tueront, Fowler ! ne pus-je m'empêcher de m'exclamer.

— Nous verrons bien, fit-il en secouant la tête. Je n'ai pas peur. »

Toute discussion était inutile. Fowler convoqua le lieutenant commandant son escorte. « Je n'aurai plus besoin de vous, dit-il. Veuillez vous remettre ainsi que vos hommes à la disposition du Pool de surveillance de la maison. Merci encore pour la loyauté et le zèle dont vous avez fait montre durant ces semaines. »

Le lieutenant salua, mais ses hommes et lui paraissaient navrés. Ils abandonnaient une mission facile aux étages de direction pour retrouver des patrouilles de couloirs, des services de garde ou de convoyeurs aux heures les plus imprévues. Ils sortirent et je sus dès lors que les heures de Fowler Schocken étaient comptées.

Ce soir-là, il fut étranglé en rentrant chez lui par un individu qui avait assommé le chauffeur et s'était substitué à lui au volant de la Cadillac de Fowler Schocken. L'assassin, un simple d'esprit à ce qu'il semblait, tenta de résister quand on voulut l'arrêter et fut abattu à coups de matraque, un sourire niais aux lèvres. On avait arraché le tatouage de son matricule ; impossible donc de l'identifier.

Vous pouvez imaginer ce que fut la journée du lendemain au bureau. Il y eut un conseil d'administration spécial au cours duquel on évoqua la mémoire du disparu, en disant que c'était une perte pour la profession tout entière *et cetera*. Les autres agences nous adressèrent des messages de condoléances, y compris Taunton. On me regarda drôlement quand je roulai en boule le message de Taunton en proférant quelques injures malsonnantes. Il y a des limites à la rivalité commerciale, après tout. Tout cela se passe entre gentlemen, voyons. Combattons loyalement et que la meilleure agence gagne.

Mais personne au conseil n'y attacha beaucoup d'importance. Ils ne pensaient tous qu'à une chose : au paquet d'actions de Schocken.

La Fowler Schocken Associates avait un capital de 7×10^{12} mégadollars en actions à M \$ 0,1, ce qui faisait un total de 7×10^{13} actions. Sur ce chiffre, $3,5 \times 10^{13} + 1$ ne pouvaient être acquises que par des employés possédant un contrat de travail AAAA ou supérieur : soit en gros, uniquement par les chefs de service. Les autres parts avaient été vendues en bourse afin de donner à la Fowler Schocken Associates l'apparence d'une entreprise publique. Mais, suivant l'usage, Fowler Schocken les avait fait racheter par des hommes de paille.

Il possédait nominalement un modeste paquet de $0,75 \times 10^{13}$ actions. Moi-même, qui étais encore assez jeune dans la maison, bien qu'ayant peut-être le second poste de la firme, j'avais accumulé par l'effet des primes et des augmentations quelque $0,857 \times 10^{12}$ actions. Le plus gros actionnaire du conseil était sans doute Harvey Bruner.

C'était le plus vieil associé de Schocken et il avait fini par amasser $0,83 \times 10^{13}$ actions. (Théoriquement, cela lui donnait la majorité par rapport à Fowler, mais il savait bien qu'en cas de vote, la masse des $3,5 \times 10^{13} + 1$ autres parts viendraient toutes soutenir Fowler avec une mystérieuse unanimité. Et d'ailleurs, il était loyal.) Il semblait se croire le dauphin et quelques-uns des plus naïfs parmi les employés de son département lui faisaient déjà leur cour. Ce n'était qu'un brave homme d'une parfaite intégrité mais sans imagination, la cinquième roue de la charrette. Sous sa lourde poigne, la délicate machinerie de la Fowler Schocken Associates s'anéantirait en moins d'un an.

Si l'on avait pris des paris, j'aurais joué Sillery gagnant : j'étais sûr que le chef du service des publications hériterait du paquet d'actions de Schocken ; et ensuite, mais très, très loin derrière je me serais joué placé. C'était sans doute l'opinion de la majorité du conseil, à l'exception de cet imbécile de Bruner et de quelques ahuris. Cela se voyait. Sillery était entouré d'une petite cour respectueuse de gens qui se rappelaient certainement les remarques de Fowler : « Les publications, messieurs, c'est la base même de notre affaire ! » Je faisais figure de pestiféré, tout au bout de la table, avec mon escorte de gardes qui surveillaient sans rien dire tout ce qui se passait. Sillery jeta un rapide coup d'œil dans leur direction et je lus en lui comme dans un livre : « Voilà assez longtemps que cela dure ; à la première occasion, nous allons nous débarrasser de ce maniaque. »

On en vint enfin à ce que nous attendions tous. « Messieurs, voici les représentants de l'Association américaine des exécuteurs testamentaires. »

Selon la tradition, ils avaient tous le genre croque-mort. Par habitude, ou par manque de tout sens de l'humour, ils n'eurent pas l'ombre d'un sourire tandis que Sillery leur adressait un petit speech de bienvenue, parlant du triste devoir qui leur incombait, et déplorant que cette rencontre ne se plaçât pas sous de plus heureux auspices.

Ils donnèrent lecture du testament d'une voix ronronnante, puis on nous remit des copies. Mon regard tomba aussitôt sur ce passage :

A mon cher ami et collaborateur Mitchell Courtenay, je lègue ma bague de chêne incrusté d'ivoire (numéro 56 987 de l'inventaire) et mes soixante-quinze parts de fondateur de l'Institut pour la diffusion des connaissances psychanalytiques, organisation déclarée d'utilité publique ; étant entendu qu'il consacrera ses heures de loisir à participer activement aux travaux de l'Institut et à l'accomplissement de sa noble tâche.

« Eh bien ! mon vieux Mitch, me dis-je, te voilà gâté. » Je reposai mon exemplaire du testament sur la table et me renversai

dans mon fauteuil, en m'efforçant d'établir le bilan de ce que je possédais en biens liquides.

« Coup dur, monsieur Courtenay, me souffla un brave type du service de recherches que je connaissais à peine. Mais M. Sillery n'a pas l'air mécontent. »

Je regardai l'article concernant Sillery, au premier paragraphe. Bien entendu, il recevait les actions que possédait personnellement Fowler et de gros paquets d'actions de la Société des investissements directoriaux, de l'Association des soumissionnaires et quelques autres encore.

Le type du service des recherches examina la copie du testament qu'on m'avait remise. « Permettez-moi de vous dire, monsieur Courtenay, que le patron aurait quand même pu vous traiter plus convenablement. Je n'ai jamais entendu parler de cette firme et pourtant je connais assez bien les milieux de la psychanalyse. »

Il me sembla entendre Fowler ricaner ; je me redressai dans mon fauteuil. « Le vieux salopard ! » murmurai-je entre mes dents.

Sillery s'éclaircissait la voix et le silence aussitôt se fit dans la salle du conseil.

Le grand homme parla. « Nous sommes un peu serrés ici, messieurs. Je propose de mettre aux voix une motion excluant de la salle toute personne étrangère au conseil... »

Je me levai en disant : « Je vais vous épargner cette peine, Sillery. Venez, les enfants. Je reviendrai peut-être, Sillery », dis-je. Et je sortis avec ma garde.

L'institut pour la diffusion des connaissances psychanalytiques occupait un modeste appartement de trois pièces dans les faubourgs. A la réception, je trouvai une vieille toupie qui tapait à la machine comme un oiseau picore du grain. On se serait cru dans un décor à la Dickens. Sur une étagère au mur s'entassaient des brochures imprimées souillées de crottes de mouches.

« Je suis de la Fowler Schocken Associates », dis-je

Elle sursauta. « Excusez-moi, monsieur. Je ne vous avais pas entendu entrer. Comment va M. Schocken ? »

Je lui expliquai comment il allait et elle se mit à bredouiller que c'était un si brave homme, et si généreux pour la cause. Qu'allaient-ils maintenant devenir, son frère et elle ? Pauvre M. Schocken ! Pauvre elle ! Pauvre frère !

« Tout n'est peut-être pas perdu, lui dis-je. Qui dirige l'Institut ? » Elle m'expliqua entre deux reniflements que son frère siégeait dans l'autre bureau. « Je vous en prie, monsieur Courtenay, annoncez-lui la nouvelle avec ménagement. Il est si délicat, si sensible... »

Je dis que je n'y manquerais pas et j'entrai. Le fréro dormait complètement ivre, affalé sur son bureau. Je le secouai sans douceur et il leva vers moi des yeux injectés de sang. « Qu' c' qu' vous voulez ? fit-il.

— Je suis de la Fowler Schocken Associates. Je voudrais voir vos livres.

— Pas question, monsieur, déclara-t-il en secouant la tête. Il n'y a que le patron qui peut les voir.

— Il est mort, répondis-je. Voilà le testament. » Je lui montrai le paragraphe qui me concernait et déclinai mon identité.

« Allons, dit-il. Fini de rigoler. Ou bien, est-ce que vous gardez la maison ? Vous avez vu ce qu'il y avait d'écrit dans ce testament, monsieur Courtenay ? Vous êtes tenu de...

— Je sais, dis-je. Vos livres, je vous prie. »

Il alla les prendre dans un extraordinaire coffre-fort dissimulé derrière une porte d'aspect fort innocent.

Trois heures de labeur passées sur la comptabilité me révélèrent que l'Institut n'avait d'autre raison d'être que de posséder cinquante-six pour cent des parts d'une firme qui s'appelait la Société générale de réduction des phosphates de Newark et que Fowler Schocken contrôlait ainsi à son gré.

Je revins dans le couloir et dis à mes gardes. « Venez, les enfants. En route pour Newark. »

Je vous épargnerai les détails. La piste tout d'abord me mena à d'autres petites sociétés et compagnies sans grand intérêt apparent, et puis j'arrivai de fil en aiguille à la Compagnie de démolition des machines usées à Frankfort, qui détenait trente-deux pour cent des actions de la Fowler Schocken Associates vendues en bourse. D'autres pistes me menèrent pareillement au Groupement des concessionnaires et au Collège dentaire de Waukegan qui possédaient le reste des actions mises en bourse.

Deux semaines plus tard, le conseil était réuni, je pénétrai dans la salle avec mes gardes.

Sillery présidait. Il avait l'air hagard et épuisé : on aurait dit que depuis quinze jours il passait son temps à chercher quelque chose qu'il n'arrivait pas à trouver.

« Courtenay, gronda-t-il. Je croyais vous avoir fait comprendre que vous deviez laisser votre régiment à la porte ! »

Je fis un petit signe au brave Harvey Bruner que j'avais mis dans la confidence. Avec la même loyauté qu'il avait toujours témoignée à Schocken, il récita : « Monsieur le président, je propose que les membres du conseil soient autorisés à se faire escorter de gardes en nombre suffisant pour assurer leur protection.

— Je vote pour, monsieur le président, dis-je. Allons les

enfants, apportez les papiers. » Mes gardes, en souriant, firent glisser dans ma direction des caisses pleines de procurations à mon nom.

Les procurations s'entassaient tandis que les membres du conseil ouvraient des yeux ronds. Il fallut un moment pour les compter et pour en vérifier l'authenticité. Pour, $5,73 \times 10^{13}$; contre, $1,27 \times 10^{13}$. Tous les votes contre venaient de Sillery et de lui seul. Il n'y avait pas d'abstentions. Les autres étaient passés de mon côté sans perdre une seconde.

Ce bon vieux Harvey proposa que la présidence de la séance me fût confiée, ce qui fut voté à l'unanimité. Puis il proposa que Sillery fût mis à la retraite avec pension, ses actions étant rachetées au cours par la firme et versées au fonds destiné à financer les primes de bonifications. Voté à l'unanimité. Puis — histoire de rappeler à tout le monde qui tenait le manche du fouet — il proposa que Thomas Heatherby, un jeunot du service artistique, qui avait outrageusement léché les bottes de Sillery, fût destitué de son titre de membre du conseil et dépouillé sans compensation des quelques actions qu'il possédait. Voté à l'unanimité. Heatherby ne pipa pas. Il avait dû ravalier sa rage en se disant que ç'aurait pu être pire, et qu'il avait encore de la chance de garder sa place.

Ça y était. J'étais maître de la Fowler Schocken Associates. Et j'avais appris à mépriser tout ce que soutenait la maison.

XVI

« Un messenger éclair, monsieur Courtenay », dit la voix de ma secrétaire. Je pressai le bouton d'écoute.

« On a arrêté un écolo à Albany, sur dénonciation de ses voisins. Faut-il vous réserver une place pour aller là-bas ?

— Bien sûr que oui, bon sang ! m'écriai-je. Combien de fois devrai-je vous répéter la même chose ? Retenez-moi une place, tout de suite.

— Excusez-moi, monsieur Courtenay, bredouilla-t-elle... je pensais que comme c'était assez loin...

— On ne vous paie pas pour penser. Prenez-moi de tout suite un billet. » Je n'aurais peut-être pas dû être aussi brutal avec elle, mais je voulais à tout prix retrouver Kathy, quand bien même il me faudrait pour cela découvrir toutes les cellules écolos du pays. J'avais contraint Kathy à se cacher — de crainte que je ne la dénonce — maintenant je tenais à la retrouver.

Une heure plus tard, j'étais au siège central de l'Association de protection mutuelle. C'était une petite firme qui avait pas mal de contrats dans la région et notamment à Albany. Le président du conseil d'administration en personne vint nous accueillir, mes gardes et moi, à la sortie de l'ascenseur. « C'est un honneur pour nous, balbutia-t-il. Un grand, un très grand honneur, monsieur Courtenay. Que puis-je faire pour vous ?

— Ma secrétaire vous a demandé de ne pas commencer, avant que je n'arrive, l'interrogatoire d'un suspect écolo. Vous m'avez attendu ?

— Naturellement, monsieur Courtenay. Quelques-uns de nos hommes l'ont peut-être secoué un peu, histoire de le mettre en train, mais il est encore en très bonne, forme.

— Je veux le voir. »

Il me montra le chemin, empressé. Il espérait pouvoir glisser un mot qui lui ferait avoir la clientèle de Fowler Schocken Associates mais il n'osait pas parler.

Le suspect était assis sur un tabouret en face de la lampe aveuglante classique. C'était un consommateur d'une trentaine

d'années. Il avait quelques bleus sur la figure.

« Eteignez ce projecteur, dis-je.

— Mais, protesta un contremaître au visage de brute, nous avons toujours... » Sans perdre de temps en vaines parolotes, un de mes gardes l'avait repoussé et éteint la lampe.

« Ça va, Lombardo, s'empressa de dire le président. Nous devons coopérer avec ces messieurs.

— Une chaise, dis-je ; et je m'assis en face du suspect. Je m'appelle Courtenay, lui dis-je. Et vous ? »

Il me regarda d'un air surpris. « Fillmore, dit-il, d'une voix bien timbrée. August Fillmore. Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

— On vous soupçonne d'être un écolo. »

Un frémissement parcourut les gens de l'A. P. M. Je violais là le principe le plus élémentaire de la jurisprudence en informant l'accusé de la nature des charges relevées contre lui. Je le savais mais je m'en fichais pas mal.

« C'est absolument ridicule, déclara Fillmore. Je suis un respectable père de famille de huit enfants, j'en attends un neuvième. Qui a bien pu vous raconter cela ?

— Dites-lui qui », dis-je au président.

Il me regarda avec des yeux ronds, ne pouvant en croire ses oreilles. « Monsieur Courtenay, dit-il enfin, avec tout le respect que je vous dois, je ne puis prendre la responsabilité d'une chose pareille ! On n'a jamais vu ça ! Le droit protège les informateurs...

— J'en prends la responsabilité. Voulez-vous que je vous donne une décharge par écrit ?

— Non, non, non, non, non. Pas question ! Voulez-vous, monsieur Courtenay, que je vous dise à vous le nom de l'informateur, étant bien entendu que vous connaissez la loi et que vous prenez cela sous votre responsabilité, et qu'ensuite je quitte la pièce ?

— Comme il vous plaira. »

Il eut un sourire rassuré et me souffla à l'oreille : « Il s'agit d'une Mrs Worley. Les deux familles partagent une seule pièce. Mais je vous en prie, monsieur Courtenay, faites attention...

— Merci », dis-je. Il papillota des yeux, comme une maîtresse de maison inquiète et s'éloigna d'un pas nerveux avec ses employés. « Eh bien ! Fillmore, dis-je au suspect, il paraît que c'est une certaine Mrs Worley. »

Il se mit à jurer et je l'interrompis : « Je suis pressé, dis-je. Vous savez, bien sûr, que votre compte est bon. Vous savez ce que Vogt a dit de l'écologisme ? »

Le nom ne lui disait manifestement rien. « Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Peu importe. Parlons peu, mais parlons bien. J'ai beaucoup

d'argent. Je peux verser une forte pension à votre famille durant votre absence, si vous acceptez de coopérer et si vous avouez que vous êtes un écolo. »

Il réfléchit quelques instants puis dit : « Entendu, je suis un écolo. Qu'est-ce que ça change ? Coupable ou innocent, je suis fichu de toute façon, alors autant le dire tout de suite.

— Si vous êtes un vrai écolo, citez-moi donc quelques passages d'Osborne ? »

Il n'avait jamais entendu parler d'Osborne et se mit à improviser péniblement : « Eh bien ! il y a celui qui commence par : Le premier devoir d'un écolo est... euh... de préparer la révolution... Je ne me souviens pas de la suite, mais je suis sûr que ça commence ainsi.

— A peu près, dis-je. Maintenant parlez-moi un peu de vos réunions de cellule ? Qui y participe ?

— Je ne les connais pas par leur nom, dit-il, avec plus d'assurance. Nous avons chacun un numéro. Il y a un type à cheveux noirs, c'est le chef, et puis... »

C'était une remarquable imitation, mais qui n'avait rien à voir avec les héros écolos semi-mythiques, comme Vogt et Osborne dont on imposait dans toutes les cellules la lecture des œuvres.

Je sortis.

Je rencontraï le président qui rôdait d'un air inquiet dans le couloir, et je lui dis : « Je ne crois pas que ce soit un écolo. »

J'étais président de la Fowler Schocken Associates, et lui n'était que le directeur de l'agence locale d'une petite firme de police privée, mais cette fois, c'en était trop. Il se dressa sur ses ergots et me dit avec une extrême dignité : « Nous sommes chargés de faire respecter la justice, monsieur Courtenay. Et il y a une vieille maxime qui dit : « Mieux vaut faire souffrir injustement mille innocents que de laisser échapper un seul coupable. »

— Je connais ce dicton, dis-je. Adieu, monsieur. »

Mon radio me tendit le téléphone au moment où un message éclair arrivait, venant cette fois de ma secrétaire à la Schocken Tower. Elle m'annonçait une nouvelle arrestation, à Pilotis Trois, auprès du cap Cod.

Nous filâmes sur Pilotis Trois, qui flottait ce jour-là sur une mer houleuse. Je déteste les villes flottantes : comme je l'ai déjà dit, je suis sujet au mal de mer.

Ce suspect se révéla être un criminel de profession. Il avait tenté de cambrioler une bijouterie, s'était emparé d'un casier plein d'épingles de cravate en chêne et en acajou, laissant derrière lui un message grandiloquent faisant allusion à la vengeance des écolos et menaçant le monde de la tempête qui se déchaînerait quand les écolos prendraient le pouvoir et tueraient tous les riches. Cela afin de

détourner les soupçons.

Il n'était vraiment pas très fort.

La ville était placée sous la protection de l'agence de police privée Burns, et j'eus une longue conférence avec le directeur de l'agence locale. Il commença par me dire que la plupart des écolos arrêtés durant les deux derniers mois s'étaient révélés être des individus comme celui-là, puis il m'avoua que *toutes* les arrestations pratiquées depuis deux mois leur avaient livré des gens de ce type. Autrefois, ils détruisaient des cellules écolos au rythme d'une ou deux par semaine. Peut-être, pensait-il, s'agissait-il là d'un phénomène saisonnier.

De là, nous regagnâmes New York, où l'on avait arrêté un autre écolo. Je le vis et l'écoutai déblatérer pendant quelques minutes. Il connaissait à fond la théorie écologiste et citait des pages entières de Vogt et d'Osborne. Il déclarait aussi que Dieu l'avait choisi pour débarrasser la surface de la Terre de tous les propres à rien. Il raconta bien sûr qu'il faisait partie du mouvement écolo, mais qu'il mourrait plutôt que d'en livrer les secrets. J'en étais bien persuadé : il les ignorait tous. Les écolos n'auraient jamais accepté dans leurs rangs quelqu'un d'aussi instable, quand bien même ils n'auraient plus eu que trois membres, dont l'un au bord de la sénilité précoce.

Nous rentrâmes en fin d'après-midi à la Schocken Tower, et je changeai de gardes. Fichue journée. L'exacte réplique de toutes celles qui s'étaient écoulées depuis que j'étais à la tête de l'agence.

Il y avait un conseil de prévu. Je n'avais pas envie d'y aller, mais je fus pris de scrupules en pensant à la confiance que m'avait témoignée Fowler Schocken en faisant de moi son héritier. Avant de me traîner jusqu'à la salle du conseil, j'appelai un homme de l'Espionnage commercial que j'avais chargé d'une mission spéciale.

« Rien, monsieur, me dit-il. Aucune trace pour l'instant de votre... docteur Nervin. La piste que nous avons trouvée grâce à l'employé de la Chlorella n'a rien donné. Devons-nous continuer nos recherches ?

— Continuez, dis-je. Si vous avez besoin de plus de provisions ou d'un plus grand nombre d'auxiliaires, n'hésitez pas. Faites-moi du bon travail. »

Il m'assura de son dévouement total et raccrocha, en se disant sans doute que le patron était un vieux schnock qui courait après une femme — alors que son mariage n'était même pas encore définitif — apparemment décidée à le laisser tomber. J'ignorais ce qu'étaient devenus les autres écolos que je lui avais demandé de retrouver. Je savais seulement qu'ils avaient disparu, ceux que j'avais connus à Costa Rica, dans les égouts de New York ou sur la Lune. Kathy n'avait jamais remis les pieds chez elle ni à son hôpital, Warren Astron s'était

volatilisé et mes camarades de cellule de la Chlorelle avaient pris le maquis... bref, chou blanc sur toute la ligne.

Conseil d'administration.

« Désolé d'être en retard, messieurs. Coupons court aux préliminaires. Charlie, où en est le service des recherches en ce qui concerne le projet Vénus ? »

Il se leva. « Monsieur Courtenay, messieurs, je crois pouvoir vous dire, sans me vanter, que le service des recherches a fait des merveilles et que mes collaborateurs ont bien mérité de la Fowler Schocken Associate. Pour être précis, nous avons résolu le problème de la serre. Du point de vue quantitatif, j'entends. Des expériences *in vitro* ont confirmé les prévisions de notre section de chimie et de thermodynamique fondées sur les calculs mathématiques. Il suffira d'une ceinture de CO₂, disposée autour de Vénus à treize mille mètres du sol et épaisse d'environ cent cinquante kilomètres pour obtenir sur la planète une température constante à 5° près tout le long de l'année, variant entre 25° et 28° Celsius. Nous étudions actuellement les divers moyens de produire cette énorme quantité de gaz et de la projeter à une vitesse suffisante dans la stratosphère de Vénus. Sans entrer dans les détails, nous pouvons utiliser le gaz carbonique naturel, ou bien le produire ou encore combiner les deux méthodes. Pour ce qui est de l'extraction du CO₂ naturel, une certaine activité volcanique se manifeste sur Vénus, mais les éruptions semblent le plus souvent constituées de NH₄, liquide comprimé par la force de gravité dans des crevasses d'où il suinte vers des roches plus tendres avant d'exploser. Nous sommes pourtant certains que des forages effectués en profondeur permettraient d'atteindre d'importantes réserves de CO₂ liquide...

— Quel degré de certitude ? interrogeai-je.

— Oh ! c'est tout à fait certain, monsieur Courtenay, dit-il, de ce ton légèrement condescendant des techniciens. L'analyse des rapports O'Shea montre... »

Je l'interrompis de nouveau. « Iriez-vous sur Vénus en vous fondant sur cette seule certitude, toutes choses étant égales d'ailleurs ?

— Bien entendu, dit-il, un peu vexé. Dois-je entrer dans les détails techniques ?

— Non, merci, Charlie. Continuez.

— Hmm. Donc, nous recherchons actuellement le moyen de contrebalancer l'effet de serre. Nous préparons une carte des points de forage les plus susceptibles de donner des résultats et nous mettons au point une machine automatique pour les forages à grande profondeur. Mes projets à cet égard visent à concevoir une machine peu coûteuse, autonome, et télécommandée. Je pense que ce sont là

de bonnes nouvelles ?

— Excellentes. Je vous remercie, Charlie. Un point toutefois sur lequel je veux revenir. Si le CO₂ est là et en quantités abondantes, nous allons nous heurter à des difficultés. S'il existe en quantités trop abondantes et si l'extraction est facile, cela pourrait permettre à Vénus d'exporter vers la Terre du CO₂ liquide... ce que nous ne voulons pas. On ne manque pas de CO₂ ici et nous n'aurions rien à gagner à faire du dumping aux dépens des producteurs terrestres. N'oublions jamais que Vénus doit fournir des matières premières à la Terre mais qu'elle ne doit en aucun cas concurrencer la planète mère. Fournir du fer, oui. Des nitrates, certes. Nous les paierons assez cher pour que Vénus puisse acheter les produits manufacturés terrestres et pour qu'elle assure des débouchés aux banques et aux compagnies d'assurances d'ici. Mais Vénus doit être exploitée à notre bénéfice : c'est là le point ; il ne s'agit pas de renverser le problème. Je tiens, Charlie, à ce que vous étudiez avec le service des pronostics si le forage de puits de CO₂ permettra un jour à Vénus de livrer du gaz carbonique liquide franco à bord New York à des prix dangereux pour nous. Si oui, vos projets sont dans le lac. Il faudra que vous trouviez un autre moyen de confectionner votre couche protectrice de gaz carbonique.

— Très bien, monsieur Courtenay », dit Charlie, tout en griffonnant quelques notes.

« Bon. Quelqu'un a-t-il d'autres questions à poser au sujet du projet Vénus, avant que nous passions au point suivant de l'ordre du jour ? »

Bernhard, notre comptable, leva la main et je lui donnai la parole.

« C'est à propos de monsieur O'Shea, marmonna-t-il. Nous lui versons en qualité de conseiller de gros émoluments. Je me suis renseigné — et j'espère n'être pas en cela sorti de mes attributions, monsieur Courtenay — je me suis renseigné ici et là et j'ai appris qu'il ne prodiguait guère les consultations. Je dois également mentionner que depuis quelques semaines, il a pris de grosses avances. Si nous cessions aujourd'hui de faire appel à ses services, il serait notre débiteur pour des sommes importantes. Et puis... ce n'est qu'un détail, mais quand même significatif... les dactylos de mon service se plaignent de ses assiduités.

— Je crois, répondis-je, en fronçant les sourcils, que nous devrions le garder tant qu'il conserve un certain prestige. Bien, encore que sa vogue, me semble-t-il, soit en train de passer. Faites-lui remarquer qu'il a pris de trop fortes avances. Quant à vos dactylos, ma foi, vous me surprenez. Je croyais qu'elles ne se plaignaient pas quand il leur faisait la cour.

— Vous l'avez vu récemment ? » grommela Bernhard.

Non, je me rendis compte que je ne l'avais pas vu depuis quelque temps.

Le reste de l'ordre du jour fut rapidement expédié.

De retour dans mon bureau, je demandai à ma secrétaire de l'équipe de nuit si O'Shea se trouvait dans l'immeuble et dans ce cas, de le convoquer.

Il arriva, puant l'alcool et se lamentant : « Sapristi, Mitch, il ne faut pas exagérer ! Je venais chercher une fillette pour l'emmener passer la soirée quelque part et voilà que vous me mettez le grappin dessus. Est-ce que vous ne prenez pas un peu trop au sérieux cette histoire de consultations techniques ? Vous pouvez vous servir de mon nom ; que voulez-vous de plus ? »

Il avait l'air en piteux état. On aurait dit une version miniature de Napoléon à l'île d'Elbe. Soudain, je ne pus m'empêcher de penser à Kathy et il me fallut quelque temps avant de comprendre pourquoi.

« Eh bien ? fit-il. Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Qu'est-ce que j'ai ? Mon rouge est mal mis ? »

L'alcool masquait un peu le reste, mais je sentais quand même l'odeur : *Ménage à deux*, le parfum que j'avais fait créer pour Kathy, et pour Kathy seule, lors de notre voyage à Paris ; elle l'adorait et souvent en mettait un peu trop. Je croyais l'entendre : « C'est plus fort que moi, chéri ; j'aime tellement mieux ça que le formol et c'est généralement ce que je sens après une journée d'hôpital... »

« Désolé, Jack, dis-je d'un ton parfaitement calme. Je ne savais pas que c'était votre nuit de bombe. Ça peut attendre. Amusez-vous bien. »

Il grimaça un sourire et sortit d'un pas trébuchant.

Je décrochai mon téléphone et appelai mon type de l'Espionnage commercial. « Prenez Jack O'Shea en filature, dis-je. Il quitte l'immeuble dans quelques instants. Filez-le et filez tous les gens qu'il rencontrera. Jour et nuit. Si vous découvrez quelque chose qui en vaille la peine, il y aura une prime pour vous tous et de l'avancement. Mais si vous loupez cette occasion, malheur à vous. »

XVII

J'étais dans un tel état que plus personne n'osait m'approcher. Je n'y pouvais rien. Je ne vivais plus que dans l'attente du rapport quotidien des sbires qui filaient O'Shea. Tout le reste m'ennuyait et m'agaçait.

Au bout d'une semaine, vingt-quatre détectives à la fois étaient occupés à surveiller O'Shea et les gens à qui il avait adressé la parole. Il y avait parmi eux des maîtres d'hôtel de restaurant, son agent, des femmes, un de ses copains du groupe de pilotes d'essai d'Astoria, un flic avec lequel il s'était pris de querelle un soir qu'il était ivre — mais était-il vraiment ivre et s'agissait-il d'une véritable querelle ? — et d'autres personnages de même acabit.

Un soir, je trouvai ajoutée à la liste la note suivante : « Consommatrice, environ trente ans, un mètre soixante-trois, rousse, pas vu la couleur des yeux, mal habillée. Cette personne est entrée au Paradis des Hachis (un restaurant), à 18 h 37 après avoir attendu 14 minutes dehors et est allée droit à la table située dans le secteur d'une serveuse nouvelle, table qui venait d'être libérée. Il semble que cette personne s'intéressait à la serveuse ? A commandé du hachis, mangé légèrement, échangé quelques mots avec la serveuse. Peut-être y a-t-il eu échange de documents mais je n'ai pas pu m'en assurer de loin. Une collègue a pris la serveuse en filature. »

Trente ans, un mètre soixante-trois. C'était peut-être elle. Je téléphonai pour dire : « Ne la lâchez pas. Dès que vous avez quelque chose de neuf, prévenez-moi tout de suite. Vous ne pouvez pas obtenir d'autres renseignements par le restaurant ? »

Mon détective se mit à m'expliquer, avec une certaine gêne, que si j'insistais, bien sûr, on pourrait le faire, mais qu'on ne procédait jamais ainsi. On s'adressait d'ordinaire à la personne filée et...

« Parfait, dis-je. Faites comme vous l'entendez.

— Une seconde, monsieur Courtenay, ne quittez pas. Notre collègue vient de nous transmettre son rapport : la nouvelle serveuse est rentrée chez elle, Taunton Building. Emplacements 17-18 au 35^e étage.

— Qu'est-ce que le 35^e étage ?

— C'est pour les couples.

— Elle est... ?

— Elle est seule, monsieur Courtenay. Notre employée a prétendu qu'elle se présentait pour la place libre. On lui a répondu que la dame qui occupait le 17 gardait le 18 en attendant l'arrivée de son mari qui fait les moissons en province.

— A quelle heure ferme-t-on les escaliers chez Taunton ? demandai-je.

— A vingt-deux heures, monsieur Courtenay. »

Je jetai un coup d'œil à ma pendule. « Rappeler votre employée, dis-je. C'est tout pour le moment. »

Je me levai et dis à mes gardes : « Je sors sans vous, messieurs. Veuillez m'attendre ici. Lieutenant, puis-je vous emprunter votre pistolet ?

— Bien entendu, monsieur Courtenay. » Il me tendit un 25 UHV. Je vérifiai qu'il était chargé et m'en allai à pied, seul.

Quand je sortis du hall de la Schocken Tower, un jeune homme se détacha de l'ombre du mur et m'emboîta le pas. Je résolus de lui donner une leçon en passant par une rue déserte, une petite ruelle qui s'insère entre des gratte-ciel. L'atmosphère y était chargée de suie et d'oxyde de carbone, mais j'avais mes capsules nasales. Mon suiveur n'en avait pas. Je l'entendis souffler et éternuer à bonne distance derrière moi.

Sans me retourner je contournai Schocken Tower et me collai contre le mur. Mon suiveur ne tarda pas à arriver et s'arrêta, consterné, scrutant la rue déserte.

Je lui assenai un bon coup du canon de mon pistolet sur la nuque et m'éloignai. C'était sans doute un des hommes de la maison, mais je ne voulais même pas d'un de mes hommes pour me suivre.

J'entrai dans le Taunton Building par la porte des locataires nocturnes du 2159. Le battant se referma automatiquement derrière moi. Il y avait un petit ascenseur payant. Je glissai vingt-cinq cents dans la fente, appuyai sur le 35 et, tandis que l'appareil montait en grîçant, je lus les avis affichés dans la cabine.

Les locataires nocturnes assurent eux-mêmes leur police. La direction décline toute responsabilité en cas de vol, d'agression, ou de viol.

Les locataires nocturnes sont avisés que les barrières sont fermées chaque soir à vingt-deux heures dix. Ils prendront donc leurs précautions pour satisfaire avant cette heure leurs besoins naturels.

Le loyer est dû chaque soir d'avance et payable au perceuteur automatique du rez-de-chaussée.

La direction se réserve le droit de ne pas louer de places aux clients des produits Starrzelius.

La porte s'ouvrit sur le palier du trente-cinquième étage. On se serait cru dans un fromage grouillant de vers. C'était plein de gens, hommes et femmes, qui se tortillaient en essayant de trouver une position confortable avant l'heure de la fermeture des barrières. Je consultai ma montre : il était 22 h 8.

Je me frayai avec précaution un chemin, très très lentement, parmi les corps étendus, et tout en prodiguant les excuses, je comptais... à la dix-septième marche, j'aperçus une forme tapie dans l'ombre. Ma montre marquait 22 h 10.

Dans un grincement de métal rouillé, les barrières se relevèrent, isolant les dix-septième et dix-huitième marches où je me trouvais seul avec...

Elle s'assit, l'air furieux et affolé, un petit pistolet à la main.

« Kathy », dis-je.

Elle lâcha son arme. « Mitch. Idiot, murmura-t-elle. Que fais-tu là ? Ils n'ont pas renoncé, tu sais, ils veulent toujours t'assassiner...

— Je sais, dis-je. Mais j'ai voulu faire un geste. Kathy. Je place ma tête dans la gueule du lion pour te montrer que je suis sincère quand je dis que tu as raison et que j'avais tort.

— Comment m'as-tu trouvée ? demanda-t-elle d'un ton méfiant.

— O'Shea avait encore sur lui un peu de ton parfum. Tu sais, *Ménage à deux*. »

Elle regarda autour d'elle les marches encombrées de monde. « C'est de circonstance, n'est-ce pas ? fit-elle en riant.

— Trêve de plaisanterie, Kathy, dis-je. Je ne suis pas venu ici simplement pour t'embrasser dans les coins, avec ou sans ton consentement. Je suis venu te dire que je suis de ton bord. Demande-moi quelque chose et je te l'accorde.»

Elle me dévisagea longuement et dit : « Vénus ?

— C'est à toi.

— Mitch, dit-elle, si tu mens... si tu mens...

— Tu le sauras demain, si nous sortons d'ici vivants Jusque-là on ne peut rien dire de plus, n'est-ce pas ? Nous sommes coincés là pour la nuit.

— Oui, dit-elle. Nous sommes coincés là pour la nuit. » Et puis soudain, d'un ton passionné : « Mon Dieu, comme tu m'as manqué ! »

Les sifflets du réveil se déchaînèrent à six heures du matin, accompagnés d'infra-sons qui vous déchiraient le cerveau, pour qu'on soit sûr qu'aucun traînard ne retarderait l'évacuation matinale.

Kathy eut tôt fait de ranger la literie dans l'escalier. « Dans cinq

minutes, on baisse les barrières », dit-elle. Elle souleva le couvercle de la dix-septième marche et extirpa du coffre une petite boîte plate qui n'était autre qu'un nécessaire à maquillage. « Reste tranquille », dit-elle.

Je poussai un hurlement en sentant un rasoir m'entailler le haut du sourcil droit. « Reste tranquille ! » Vlan ! Un autre coup au-dessus de l'œil gauche cette fois. Elle m'appliqua avec dextérité de petites touches de je ne sais quels onguents sur le visage.

Je faillis m'étrangler quand elle me glissa un bourrelet de matière plastique sous la lèvre supérieure. Deux pastilles adhésives me plaquèrent les oreilles contre le crâne. « Regarde, me dit-elle en me tendant un miroir.

— Bon, lui dis-je. Je suis déjà une fois sorti d'ici dans la bousculade matinale. Je pense que je passerai bien encore une fois.

— On lève les barrières », annonça-t-elle, un peu crispée, en entendant des bruits préliminaires que ne remarqua pas une oreille aussi inexpérimentée que la mienne.

Les barrières disparurent dans un cliquetis métallique. Nous étions les seuls locataires de nuit qui restaient au trente-cinquième étage. Mais il n'y avait pas que nous. B. J. Taunton et deux de ses hommes étaient plantés au milieu de l'escalier. Taunton, le visage congestionné, oscillait d'un pied sur l'autre, chacun de ses acolytes tenait une mitraillette braquée sur moi.

Entre deux hoquets, Taunton déclara : « Vous avez mal choisi votre endroit pour aller courir le guilledou, Courtenay. Nous avons un dispositif de photo-enregistreur pour les intrus comme vous. Ma petite, si vous voulez vous écarter... »

Kathy ne s'écarta pas. Elle fonda droit sur Taunton, lui plantant sur le nombril le pistolet qu'elle tenait à la main. Le gros visage rouge de Taunton devint d'une pâleur de craie. « Vous savez ce qui vous reste à faire, dit-elle d'un ton menaçant.

— Jetez vos armes par terre, les enfants, dit-il dans un souffle. Bon sang, jetez-les ! »

Les deux hommes échangèrent un regard surpris. « Allez-vous les jeter par terre ! »

Ils mirent une éternité à s'exécuter, mais ils finirent par s'y résigner. Taunton sanglotait presque.

« Tournez le dos maintenant, dis-je, et allongez-vous sur le sol. » J'avais tiré de ma poche le pistolet emprunté au lieutenant. Je me sentais tout guilleret.

Nous ne prîmes pas l'ascenseur qu'ils auraient pu trop facilement inonder de gaz. Nous descendîmes les escaliers à pied. Ce fut une longue opération, et pourtant tous les locataires de nuit avaient été depuis longtemps évacués par Taunton en prévision de son coup

de main. Il ne cessa de pleurnicher et de bredouiller dans sa barbe durant toute la descente. Au dixième étage, il supplia : « Il faut que je boive quelque chose, Courtenay. Je meurs. Il y a un bar tout près, vous pourrez me garder en joue pendant que je boirai. »

Kathy accueillit cette suggestion avec un petit ricanement, et nous poursuivîmes notre lente descente.

En arrivant à la sortie des locataires de nuit, j'enroulai mon manteau autour du pistolet que tenait Kathy. « Ça va, ça va, mon brave, déclara Taunton d'une voix chevrotante à un gardien qui s'avançait vers nous. Ces personnes sont avec moi. »

Nous l'escortâmes ainsi jusqu'à l'entrée du métro et nous nous engouffrâmes dans la station, le laissant encore suant de peur sur le trottoir. Là, la foule nous protégeait. Il ne pouvait nous avoir qu'en faisant sauter le métro et il n'était pas équipé pour ça. Nous zigzaguâmes dans le métro une heure durant, puis d'une cabine publique je téléphonai à mon bureau. Une escouade de gardes nous retrouva à une autre station et, un quart d'heure plus tard, nous étions de retour à hi Schocken Tower.

Un journal du matin nous fit bien rire. On y racontait, entre autres choses, qu'à trois heures ce matin, une fuite avait été découverte dans l'installation de chauffage du Taunton Building. B. J. Taunton lui-même, au péril de sa vie, avait surveillé l'évacuation des locataires de nuit de l'immeuble et réussi l'opération en un temps record, sans que personne fût blessé.

Tout en prenant mon petit déjeuner sur un plateau dans mon bureau, je dis à Kathy : « Tu as les cheveux dans un état ! Ça se lave, cette saleté.

— Assez badiné, dit-elle. Tu m'as dit que je pouvais avoir Vénus. J'y compte. D'ailleurs, Vénus nous revient de droit. Nous sommes les seuls à savoir quoi en faire et nous sommes les premiers à y avoir débarqué. O'Shea est un des nôtres, Mitch.

— Depuis quand ?

— Depuis le jour où son père et sa mère se sont aperçus qu'il ne grandissait pas. Ils savaient que l'A.M.E. allait bientôt avoir besoin de pilotes, et que plus ils seraient petits mieux cela vaudrait. Ce n'est pas la Terre qui a découvert Vénus, c'est l'A.M.E. Et nous réclamons le privilège de coloniser la planète. Peux-tu arranger ça ?

— Bien sûr, dis-je. Seigneur, ça va être un vrai casse-tête. Nous avons nos listes d'embarquement bourrées maintenant : de pauvres imbéciles qui brûlent d'aller sur Vénus et de se faire exploiter par la Terre et par Fowler Schocken. Enfin, je vais faire machine arrière. »

Je pressai le bouton d'appel du service des recherches. « Charlie ! dis-je. A propos de la concurrence vénusienne dans la

production du CO₂. Oubliez ce que je vous ai dit. Je viens de découvrir que la plupart des producteurs terriens sont des clients de Taunton.

— Parfait, monsieur Courtenay, fit Charlie, radieux. D'après les premières recherches, il semble qu'on va pouvoir leur en faire voir ! »

M'adressant ensuite à Kathy, je lui dis : « Peux-tu ressusciter Runstead ? Je ne sais pas où l'A.M.E. l'a planqué, mais j'ai besoin de lui. J'ai du travail pour lui. Tout l'art d'un publiciste consiste à convaincre les gens sans qu'ils s'en aperçoivent. Or, il faut maintenant que mes collaborateurs arrivent à débarrasser les gens de la conviction qu'ils viennent de leur inculquer sans que ni eux ni les gens ne s'en doutent. J'aurai besoin d'un assistant qualifié à qui je puisse parler librement.

— Ça peut s'arranger, me dit-elle en déposant sur mes lèvres un baiser léger. Tout peut s'arranger.

— Tout », fis-je, songeur. Et soudain, je compris. « Oh ! repris-je, tu sais, chérie, j'ai en haut un joli pied-à-terre, un studio de douze mètres sur douze. Tu as passé une mauvaise nuit. Si tu montais te reposer un peu. J'ai beaucoup de travail. »

Elle m'embrassa encore une fois en disant : « Ne travaille pas trop, Mitch. A ce soir. »

XVIII

Je n'aurais pas pu m'en tirer sans Runstead. En réponse à un message personnel de Kathy il revint frais et dispos de Chicago où il s'était terré depuis son prétendu suicide. Il débarqua au beau milieu d'une séance du conseil ; il y eut des échanges de poignées de main et tout le monde avala sans difficulté l'histoire que j'avais concoctée : Runstead avait disparu quelque temps car il accomplissait une mission secrète. Ils en avaient avalé bien d'autres, au conseil. Runstead connaissait son affaire et il se mit au travail sans tarder.

Mais écolo ou pas, je trouvais quand même que c'était un salaud.

Il fallait pourtant reconnaître que les choses allèrent bon train.

Fowler Schocken Associates avait organisé un grand concours de slogans doté de quinze cents prix dont chacun était une couchette dans la fusée pour Vénus. Il y avait en fait dix-huit cents prix, mais les autres récompenses étaient sans intérêt. On confia le dépouillement du concours à un établissement d'analyse de concours tout à fait impartial et qui se trouvait dirigé par le beau-frère d'un ami de Runstead. Quatorze cents lauréats seulement, me dit Matt, appartenaient au mouvement écologiste. Les cent autres étaient des prête-noms destinés à parer aux éventualités de dernière minute.

J'emmenai Kathy avec moi à Washington pour régler les dernières formalités de départ de la fusée, tandis que Runstead s'occupait de l'affaire à New York. J'étais déjà allé souvent à Washington pour un déjeuner ou même un après-midi entier, mais cette fois je devais y passer deux jours, et j'étais excité comme un gosse à cette idée. J'installai Kathy à l'hôtel en lui faisant promettre de ne pas aller se promener toute seule en ville, puis je pris un taxi pour me rendre au département d'Etat. Un petit homme à l'air morose, en chapeau melon, attendait dans l'antichambre ; quand il entendit mon nom, il se leva précipitamment pour me céder sa place. Ça change de l'époque de la Chlorella, me dis-je. Sur ces entrefaites, notre attaché arriva en hâte pour m'accueillir ; je le calmai et lui expliquai ce que je voulais.

« Rien n'est plus facile, monsieur Courtenay, m'assura-t-il. Je ferai passer le décret d'habilitation devant les commissions cet après-midi et, avec un peu de chance, nous aurons ce soir l'accord des deux chambres.

— Parfait, dis-je. Faut-il vous appuyer ?

— Oh ! je ne crois pas, monsieur Courtenay. Vous pourriez peut-être prendre la parole à la Chambre des représentants dans la matinée, si vous avez le temps. Ça leur ferait plaisir et ça accélérerait sans doute les choses.

— Avec plaisir », dis-je en me baissant pour ramasser ma serviette. Mais le petit homme au melon fut plus rapide que moi et me la tendit. « Dites-moi votre heure, Abels, dis-je à notre délégué. Je serai là.

— Merci infiniment, monsieur Courtenay ! » Il ouvrit la porte pour me laisser passer. Le petit homme alors dit d'une voix timide :

« Monsieur Abels ?

Le délégué secoua la tête. « Vous voyez comme je suis pris, dit-il d'un ton de doux reproche. Revenez demain. »

Le petit homme eut un sourire reconnaissant et me suivit dans le couloir. Nous hélâmes un taxi et il m'ouvrit la portière. « Puis-je vous déposer quelque part ? demandai-je.

— C'est très aimable à vous », dit-il en s'engouffrant derrière moi dans le véhicule.

Le chauffeur se dressa sur ses pédales et nous regarda d'un air interrogateur.

« Pour moi, Park Starr, dis-je. Mais déposez d'abord monsieur.

— Bon, fit le chauffeur. A la Maison Blanche, monsieur le président ?

— Oui, si vous voulez bien, dit le petit homme. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous rencontrer, monsieur Courtenay, reprit-il. J'ai entendu votre conversation avec M. Abels, vous savez. Cela m'a vivement intéressé d'apprendre que la fusée pour Vénus est sur le point d'être achevée. Le Congrès a perdu l'habitude de me tenir au courant de ce qui se passe. Je sais bien qu'ils ont beaucoup de travail avec leurs commissions d'enquêtes et tout ça. Mais quand même... » Il sourit et ajouta d'un ton espiègle : « Figurez-vous que j'ai participé à votre concours, monsieur Courtenay. Mais je ne crois pas que j'aurais pu partir, même si j'avais gagné.

— Je ne vois pas, dis-je, comment ç'aurait été possible. » J'étais parfaitement sincère ; je l'étais un peu moins quand j'ajoutai « Vous devez être très pris ?

— Oh ! pas tellement. Le mois de janvier est assez chargé ; je réunis le Congrès, vous savez, et on me lit le message sur l'état de

l'Union. Mais le reste de l'année passe bien lentement. Allez-vous vraiment prendre la parole demain devant le Congrès, monsieur Courtenay ? Il y aura sans doute réunion conjointe des deux chambres, et dans ces cas-là, on me laisse généralement venir.

— Je serais ravi de vous voir », dis-je cordialement.

Le petit homme sourit gentiment derrière ses lunettes. Le taxi s'arrêta, le président me serra la main et descendit. Avant de s'éloigner, il passa la tête par la portière et dit, en jetant vers le chauffeur un regard chargé d'appréhension : « Vous avez été très gentil. Peut-être jugerez-vous que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais si je puis me permettre une suggestion... je m'y connais un peu en astronomie — c'est ma marotte — alors j'espère que vous ferez partir la fusée avant que ne soit terminée l'actuelle conjonction. »

Je le regardai bouche bée. Vénus était à dix degrés en opposition et s'éloignait : ça n'avait d'ailleurs aucune importance, puisque la majeure partie du voyage se ferait en chute libre.

Il mit un doigt sur ses lèvres. « Au revoir, monsieur », dit-il. Je passai le reste du trajet à fixer la nuque épaisse du chauffeur, en me demandant où le petit homme avait bien voulu en venir.

Nous nous donnâmes congé ce soir-là, Kathy et moi, pour visiter la ville. Ce spectacle me laissa assez froid. Les fameux cerisiers en fleur étaient beaux, certes, mais imbu que j'étais de mes nouveaux sentiments écologiques, je les trouvai trop ostentatoires. « Une douzaine aurait suffi, remarquai-je. En avoir une telle profusion, c'est jeter par les fenêtres l'argent du contribuable. Tu sais ce que ça coûte un cerisier comme ça ?

— Mitch, Mitch, fit Kathy en riant, attends que nous ayons colonisé Vénus. As-tu jamais pensé à ce que ce serait que d'avoir toute une planète à mettre en valeur ? Des hectares et des hectares de fleurs... d'arbres... de tout ? »

Un homme, penché sur la balustrade non loin de nous, du genre universitaire bedonnant, nous foudroya du regard, eut un reniflement de mépris et s'éloigna. « Tu nous fais remarquer, dis-je à Kathy. Partons, avant que tu ne nous aies attiré des histoires... rentrons à l'hôtel. »

Je fus tiré de mon sommeil par un cri ravi de Kathy. « Mitch, disait-elle depuis la salle de bains, ouvrant de grands yeux ronds au-dessus de la serviette dans laquelle elle était drapée, il y a une baignoire ici ! J'ai ouvert la porte croyant trouver une douche, et il n'y a pas de cabine de douche. Est-ce que je peux prendre un bain, dis, Mitch ? S'il te plaît ? »

Il est des jours où même un honnête écologiste n'est pas

mécontent d'être le directeur de la Fowler Schocken Associates. Je bâillai, lui envoyai un baiser et répondis : « Bien sûr. Et même un bain entièrement d'eau douce, tu entends ? »

Kathy feignit de s'évanouir de saisissement. Tandis qu'elle faisait couler son bain, je m'habillai. Nous prîmes un confortable petit déjeuner puis nous partîmes la main dans la main en direction du Capitole.

Je trouvai à Kathy une place dans la tribune de la presse et je gagnai les couloirs. Le chef de notre groupe de pression de Washington se fraya un chemin jusqu'à moi à travers la foule. Il me tendit un message. « Tout est là, monsieur Courtenay, dit-il. Rien de spécial ?

— Rien du tout », répondis-je. Je lui fis un petit geste d'adieu et je regardai le document qu'il venait de me remettre. Cela émanait de Dicken, le lieu de départ de la fusée :

Les passagers et l'équipage ont été alertés et sont prêts. Les opérations d'embarquement commenceront à 11 h 45. Depuis 9 h 15 ce matin, les provisions et les réserves de carburant sont à bord. La tour de contrôle me charge de vous rappeler : le départ n'est possible qu'avant midi.

Je frottai la feuille entre mes mains et elle tomba en poussière. Au moment où j'allais monter sur l'estrade, quelqu'un me tira par la manche. C'était le président qui se penchait par-dessus sa loge. « Monsieur Courtenay, me souffla-t-il, je pense que vous avez compris ce que j'ai essayé de vous dire hier dans le taxi. Je suis heureux que la fusée soit prête. Et... » son sourire s'épanouit et il hocha la tête comme un homme d'Etat en train d'échanger des fadaises avec un collègue « ... vous le savez sans doute, mais... il est ici. »

Je n'eus pas le temps de savoir qui était cet « il ». Le président du Congrès s'avança vers moi, la main tendue, et les applaudissements crépitèrent. Je réussis à arborer un sourire, mais le cœur n'y était pas. Je n'avais guère de quoi me réjouir, si le président savait déjà la vérité en ce qui concernait la fusée.

Fowler Schocken était un vieil hypocrite et un vieux coquin, mais sans lui, je ne serais jamais sorti de ce discours. Je croyais entendre sa voix me murmurer à l'oreille : « Allez-y, Mitch, persuadez-les ; vous y arriverez si vous n'oubliez jamais qu'ils ne demandent qu'à se laisser persuader. » Je servis donc à l'assemblée ce qu'elle avait envie d'entendre. Je fis une brève allusion à l'esprit d'entreprise et au sens de la famille ; je fis miroiter à leurs yeux un monde neuf à exploiter et tout un univers à piller, quand les braves pionniers de Fowler Schocken auraient ouvert la voie ; je leur dépeignis toute une

chaîne de planètes gérées par nous, les hommes d'affaires entreprenants des Etats-Unis, qui avons fait la grandeur de notre civilisation. Ils furent ravis et un tonnerre d'applaudissements salua ma péroration.

Sitôt calmées les acclamations, une douzaine de personnes se levèrent en battant des mains et en demandant la parole. Je n'y prêtai guère attention ; détail étrange, Kathy avait disparu de la tribune de la presse. Le président du Congrès désigna le vieux Colbee, très digne sous ses cheveux blancs et à demi momifié par quarante années de politique.

« La parole est au représentant du Yummy-Cola.

— Merci, monsieur le président. » Colbee arborait un sourire de bon ton, mais il avait des yeux de serpent.

Yummy-Cola était théoriquement un des gros indépendants, mais Fowler, je m'en souvenais, avait fait un jour allusion à l'étroitesse de leurs relations avec Taunton. « Si je puis me permettre de parler au nom de mes collègues du Sénat, je voudrais remercier notre distingué visiteur des pertinentes remarques dont il vient de nous faire part. Je suis sûr que nous avons tous pris grand plaisir à écouter un homme de son envergure et de son autorité. » Mais je sentais le venin s'amasser sous les vieux crocs de Colbee. « Avec la permission du président, j'aimerais pourtant poser à notre visiteur quelques questions sur l'entreprise dont il nous a si brillamment entretenus. » De plus en plus inquiétant ; dans les tribunes on sentait déjà que quelque chose se préparait. J'avais à peine besoin d'entendre le reste.

« Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué, mais nous avons la chance d'avoir aujourd'hui parmi nous un autre visiteur de marque. Je veux parler de M. Taunton. » Il désigna la tribune du public où le visage rougeaud de Taunton apparaissait entre deux silhouettes que j'aurais dû tout de suite reconnaître comme étant celles de ses gardes du corps. « Lors d'un bref entretien que nous avons eu avant cette séance, M. Taunton a eu la bonté de me communiquer certaines informations sur lesquelles j'aimerais connaître l'avis de M. Courtenay. Tout d'abord, je voudrais demander à M. Courtenay si le nom de George Groby, recherché pour rupture de contrat et pour féminicide, ne lui rappelle rien. *Secundo*, j'aimerais demander si M. Courtenay est bien M. Groby. *Tertio*, j'aimerais demander à M. Courtenay — comme l'a affirmé sur l'honneur quelqu'un en qui je puis, selon M. Taunton, avoir toute confiance — s'il est vraiment un membre actif de l'Association Mondiale Écologiste, connue de tous ceux d'entre nous qui sont de loyaux Américains comme... »

Colbee lui-même n'aurait pas pu entendre la fin de sa phrase. Le vacarme éclata avec la violence d'un cataclysme naturel.

XIX

Vu avec le recul du temps, tout ce qui se passa dans cet extraordinaire quart d'heure demeure aussi fragmentaire dans mon souvenir que les dessins d'un kaléidoscope. Mais je me souviens de tableaux, de brefs instants apparemment sans lien les uns avec les autres.

D'abord la houle de haine et de mépris qui m'entoura, le visage crispé du président à son bureau, hurlant je ne sais quoi à l'ingénieur du son enfermé dans sa cabine, le regard brillant de colère du président du Congrès.

Puis le tumulte s'apaisa et la voix du président retentit dans la salle, amplifiée au maximum par tous les haut-parleurs : « Je déclare la séance suspendue ! » et l'expression ahurie des législateurs, stupéfaits de tant d'audace. Il ne manquait pas de grandeur ce petit bonhomme Sans laisser à personne le temps de faire un geste ni de réfléchir, il frappa dans ses mains, ce qui fit dans les haut-parleurs un bruit d'explosion atomique, et une escouade en uniforme chamarré s'avança vers nous. « Emmenez-le », déclara le président, avec un grand geste. En un instant l'escouade avait cerné l'estrade et m'entraînait. Le président nous accompagna jusqu'à la porte, tandis que l'assemblée rassemblait ses esprits. Il était blême de peur mais il me murmura au passage : « Ça ne durera pas, mais il leur faudra bien tout l'après-midi pour obtenir une décision de la Chambre de Commerce. Dieu vous bénisse, monsieur Courtenay ! »

Puis il se tourna pour leur faire face. Je ne crois pas que les chrétiens jetés aux lions aient pénétré d'un pas plus résolu dans l'arène.

Les hommes appartenaient à la garde personnelle du président, c'était l'élite de l'académie policière. Le lieutenant ne m'adressa pas une fois la parole, mais je discernai sur son visage une expression de dégoût mal déguisée quand il lut la feuille de papier que le président lui avait remise. Je savais qu'il répugnait à exécuter les ordres qu'on lui imposait, mais je savais qu'il les exécuterait quand même.

On m'emmena à Anacostia et on m'embarqua dans l'avion personnel du président : les gardes restèrent avec moi, me nourrissent et jouèrent aux cartes avec moi, tandis que dehors les réacteurs crépitaient et que nous dévorions l'espace. Mais ils n'avaient pas le courage de me parler.

Le voyage dura longtemps dans ce vieil appareil luxueux que la « tradition » imposait au président pour ses déplacements. On avait perdu du temps à l'aéroport et quand nous nous posâmes, il faisait nuit noire. Je n'avais pas encore fini d'attendre, ni de me demander si Kathy avait pu s'en tirer et quand je la reverrais. Le lieutenant partit seul et son absence se prolongea très longtemps.

Pour m'occuper, je me posai mille questions, des questions auxquelles j'avais déjà songé, mais que j'avais toujours écartées. Maintenant que j'avais tout mon temps et un avenir tout en points d'interrogation, je m'efforçai de les examiner soigneusement l'une après l'autre.

Voyons :

Kathy, Matt Runstead et Jack O'Shea avaient monté toute une machination pour que je débarrasse le terrain, au propre et au figuré. Bon, cela expliquait pas mal de choses. Mais cela n'expliquait pas le cas d'Hester. Et, à la réflexion, cela ne justifiait pas non plus l'activité de Runstead.

Les écolos étaient partisans de la colonisation extra-planétaire. Mais Runstead avait saboté le projet Vénus en Californie. Il n'y avait aucun doute là-dessus ; j'avais recueilli l'équivalent d'une confession de la bouche même de son homme de paille. Est-ce qu'il ne s'agissait pas d'une double feinte ? Runstead jouerait à l'écolo qui jouerait au publiciste... et cela nous menait à quoi ?

Sur ces entrefaites je commençai à regretter la présence de Kathy, pour des raisons tout à fait différentes.

Quand le lieutenant revint, minuit sonnait. « Bon, me dit-il. Un taxi vous attend dehors. Le conducteur sait où il doit aller. »

Je montai dans la voiture et tendis la main. « Merci », dis-je, un peu gêné.

Le lieutenant cracha très adroitement par terre juste à mes pieds. Je claquai la portière et nous quittâmes le terrain.

Le conducteur était un Mexicain. Je voulus l'interroger : il ne comprenait pas l'anglais. J'essayai cette fois en utilisant les quelques mots d'espagnol que j'avais appris à la Chlorella. Il me regarda d'un air ahuri. J'avais vingt excellentes raisons de ne pas me laisser conduire plus loin par ce type sans avoir une idée plus claire de ses intentions. Mais, à la réflexion, je n'avais guère le choix. Le lieutenant avait obéi aux ordres. Maintenant je voyais très bien ce militaire parfaitement organisé construire dans sa tête le rapport par lequel il signalerait où

l'on pourrait trouver le conser bien connu, Mitchell Courtenay.

Je serais fichu alors ; le tout serait de savoir qui de Taunton ou de la police m'arrêterait le premier. Et aucune de ces deux solutions n'était bien attrayante.

Je restai donc dans le taxi.

Le fait que le conducteur fût Mexicain aurait dû m'alerter. Pensez-vous ! Il me fallut distinguer la masse du projectile brillante sous les étoiles pour comprendre que j'étais en Arizona. Je me rendis compte alors de ce que le président avait fait pour moi.

Une escorte de gardes armés m'accueillit et m'accompagna de barrage en barrage jusqu'à la fusée elle-même. L'officier de quart me salua en disant : « Vous êtes sauvé maintenant, monsieur Courtenay.

— Mais je ne veux pas aller sur Vénus ! » dis-je.

Il éclata de rire.

On ne me laissa pas le loisir de réfléchir. Je sentis quelqu'un m'empoigner par le fond de mon pantalon et on me précipita à l'intérieur. Là on me traîna plutôt qu'on ne me conduisit jusqu'au hamac d'accélération, on m'attacha et on me planta là.

Le hamac frémit, se balança, il me sembla que douze titans pesaient sur ma poitrine. « Adieu, Kathy ; adieu, la Schocken Tower. » Content ou pas, j'étais en route pour Vénus.

Mais je m'étais trompé en disant : « Adieu, Kathy. »

Ce fut elle qui vint me délivrer de mes courroies quand la première charge eut fait démarrer la fusée.

Je me dépêtrai de mon hamac et me frictionnai vigoureusement. J'ouvris la bouche, avec l'intention de prononcer quelques paroles de bienvenue très simples. Je ne pus articuler qu'un « Kathy » à demi étouffé.

Ça n'était pas brillant, mais je n'avais pas la possibilité d'en dire plus. Mes lèvres étaient occupées ailleurs, tout comme celles de Kathy.

Quand nous nous arrê tâmes pour reprendre haleine, je demandai :

« Quels alcaloïdes mets-tu dans ce produit ? » mais la plaisanterie tomba à plat. Kathy voulait que je l'embrasse encore. Ce que je fis.

Oh ! ça n'était pas commode, debout comme nous étions. Chaque fois qu'elle bougeait, nous étions projetés contre la paroi ou bien nous flottions à la dérive au-dessus du plancher ; il n'y avait qu'une fusée motrice qui fonctionnait, en veilleuse et la pesanteur était pratiquement nulle.

Nous nous assîmes.

Et au bout d'un moment, nous parlâmes.

Je m'allongeai et regardai autour de moi. « C'est gentil, chez

toi, dis-je. Ces politesses étant faites, j'ai quelque chose à te demander. Des questions à te poser : deux exactement. » Et je lui dis de quelles questions il s'agissait.

Je lui parlai de Runstead sabotant le projet Vénus à San Diego. Et du meurtre d'Hester.

« Oh ! Mitch, dit-elle. Par où faut-il que je commence. Comment es-tu devenu chef de service ?

— En suivant les cours du soir, dis-je. Je t'écoute.

— Voyons, mais tu devrais pouvoir comprendre ça tout seul. Bien sûr, nous autres écolos nous étions partisans de la colonisation des planètes. La race humaine a besoin de Vénus. Elle a besoin d'un monde qui n'a pas été pillé, exploité, mis à sac.

— Oh ! dis-je.

— ... saigné par des forbans, des pirates enfin, tu comprends. Bien entendu, il nous fallait une fusée pour aller sur Vénus. Seulement nous ne voulions pas de Fowler Schocken là-bas. Ni de Mitchell Courtenay. Pas en tout cas tant que Mitchell Courtenay serait homme à sacrifier Vénus pour un contrat d'un million. Il n'y a pas beaucoup de planètes sur lesquelles nous puissions installer des colonies humaines, Mitch. Nous ne pouvions laisser Fowler Schocken réaliser son projet Vénus.

— Hum, fis-je, méditant ce qu'elle venait de dire. Et Hester ? »

Kathy secoua la tête. « Ça, il faut que tu le trouves tout seul, dit-elle.

— Tu ne connais pas la réponse ?

— Si fait, je la connais. Elle n'est pas difficile à trouver. »

J'insistai, mais elle ne voulut pas céder. Je passai donc un moment à l'embrasser jusqu'à l'arrivée d'un raseur en tenue d'officier de bord qui arriva en souriant : « Cela ne vous intéresse pas de regarder les étoiles, les tourtereaux ? » demanda-t-il de ce ton des guides professionnels dont j'ai horreur. Inutile de faire valoir mon rang auprès de lui, naturellement ; les officiers d'aviation ont toujours un peu tendance à se hausser du col et il aurait été malséant de ma part de le réprimander pour cela. Et d'ailleurs...

Eh oui, d'ailleurs...

Cette idée m'arrêta un instant. J'avais l'habitude d'être traité comme un chef de service. Ça n'allait pas être drôle tous les jours de rentrer dans le rang. Je repassai rapidement dans ma tête ce que je savais des théories écolos. Non, il n'y avait aucun espoir d'être appelé « monsieur » gros comme le bras et de voir les gens se confondre en courbettes.

« Bonjour, Kathy. Adieu, la Schocken Tower. »

Nous allâmes donc à la salle d'observation avant. Je ne connaissais personne parmi les gens qui se trouvaient là.

Dans les fusées qui vont sur la Lune, il n'y a pas de hublots ; guidées par le radar et le goniomètre, elles sacrifient le spectacle certes pittoresque mais inutile qu'offrent les étoiles au profit de la robustesse plus grande que donne une coque entièrement en acier. Je n'avais donc jamais eu l'occasion d'observer les étoiles du sein même de l'espace.

Dehors, c'était la nuit, mais une nuit blanche. Des étoiles brillantes se détachaient sur un fond de poussière d'étoiles parsemées des groupes plus compacts formés par les constellations. Il n'y avait pas un coin d'espace qui fût noir ; tout était lumière et chatoiement de mille couleurs.

Nous quittâmes enfin le hublot panoramique. « Où est Matt Runstead ? demandai-je.

— Il est retourné à la Schocken Tower, fit Kathy en riant, il se bourre de remontants pour tâcher de rétablir la situation. Il fallait bien que quelqu'un reste en arrière, Mitch. Heureusement, Matt peut utiliser tes voix par procuration. Nous n'avons guère eu le temps de parler à Washington ; il va devoir répondre à des tas de questions.

— Qu'est-ce que Runstead faisait à Washington ? demandai-je stupéfait.

— Il venait organiser ton départ, Mitch ! Quand il a découvert que Jack O'Shea avait parlé...

— Quand il a découvert *quoi* ?

— Oh ! Seigneur. Reprenons les choses dans l'ordre. Jack O'Shea a parlé. Il s'est soûlé une fois de trop, il n'a pas pu trouver un endroit sur tout son bras où il puisse se faire une piqûre pour se dégriser, et il a lâché tout le paquet alors justement qu'il était avec une fille devant qui c'était la chose à ne pas faire. Ils lui ont arraché tout ce qu'il savait. Sur toi, sur moi, sur la fusée, enfin tout.

— Qui a fait cela ?

— Ton cher et grand ami Taunton. » Kathy alluma rageusement une cigarette. Je devinais quelles pouvaient être ses pensées. Le petit Jack O'Shea, trente kilos de chair fragile, quatre-vingt-dix centimètres de muscles et de nerfs. Parfois, au cours des dernières semaines, j'avais détesté Jack. Mais j'oubliai tout cela en pensant à ce malheureux petit bout d'homme livré aux mains des anthropoïdes de Taunton. « Taunton a tout découvert, Mitch, poursuivit Kathy. Enfin, tout ce qui était important. Si Runstead n'avait pas eu un micro caché dans la salle où Taunton procédait aux interrogatoires, nous étions fichus. Mais Matt a eu le temps de venir à Washington et de m'alerter ainsi que le président... oh ! il n'est pas écolo, le président, mais c'est un brave homme. Ce n'est pas sa faute s'il est né dans ce milieu de politiciens. Enfin, voilà, maintenant tu sais tout. »

Le commandant vint nous interrompre. « Dans cinq minutes, nous remettons une fusée en marche pour corriger le cap, dit-il. Vous feriez mieux de regagner vos hamacs. La secousse ne sera peut-être pas très forte, mais on ne sait jamais. »

Kathy acquiesça et m'entraîna.

« Oh ! Kathy, fis-je, encore une question. Une question un peu gênante. »

Elle soupira. « C'était la même chose qu'entre toi et Hester, dit-elle.

— Tu veux dire qu'entre Jack et toi... ?

— Tu m'as bien entendue. Il y avait entre Jack et moi la même chose qu'entre toi et Hester. C'était unilatéral. Peut-être Jack était-il amoureux de moi... Moi pas. Parce que, ajouta-t-elle tout à coup, j'étais bien trop amoureuse de toi.

— Ah ! » fis-je. Le moment semblait bien choisi pour la prendre dans mes bras et l'embrasser, mais il y eut une secousse et j'allai donner de la tête contre la paroi. « Ouïe, fis-je.

— Ça t'apprendra à être si bête, dit-elle. Jack aurait bien voulu, mais je ne voulais personne d'autre que toi, personne. Et tu ne l'as jamais compris... tu n'as jamais compris à quel point je t'aimais, pas plus que tu ne t'es rendu compte à quel point Hester t'aimait. Pauvre Hester... qui savait que tu ne serais jamais à elle. Enfin, mon pauvre Mitch, comment peux-tu être aussi aveugle ?

— Ça alors ! Hester était amoureuse de moi ?

— Mais oui ! Sinon, pourquoi se serait-elle suicidée ? » Kathy tapa violemment du pied par terre, ce qui eut pour résultat de la faire sauter à trente centimètres en l'air.

« Par exemple », dis-je, en me frottant la tête.

Le sifflet retentit : dans soixante secondes on allait changer de cap. « Aux hamacs », dit Kathy, les larmes aux yeux. Je passai un bras autour de ses épaules.

« Voilà, fit-elle. Je dispose exactement d'une minute pour t'embrasser, refaire mon maquillage, te laisser te remettre de tes émotions, t'annoncer que j'ai une cabine privée contenant deux hamacs et nous y ficeler tous les deux.

— C'est long, une minute, chérie », lui dis-je.

Il ne nous fallut pas si longtemps.